This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

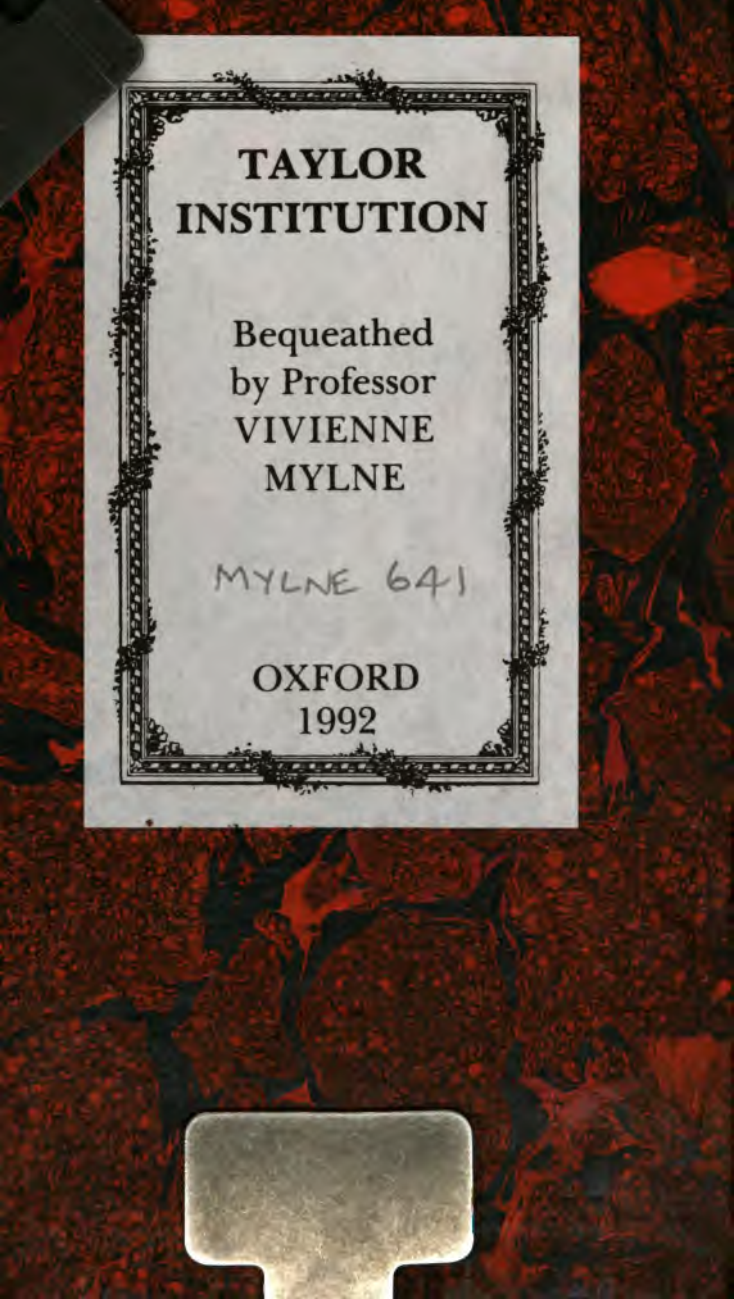
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

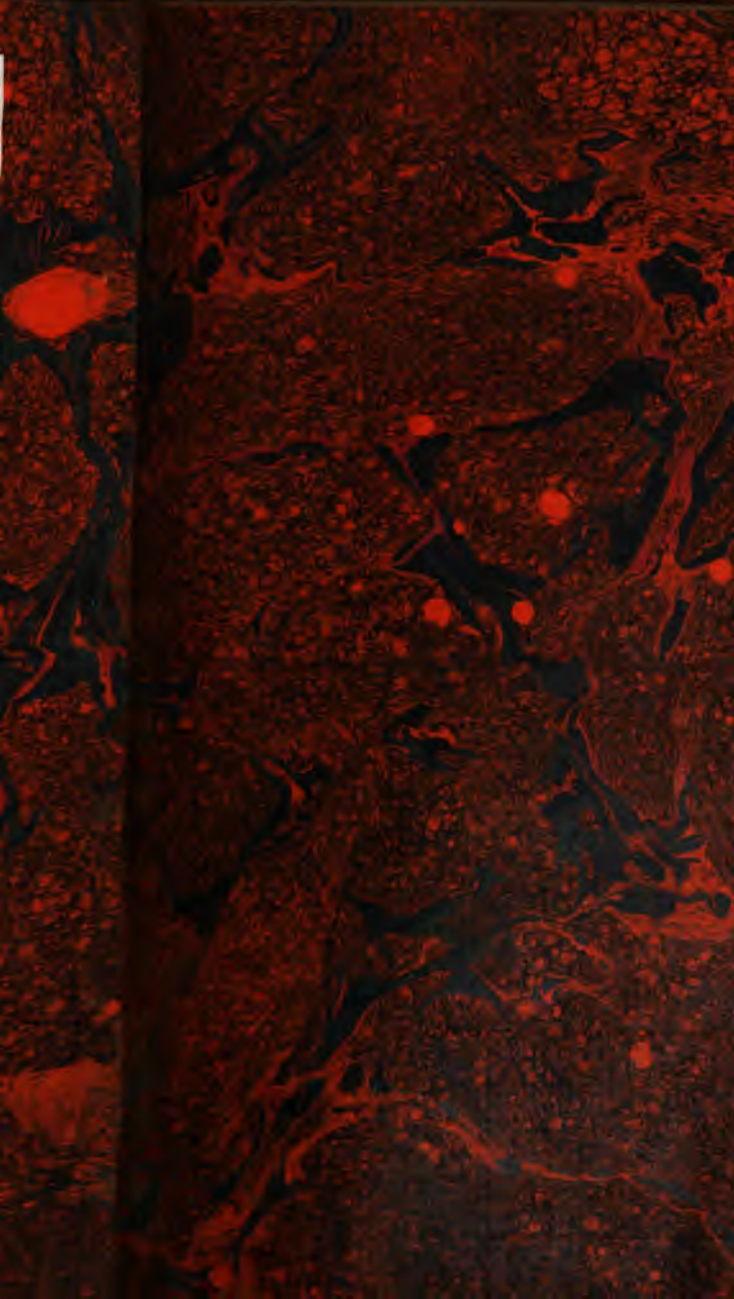
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 641

OXFORD
1992



Hb
162

Engraved Stones
by Rowena Mason Southwark

£22-00
OF

MMF 67.39

BÉLISAIRE.

Charles Gibson
Henrietta Charlotte Gibson.
1841.

BÉLISAIRE,

PAR M. MARMONTEL,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Non miror si quandò impetum capit (Deus) spectandi magnos viros, colluctantes cum aliquâ calamitate.

SENEC. DE PROVID.

NOUVELLE EDITION,

Ornée de Six Estampes d'après des Desseins de STOTHARD, R. A.

A LONDRES:

CHEZ ISAAC HERBERT, VERNOR ET HOOD, ET M. STACE.

1796.

TA[illegible]STITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

JE sais, & je ne dois pas dissimuler, qu'on peut regarder le fait sur lequel est établi le plan de ce petit ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité historique. Mais cette opinion a si bien prévalu, & l'idée de Bélisaire aveugle & mendiant, est devenue si familière, qu'on ne peut guere penser à lui sans le voir comme je l'ai peint.

Sur tout le reste, à peu de chose près, j'ai suivi fidélement l'histoire, & Procope a été mon guide. Mais je n'ai eu aucun

égard à ce libelle calomnieux qui lui est attribué sous le titre d'*Anecdotes*, ou d'*Histoire Secrete*. Il est pour moi de toute évidence que cet amas informe d'injures grossières, & de faussetés palpables, n'est point de lui, mais de quelque déclamateur aussi mal-adroit que méchant *(a)*.

Aucun des ecrivains du tems de Procope, aucun de ceux qui l'ont suivi, dans l'intervalle de cinq cents ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, contemporain de Procope, en faisant l'énumération de ses ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenoit caché, me dira-t-on; mais du moins trois cents ans après il auroit dû être public; le savant Photius auroit dû le connoître; & il ne le connoissoit pas. Suidas, ecrivain du onzieme si-

(a) On soupçonne qu'il étoit d'un avocat de Césarée. *Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres*. T. 21.

écle,

écle, est le premier qui ait attribué à Procope cette satyre méprisable ; & le plus grand nombre des savants ont répété sans discussion ce qu'en avoit dit Suidas *(a)*. Quelques-uns cependant ont douté que ce livre fut de Procope *(b)* ; il y en a même qui l'ont nié, & de ce nombre est Echelius, dans la préface & les remarques de l'édition qu'il en a donnée. Il commence par faire voir qu'il n'est ni vrai ni vraisemblable que Procope en soit l'auteur ; & en supposant qu'il le fut, il ajoute que, dans une déclamation si outrée, si imprudente & si absurde, il seroit indigne de foi. Ce qui me confond, c'est que l'illustre auteur de l'*Esprit des Loix* ait donné quelque croyance à un libelle si manifestement supposé. Je sais de quel

(a) Vossius, Grotius, &c.
(b) Le Pere Combefils, la Mothe-le-Vayer, &c.

poids est son autorité ; mais elle céde à l'évidence.

Le moyen de croire en effet qu'un homme d'état, estimé de son siécle, pour le plaisir de diffamer ceux qui l'avoient comblé de biens, ait voulu se diffamer lui-même, en réduisant la postérité au choix de le regarder comme un calomniateur atroce, ou comme un lâche adulateur ? Le moyen de croire qu'un écrivain, jusques-là si judicieux, eut perdu le sens & la pudeur au point de vouloir qu'on prit, sur sa parole, pour *un homme hébêté, pour un rustre imbécille (a)*, Justin, ce sage & vertueux vieillard, qui, de l'état le plus obscur, & des plus bas emplois de la milice, étant monté aux plus hauts grades par sa valeur & ses talens, avoit

(a) Insignis homo stoliditatis, summâ cum infantiâ summâque cum rusticitate conjunctæ.

fini

fini par réunir les vœux du sénat, du peuple & des armées, & par être élu empereur ? Le moyen de croire qu'un homme qui avoit écrit l'histoire de son tems avec tant d'honnêteté, de décence & de sagesse, ait pu dire de Justinien, qu'il étoit *stupide & paresseux comme un âne qui se laisse mener par le licou, en secouant les oreilles (a)* ; *que ce n'étoit pas un homme, mais une furie (b)* ; *que sa mere elle-même se vantoit d'avoir eu commerce avec un démon avant d'être grosse de lui (c)* ; *& qu'il avoit fait*

(a) Nam mirè stolidus fuit, & lento quam simillimus asino, capistro facilè trahendus, cui & aures subindè agitarentur.

(b) Quod verò non homo, sed, sub humanâ specie, furia visus sit Justinianus, documento esse possunt ingentia quibus affecit homines mala ; quippè enim ex atrocitate facinorum autoris vitiorum immanitas palam fiat.

(c) Eo gravida antequam esset, quamdam genii speciem ad se ventitâsse, quæ non ad visum, sed ad contactum se præberet, accubaretque sibi, & quasi maritus se conjugem iniret.

tant

tant de maux à l'empire que la mémoire de tous les âges n'en avoit jamais rassemblé de pareils, ni en si grand nombre (a). Le moyen de croire qu'après avoir fait de Bélisaire un héros accompli, triomphant & comblé de gloire, il ait osé le donner ensuite pour *un méchant imbécille, méprisé de tout le monde, & baffoué comme un fou (b)*; & cela dans le tems de sa plus grande gloire, lorsqu'il fut chargé de sauver l'empire, en chassant les Huns de la Thrace?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnoître le style de Procope, y ont-ils reconnu son bon sens? Je le suppose ingrat, méchant, furieux contre ses bienfaiteurs; est-ce par des déclamations

(a) Is demùm fuit Romanis tot tantarumque malorum autor, quot & quanta audita non sunt ex omni superiorum ætatum memoriâ.

(b) Tunc enim verò contemni ab omnibus & veluti demens subsannari.

puériles

puériles qu'il auroit voulu rétracter, & ses éloges, & les faits sur lesquels ils étoient fondés ? L'historien Procope se seroit amusé à prouver en forme que Justinien & ses ministres *n'étoient pas des hommes, mais des démons, qui, sous des figures humaines, avoient bouleversé la terre (a)!* Je le croirois à peine capable de cette inepties, quand tous les ecrivains de son tems me l'attesteroient ; à plus forte raison ne le croirai-je pas sur le témoignage équivoque d'un seul homme qui a vécu cent ans après lui.

Je n'ai donc vu Procope que dans son histoire authentique. C'est là que je l'ai consulté ; c'est là que j'ai pris le caractère de mon héros, sa modestie, sa bonté, son

(a) Hi nunquam homines (mihi) visi sunt, sed pernicioſi dæmones. Humanas induti formas, quasi semi-homines furiæ, sic universum terrarum orbem convulserint.

affabilité,

affabilité, sa bienfaisance, son extrême simplicité, sur-tout ce fond d'humanité qui étoit la base de ses vertus, & qui le faisoit adorer des peuples. *Erat igitur Bysantinis civibus voluptati Belisarium intueri in forum quotidiè prodeuntem.—Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honestabat. Humilem præterea se, benignumque adeò, atque aditu obviis quibusque perfacilem exhibebat ut infimæ sortis viro persimilis videretur.—In suos præcipuè milites munificentiâ cæteros anteibat. Ergà agricultores, agrestesque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Belisario ductante exercitu, nullam hi vim paterentur. Segetes insuper, dum in agris maturescerent, diligentiùs tuebatur, ne fortè equorum greges has devastarent; frugesque cæteras, invitis dominis, suos attingere prohibebat.*—Proc. de Bell. Goth. L. iii.

BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DANS la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchoit de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étoient négligées; les loix étoient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, & laissoit dans l'inaction le peu de troupes qui lui restoient, comme inutiles & à charge à l'état. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipoient dans les plaisirs; & la chasse, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entr'eux soupoient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un

vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hospitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On étoit en automne; & le froid, qui déjà se faisoit sentir, l'avoit saisi; on le fit asseoir près du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'etat. Ce fut un champ vaste pour la censure; & la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit fait, & ce qu'il auroit fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services & ses talens. Tous les malheurs de l'empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, & chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit, & sourioit avec pitié. L'un d'eux s'en apperçut, & lui dit: Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là? *Plaisant*, non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, & je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force & sa splendeur, de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles & d'années, est obligé,

Pub.d by Isaac Herbert, 1 Jan.y 1796.

obligé, pour voir & pour agir, d'employer des yeux & des mains infidelles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous ! Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'usage de penser à soi ? Hé bien, la mode en est venue, & l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard ; & s'il en est ainsi, en vous négligeant, on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité ? Je ne vous insulte point, dit le vieillard ; je vous parle en ami, & je paye mon asyle en vous disant la vérité.

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, étoit du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur ; & ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir. C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté ; ou plutôt c'est la base de vos devoirs, & de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie, doit la supposer insolvable ; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate ; car si le sacrifice qu'il lui fait n'étoit pas généreux, il seroit insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu qui soient dignes de

vous conduire. Et alors, que vous importe comment vos services sont reçus ? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre, & du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appas du butin ; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre, je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté, pour aller essuyer tant de fatigues, & affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paye ? ne voyez-vous pas que c'est l'avilir ? Quiconque s'attend à un salaire, est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien ; & l'ame qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition ; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, & qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre ; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude : c'est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise ! Si je parlois aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirois, que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être juste.—Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services ? Oui ; mais

c'est

c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé & fût content, il faudroit que chacun commandât, & que personne n'obéît ; or, cela n'est guere possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumieres & d'équité ; mais il est encore plus juste & plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en étoit cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi, lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château ? Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement & la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimèrent d'abord le respect dont ils étoient frappés ; & oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d'eux n'osoit lever les yeux sur lui. O grand homme ! lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste & cruelle ! quoi ! vous à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire & ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte & de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière ! & c'est vous qui venez nous donner des leçons de dé-

vouement & de zèle ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire ! Les esclaves de la faveur ? Ah, quelle honte ! Ah, quel excès d'ingratitude, poursuivit Tibère ! L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris : je ne croyois pas être si maltraité. Mais je comptois mourir en servant l'etat ; & mort ou aveugle cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière & que la vie, ma renommée, & surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes ; & quand il le seroit, je m'en souviens, & c'est assez.

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château ; il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il : ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, & qui est plus délicat que moi.

Le lendemain, Bélisaire partit, dès que le jour put éclairer son guide, & avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avoit fatigués. Instruits de son départ, ils vouloient le suivre, & lui offrir

un

un char commode, avec tous les secours dont il auroit bésoin. Cela est inutile, dit le jeune Tibère ; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons.

C'étoit sur l'ame de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impression. Non, dit-il à l'un de ses amis qui approchoit de l'empereur, non, jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon ame. En m'humiliant, il m'a fait sentir combien il me restoit à faire, si je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Justinien qui voulut parler à Tibère.

Tibère, après avoir rendu fidèlement ce qui s'étoit passé : Il est impossible, ajouta-t-il, Seigneur, qu'une si grande ame ait trempé dans le complot dont on l'accuse ; & j'en répondrois sur ma vie, si ma vie étoit digne d'être garant de sa vertu. Je veux le voir & l'entendre, dit Justinien, sans en être connu ; & dans l'état où il est réduit, cela n'est que trop facile. Depuis qu'il est sorti de sa prison, il ne peut pas être bien loin ; suivez ses traces, tâchez de l'attirer dans votre maison de campagne : je m'y rendrai secrétement. Tibère reçut cet ordre avec transport, & dès le lendemain, il prit la route que Bélisaire avoit suivie.

CHA-

CHAPITRE II.

CEPENDANT Bélisaire s'acheminoit, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route ; mais l'air de noblesse répandu sur son visage & dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence.

Le maître du logis rentroit, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat, dit le villageois ! Et voilà votre récompense ! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois ; il offrit l'asyle au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes devant une famille qui connoît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi,

moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire ; celle d'Asie contre les Perses ; celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire ?—Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme ! Quelle égalité d'ame ! quelle droiture ! quelle élévation ! Est-il vivant ? car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien.—Il est vivant.—Ah ! que le ciel bénisse & prolonge ses jours.—S'il vous entendoit, il seroit bien touché des vœux que vous faites pour lui !—Et comment dit-on qu'il est à la cour ? tout puissant ? adoré, sans doute ?—Hélas ! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité.—Ah ! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire & le vengeur de son empire.—Il est bien vieux !—N'importe ; il sera dans les conseils ce qu'il étoit dans les armées ; & sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. D'où vous est-il connu, demanda Bélisaire attendri ? Mettons-nous à table, dit le villageois : ce que vous demandez nous mèneroit trop loin.

Bélisaire

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie & d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général; & puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui! répartit Bélisaire, il vous a fait du mal!—Il a fait son devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le Roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme & ses enfans; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asyle, & avec qui vous avez soupé. Vous, Gelimer, s'écria Bélisaire! & l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avoit promis.—Il a tenu parole; il m'a offert des dignités *(a)*; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi, & qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obscurité.—Vous, Gelimer!—

(a) Celle de Patrice.

Oui,

Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouis *(a)*. L'hyver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir, & prêt à dévorer ses enfans & ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même & des miens; enfin, ma juste confiance en la vertu de votre général me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple & modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagemens, quels respects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnois bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisoit chanter vos malheurs; qui vous fit sourire avec dédain, en paroissant devant Bélisaire, & qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force & la foiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la maniere de voir les choses. Je ne me suis senti du courage & de la constance que du moment que

(b) Vid. Procop. de Bello Vandalico, L. II.

j'ai

j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre ; & du fond de mon palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe & de la mollesse, j'ai passé tout-à-coup dans les cavernes du Maure *(a)*, où, couché sur la paille, je vivois d'orge grossièrement pilé & à demi-cuit sous la cendre ; réduit à un tel excès de misère qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De-là je tombai dans les fers, & fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation : mais je vous en promets un nouveau, avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avoit bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se mettre en voyage. Quoi ! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes ! Cela m'est impossible, répondit Bélisaire : j'ai une femme & une fille qui gémis-

(a) Vandali namque omnium sunt quos sciam mollissimi atque delicatissimi ; omnium vero miserrimi Maurusii. Pro. de Bel. Van.

sent

sent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire : ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. Que dites-vous ? Qui, Bélisaire ?—C'est Bélisaire qui vous embrasse ! O juste ciel, s'crioit Gelimer, éperdu & hors de lui-même ! Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est abandonné ! On a fait pis, dit le vieillard : en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah ! dit Gelimer, avec un cri de douleur & d'effroi, est-il possible ? Et quels sont les monstres ?—Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensois qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté, & a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple ; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumiere.—Et Justinien l'avoit ordonné ?—C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zele & quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, & je le plains d'être assiégé par des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage ; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, graces au ciel, que quelques

moments à être aveugle & pauvre. Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation ; mais je me dois à ma famille, & je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gelimer l'embrassoit, l'arrosoit de ses larmes, & ne pouvoit se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir, & Gelimer le suivant des yeux : O prospérité ! disoit-il, ô prospérité ! qui peut donc se fier à toi ? Le héros, le juste, le sage Bélisaire !—Ah ! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le Roi des Vandales reprit sa bêche.

CHAPITRE III.

BÉLISAIRE approchoit de l'asyle où sa famille l'attendoit, lorsqu'un accident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d'y faire des courses ; un parti des Bulgares venoit d'y pénétrer lorsque le bruit se répandit, que Bélisaire, privé de la vue, étoit sorti de sa prison, & qu'il s'en alloit en mendiant joindre sa famille exilée. Le Prince des Bulgares sentit tout l'avantage

vantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu'il avoit prise ; il le fit suivre par quelques-uns des siens ; & vers le déclin du jour, Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, & monter un coursier superbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le conduisoient, & l'un d'eux avoit pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant prince qui nous envoye honore tes vertus, & plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Bélisaire ? Il veut, lui dirent les barbares, t'abreuver du sang de tes ennemis. Ah ! qu'il me laisse sans vengeance, dit le vieillard ; sa pitié m'est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au sein de ma famille ; & vous m'en éloignez. Où me conduisez-vous ? Je suis épuisé de fatigue, & j'ai besoin de repos. Aussi vas-tu, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le maître du château voisin ne soit sur ses gardes, & ne soit le plus fort.

Ce château étoit la maison de plaisance d'un vieux courtisan, appellé Bessas, qui, après avoir commandé dans Rome assiégée, & y avoir exercé les plus horribles concussions, s'étoit retiré avec dix mille talens *(a)*. Bélisaire avoit demandé

(a) Six millions.

qu'il

qu'il fût puni selon les loix ; mais ayant pour lui à la cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de si près les choses, Bessas ne fut point poursuivi ; & il en étoit quitte pour vivre dans ses terres, au sein de l'opulence & de l'oisiveté.

Deux Bulgares, qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dire à leur chef que dans ce château, ce n'étoient que festins & que réjouissance ; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Bélisaire, & que Bessas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête, comme une vengeance du ciel. Ah, le lâche, s'écrierent les Bulgares ! Il n'aura pas long-tems à se réjouir de ton malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ses complaisants ; & l'un d'eux, chantant ses louanges, disoit dans ses vers, que le ciel avoit pris soin de le justifier, en condamnant son accusateur à ne voir jamais la lumiere. Quel prodige plus éclatant, ajoutoit le flatteur, & quel triomphe pour l'innocence ! Le ciel est juste, disoit Bessas, & tôt ou tard les méchants sont punis. Il disoit vrai. A l'instant même, les Bulgares, l'épée à la main, entrerent dans la cour du château, laissant quelques soldats autour de Bélisaire, & pénétrerent avec des cris terribles jusqu'à la salle du festin. Bessas pâlit, se trouble, s'épouvante ; & comme lui tous ses convives sont frappés

Pub.d by Isaac Herbert. 1 January 1796.

frappés d'un mortel effroi. Au-lieu de se mettre en défense, ils tombent à genoux, & demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Bélisaire. Bessas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle ; il le réconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace & pitié. Le vieillard attrendri, conjure les Bulgares de l'épargner lui & les siens. Point de grace pour les méchants, lui répondit le chef : ce fut le signal du carnage : Bessas & ses convives furent tous égorgés. Aussi-tôt se faisant amener leurs valets, qui croyoient aller au supplice : Vivez, leur dit le même, & venez nous servir ; car c'est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, & fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas.

Bélisaire ne cessoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas étoit un avare inhuman : je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, & vendre le pain au poids de l'or, sans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni : je ne le plains que d'avoir mérité son sort. Mais ce carnage, fait en mon nom, est une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez

me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense ; mais le château de Bessas fut pillé ; & après y avoir passé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire.

Leur général, comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au-devant de lui ; & le recevant dans ses bras : Viens, mon pere, lui dit-il, viens voir si c'est nous qui sommes les barbares. Tout t'abandonne dans ta patrie, mais tu trouveras parmi nous des amis & des vengeurs. En disant ces mots, il le conduisit par la main dans sa tente, l'invita à s'y reposer, & ordonna qu'autour de lui tout respectât son sommeil. Le soir, après un souper splendide, où le nom de Bélisaire fut célébré par tous les chefs du camp barbare, le roi s'étant enfermé avec lui : Je n'ai pas besoin, lui dit-il, de te faire sentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime est horrible ; le châtiment doit l'être. C'est sous les ruines du trône & du palais de votre vieux tyran, sous les débris de sa ville embrasée qu'il faut l'ensévelir avec tous ses complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre & à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumiere de l'ame, les yeux de la sagesse ; tu sais les moyens de les surprendre & de les forcer dans leurs murs. Re-

culons

culons au-delà des mers les bornes de leur empire ; & si dans celui que nous allons fonder, c'est peu pour toi du second rang, partage avec moi, j'y consens, tous les honneurs du rang suprême ; & que le tyran de Bisance, avant d'expirer sous nos coups, t'y voye encore une fois entrer sur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Bélisaire, après un silence, qu'il ait eu raison de me faire crever les yeux ? Il y a long-tems, Seigneur, que Belisaire a refusé des couronnes. Carthage & l'Italie m'en ont offert. J'étois dans l'âge de l'ambition ; je me voyois déjà persécuté : je n'en restai pas moins fidele à mon prince & à ma patrie. Le même devoir qui me lioit, subsiste, & rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à Justinien, j'espérois bien qu'il seroit juste ; mais je ne me réservai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahison. Et que vous serviroit de me rendre parjure ? De quel secours vous seroit un vieillard privé de la lumiere, & dont l'ame même a perdu sa force & son activité ? Votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans le relâchement des ressorts de l'empire, il vous paroît foible, il n'est que languissant ; & pour le relever, pour ranimer ses forces, il seroit peut-être à souhaiter pour lui, qu'on entreprît ce que vous méditez.

ditez. Cette ville, que vous croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri ; & quels hommes encore il auroit à sa tête ! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant ; Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermès, Salomon, & tant d'autres qui ne respirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du tems la ruine de cet empire. Vous y ferez quelques ravages ; mais c'est la guerre des brigands ; & votre ame est digne de concevoir une ambition plus noble & plus juste. Justinien ne demande plus que des alliés & des amis ; il n'est point de rois que ces titres ne doivent honorer, & il dépend de vous.——Non, reprit le Bulgare, je ne serai jamais l'ami ni l'allié d'un homme qui te doit tout, & qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'ame de mes conseils, & le génie de mes armées ? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie est en vos mains, dit Bélisaire ; mais rien ne peut me détacher de mon souverain légitime ; & si, dans l'état où je suis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il seroit aussi sûr de moi que dans le tems de mes prospérités. Voilà une étrange vertu ! dit le Bulgare. Malheur au peuple à qui elle paroît étrangere, dit Bèlisaire. Et ne voyez-vous pas qu'elle est le fondement de toute discipline ? que nul homme, dans un état, n'est juge

&

& vengeur de lui-même ; & que si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontents ? Vous qui m'invitez à punir mon souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit qui vous m'attribuez ? Le leur donner ! dit le Bulgare ; ils l'ont, ſans que je leur donne ; mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, Seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire ; & tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé, sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'eſpere & qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous ? Leur seule ressource est la guerre, & cette guerre où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail & de l'industrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de l'équité, & chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Penſez, avec effroi, Seigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans laboureurs & sans moissons ; que pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre ; & que votre peuple lui-même arrose de son sang les pays qu'il vient de désoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'est-elle pas chez vous la même ? Non, dit Bélisaire, & le but de nos armes, c'est la paix après la victoire, & la félicité

pour

pour gage de la paix. Il est aisé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on est plus fort. N'en parlons plus. J'honore en toi, illustre & malheureux vieillard, cette fidélité digne d'un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te fasse remener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire ; & il dormit tranquillement.

Le lendemain le Roi des Bulgares, en prenant congé du héros, voulut le combler de présents. C'est la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Bélisaire : vous rougiriez pour moi de m'en voir revêtu. Il n'accepta que de quoi se nourrir lui & son guide sur la route, & la même escorte le remit où elle l'avoit rencontré.

CHAPITRE IV.

IL n'étoit plus qu'à douze milles du château où sa famille s'étoit retirée ; mais fatigué d'une longue course, il demanda à son jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où se reposer. J'en vois un, lui dit celui-ci ; mais il est éloigné ; faites-vous y conduire ? Non, dit le héros, je l'exposerois à être pillé par ces gens-là ; & il renvoya son escorte.

Arrivé

Arrivé au village, il fut surpris d'entendre : *Le voilà, c'est lui, c'est lui-même !* Qu'est-ce ? demanda-t-il. C'est toute une famille qui vient au-devant de vous, lui répondit son conducteur.— Dans ce moment un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire, en l'abordant, pouvons-nous savoir qui vous êtes ? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je suis un pauvre, & non pas un seigneur. Un pauvre ! hélas ! c'est-ce qui nous confond, reprit le paysan, s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que vous soyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le héro, parlez plus bas : & si ma misere vous touche, donnez-moi l'hospitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il se sentit embrasser les genoux ; mais il releva bien vîte le bon homme, & se fit conduire sous son humble toît.

Mes enfans, dit le paysan à ses deux filles & à son fils, tombez aux pieds de ce héros. C'eſt lui qui vous a sauvés du ravage des Huns. Sans lui, le toît qui nous habitons auroit été réduit en cendres ; ſans lui, vous auriez vu votre pere égorgé, & vos enfants, menés en esclavage ; ſans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais osé lever les yeux : vous lui devez plus que la vie. Reſpectez-le encore d'avantage dans l'état où vous le voyez, & pleurez ſur votre patrie.

Bélisaire, ému jusqu'au fond de l'ame d'entendre autour de lui cette famille reconnoissante

le

le combler de bénédictions, ne répondoit à ces transports qu'en pressant tour-à-tour dans ses bras le pere & les enfants. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez aussi dans votre sein ces deux innocents, dont vous êtes le second pere. Nous leur rappellerons sans cesse le bonheur qu'ils auront eu de baiser leur libérateur, & de recevoir ses caresses. A ces mots, l'une & l'autre mere lui présenta son fils, le mit sur ses genoux; & ces deux enfants souriant au héros, & lui tendant leurs foibles mains, sembloient aussi lui rendre graces. Ah! dit Bélisaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre? Et croyez-vous qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi? Mais dites-moi qui m'a fait connoître. Hier, lui dit le pere de famille, un jeune seigneur nous demanda si nous n'avions pas vu passer un vieillard qu'il nous dépeignît. Nous lui répondîmes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à son passage, & dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit se rendre. Il manque de tout; ayez soin, je vous prie, de pourvoir à tous ses besoins. A mon retour, je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous étoit occupé, ou du travail des champs, ou des soins du ménage, & que nous n'avions pas le loisir de prendre garde aux passants. Quittez tout plutôt, nous

nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'est votre défenseur, votre libérateur, c'est Bélisaire enfin que je vous recommande ; & il nous conta vos malheurs. A ce nom, qui nous est si cher, jugez de notre impatience. Mons fils a veillé toute la nuit à attendre son général ; car il a eu l'honneur de servir sous vos drapeaux quand vous avez délivré la Thrace ; mes filles, dès le point du jour, ont été sur le seuil de la porte. A la fin nous vous possédons. Disposez de nous, de nos biens : ils sont à vous. Le jeune seigneur qui vous attend vous en offrira d'avantage, mais non pas de meilleur cœur que nous le peu que nous avons.

Tandis que le pere lui tenoit ce langage, le fils, debout devant le héros, le regardoit d'un air pensif, les mains jointes, la tête baissée, la consternation, la pitié & le respect sur le visage.

Mon ami, dit Bélisaire au vieillard, je vous rends graces de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire jusqu'à mon asyle. Mais dites-moi si vous êtes aussi heureux que bienfaisant. Votre fils a servi sous moi ; je m'intéresse à lui. Est-il sage ? est-il laborieux ? est-il bon mari, & bon pere ? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma consolation & ma joie. Il s'est retiré du service, à la mort de son frere îné, couvert de blessures honorables ; il me soulage dans mes travaux ; il

est l'appui de ma vieillesse ; il a épousé la fille de mon ami ; le ciel a béni cette union. Il est vif, mais sa femme est douce. Ma fille, que voilà, n'est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage, & homme de bien, qu'elle aime, & dont elle est aimée. Toute cela travaille à l'envi, & me fait de petits-neveux dans lesquels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret, en songeant qu'ils m'aimeront encore, & qu'ils me béniront quand je ne serais plus. Ah ! mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous porte envie ! J'avois deux fils, ma plus belle espérance ; je les ai vus mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse, il ne me reste qu'une fille, hélas ! trop sensible pour son malheur & pour le mien. Mais le ciel soit loué : mes deux enfans sont morts en combattant pour la patrie. Ces dernieres paroles du héros acheverent de déchirer l'ame du jeune homme qui l'écoutoit.

On servit un repas champêtre : Bélisaire y répandit la joie, en faisant sentir à ces bonnes gens le prix de leur obscurité tranquille. C'est, disoit-il, l'état le plus heureux, & pourtant le moins envié, tant les vrais biens sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas, le fils de la maison, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés sur Bélisaire ; & plus il l'observoit, plus son air devenoit sombre,

sombre, & son regard farouche. Voilà mon fils, disoit le vieux bon homme, qui se rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardens. Il a de la peine, dit le héros, à reconnoître son général. On a bien fait, ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoissable ; mais ses soldats l'ont trop présent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes : Mon général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d'ici. Et dès qu'ils furent en chemin : Souffrez, lui dit-il, que votre guide nous dévance ; j'ai à vous parler sans témoins. Je suis indigné, mon général, du misérable état où l'on vous a réduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude & de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en horreur ; & autant j'étois fier, autant je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle. Je hais les lieux où je suis né, & je regarde avec pitié les enfans que j'ai mis au monde. Hé, mon ami, lui dit le héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de bien victimes des méchants ? Non, dit le villageois, ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque chose d'inconcevable.— Dites-moi quel en est l'auteur. J'ai une femme & des enfans ; mais je les recommande à Dieu & à mon pere, & je vais arracher le cœur au traître

qui—Ah ! mon enfant, s'écria Bélisaire en le serrant dans ses bras, la pitié t'aveugle & t'égare. Moi, je ferois d'un brave homme un perfide ! d'un bon soldat un assassin ! d'un pere, d'un époux, d'un fils vertueux & sensible, un scélérat, un forcené ! C'est alors que je serois digne de tous les maux que l'on m'a faits. Pour soulager ton pere, & nourrir tes enfans, tu as abandonné la défense de ta patrie ; & pour un vieillard expirant, à qui ton zele est inutile, tu veux abandonner ton pere, & tes enfans ! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le sang de mes ennemis, cela me rendît la jeunesse & la vue ? En serois-je moins malheureux, quand tu serois criminel ? Non ; mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un méchant effrayera ceux qui lui ressemblent ; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône, ou des autels, & en lui enfonçant le poignard dans le sien, je crierai : *C'est Bélisaire que je venge.* Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard, d'un ton plus imposant ? Est-ce moi qui te l'ai donné, ce droit que je n'ai pas moi-même ! Veux-tu l'usurper sur les loix ? Qu'elles l'exercent, dit le jeune homme : on s'en reposera sur elles. Mais puisqu'elles abandonnent l'homme innocent & vertueux, qu'elles ménagent le coupable, & laissent le crime impuni ; it faut les abjurer, il faut rompre avec elles, & rentrer dans

nos

nos premiers droits. Mon ami, reprit Bélisaire, voilà l'excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foiblesse est un mal, mais un mal passager; leur destruction seroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchants, & tu vas leur donner l'exemple! Ah! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j'ai pu t'inspirer? Feras-tu détester cette pitié si tendre? Au nom de la vertu que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit que son zele ait armé & conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le soldat, qu'on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir; mais un grand homme! mais Bélisaire!—Non, je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien, moi, dit le héros. Quelle autre intérêt que le mien peut t'animer à ma vengeance? Et si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux? Apprens que si j'avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient armés pour servir mon ressentiment. J'obéis à ma destinée; imite moi; ne crois pas de savoir mieux que Bélisaire ce qui est honnête & légitime; & si tu te sens le courage de braver la

mort, garde cette vertu pour servir au besoin ton prince & ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement & l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant mon zele, vous devez l'excuser. Je fais plus, reprit Bélisaire, je l'estime, comme l'effet d'une ame forte & généreuse. Permets-moi de le diriger. Ta famille a besoin de toi; je veux que tu vives pour elle. Mais c'est à tes enfants qu'il faut recommander les ennemis de Bélisaire. Nommez-les moi, dit le jeune homme, avec ardeur; je vous réponds que mes enfants les haïront, dès le berceau. Mes ennemis, dit le héros, sont les Scythes, les Huns, les Bulgares, les Esclavons, les Perses, tous les ennemis de l'état. Homme étonnant! s'écria le villageois, en se prosternant à ses pieds. Adieu, mon ami, lui dit Bélisaire en l'embrassant. Il y a des maux inévitables, & tout ce que peut l'homme juste, c'est de ne pas mériter les siens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des loix, la prospérité des méchants t'irrite, pense à Bélisaire. Adieu.

CHA-

CHAPITRE V.

SA constance alloit être mise à une épreuve bien plus pénible; & il est tems de dire ce qui s'étoit passé depuis son emprisonnement.

La nuit qu'il fut enlevé & traîné dans les fers, comme un criminel d'état, l'épouvante & la désolation se répandirent dans son palais. Le réveil d'Antonine sa femme, & d'Eudoxe sa fille unique, fût le tableau le plus touchant de la douleur & de l'effroi. Antonine enfin, revenue de son égarement, & se rappellant les bontés dont l'honoroit l'impératrice, se reprocha comme une foiblesse la frayeur qu'elle avoit montrée. Admise à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ses plaisirs, elle étoit sûre de son appui, ou plutôt elle croyoit l'être. Elle se rendit donc à son lever; & en presence de toute la cour: Madame, lui dit-elle, en se jettant à ses genoux, si Bélisaire a eu plus d'une fois le bonheur de sauver l'empire, il demande pour récompense que le crime qu'on lui impute lui soit déclaré hautement, & qu'on oblige ses ennemis à l'accuser en face, au tribunal de l'empereur. La liberté de les confondre est la seule grâce qui soit digne de lui. Théodore lui fit signe de se lever, & lui répondit, avec

avec un front de glace : Si Bélisaire est innocent, il n'a rien à craindre ; s'il est coupable, il connoît assez la clémence de son maître, pour savoir comment le fléchir. Allez, madame, je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avoit accablé Antonine : pâle & tremblante, elle s'éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle ; & Barsamès, qu'elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l'eût abordé. C'étoit l'intendant des finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, madame, lui dit-il ? Je ne sais rien, je ne puis rien ; je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisoit autant, tout le monde seroit tranquille.

Ah ! le complot est formé, dit-elle, & Bélisaire est perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit sa fortune, & qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler ; mais sans daigner l'entendre : Je sais vos malheurs, lui dit-il, & j'en suis désolé ; mais pardon : j'ai une grace à solliciter ; je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, madame ; personne au monde ne vous est plus attaché que moi. Elle alla retrouver sa fille ; & une heure après, on lui annonça qu'il falloit sortir de la ville, & se rendre à ce vieux château qui fût marqué pour leur exil.

La

La vue de ce château solitaire & ruiné, où Antonine se voyoit comme ensevelie, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant, & l'ame sensible d'Eudoxe fût déchirée entre un pere accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, & un mere dont la vie empoisonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une morte lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille, étoient remplis par les tendres soins qu'elle rendoit à sa mere ; les nuits se passoient dans les larmes ; & les moments que la nature en déroboit à la douleur, pour les donner au sommeil, étoient troublés par d'effroyables songes. L'image de son pere, au fond d'un cachot, courbé sur le poids de ses fers, la poursuivoit sans cesse ; & les funestes pressentimens de sa mere redoubloient encore sa frayeur.

La connoissance profonde & terrible qu'Antonine avoit de la cour, lui faisoit voir la haine & la rage déchainées contre son époux. Quel triomphe, disoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que, depuis tant d'années, le bonheur d'un homme vertueux humilie & tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé ! Je me peins le souris de la malignité, l'air mystérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle sait, & semble vouloir ménager l'infortuné qu'elle assassine. Ces vils flatteurs, ces complaisants si bas,

je

je les vois tous, je les entends insulter à notre ruine. O ma fille ! dans ton malheur, tu as du moins la consolation de n'avoir point de reproche à te faire ; & moi, j'ai à rougir de mon bonheur passé, plus que de mes calamités présentes. Les sages leçons de ton pere m'importunoient : il avoit beau me recommander de fuir les pieges de la cour, de mettre ma gloire & ma dignité dans des mœurs simples & modestes, de chercher la paix & le bonheur dans l'intérieur de ma maison, & de renoncer à un esclavage dont la honte seroit le prix ; j'appellois humeur sa triste prévoyance, je m'en plaignois à ses ennemis. Quel égarement ! quelle affreux retour ! c'est un coup de foudre qui m'éclaire ; je ne vois l'abyme qu'en y tombant. Si tu savois, ma fille, avec quelle froideur l'impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon ame étoit asservie, elle dont les fantasies étoient mes seules volontés ? Et cette cour, qui la veille me sourioit d'un air si complaisant !—Ames cruelles & perfides !—Aucun, dès qu'on m'a vu sortir, les yeux baissés & pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur est pour eux comme une peste qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que sa chûte, en la détrompant de la cour, n'en avoit pas détachée, & qui aimoit encore ce qu'elle méprisoit.

Un

Un an écoulé, rien transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration; on l'accusoit de l'avoir tramée; & la voix de ses ennemis, qu'on appelloit la voix publique, le chargeoit de cet attentat. Les chefs obstinés au silence, avoient péri dans les supplices, sans nommer l'auteur du complot; & c'étoit la seule présomption que l'on eût contre Bélisaire; aussi manque de preuve, le laissoit-on languir; & l'on espéroit que sa morte dispenseroit de le convaincre. Cependant ceux de ses vieux soldats qui étoient répandus parmi le peuple, redemandoient leur général, & répondoient de son innocence. Ils soulevèrent la multitude, & menacerent de forcer les prisons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce soulévement irrita l'empereur; & Théodore ayant saisi l'instant où la colere le rendoit injuste: Hé bien, dit-elle, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conseil affreux prévalut: ce fût l'arrêt de Bélisaire.

Dès que le peuple le vit sortir de sa prison, les yeux crevés, ce ne fût qu'un cri de douleur & de rage. Mais Bélisaire l'appaisa. Mes enfans, leur dit-il, l'empereur a été trompé: tout homme est sujet à l'être: il faut le plaindre & le servir. Mon innocence est le seul bien qui me reste; laissez-la moi. Votre révolte ne me rendroit pas ce que j'ai perdu; elle m'ôteroit ce qui me console

sole de cette perte. Ces mots calmerent les esprits. Le peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'il possédoit; Bélisaire lui rendît grace. Donnez-moi seulement, dit-il, un de vos enfans pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de sa route, Tibère l'avoit devancé. Le bruit d'un char, dans la cour du château, avoit fait tressaillir Antonine & Eudoxe; celle-ci avoit accouru, le cœur saisi & palpitant; mais, hélas! au lieu de son pere, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers sa mere: C'est n'est pas lui, dit-elle, en soupirant.

Un vieux domestique de la maison, appellé Anselme, ayant abordé Tibère, Tibère lui demande si ce n'est point là que Bélisaire est retiré. C'est ici que sa femme & sa fille l'attendent, répondit le fidele Anselme; mais leur espérance est tous les jours trompée. Hé, plût au ciel moi-même être à sa place, & le savoir en liberté! Il est en liberté, lui dit Tibère; il vient; vous l'allez bientôt voir; il devroit même être arrivé. —Ah! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à sa famille. Je vais vous annoncer.— Madame, s'écria-t-il en courant vers Antonine, réjouissez-vous. Mon bon maître est vivant; il est libre, il vous est rendu. Un jeune homme est là qui l'assure, & qui croyoit le retrouver ici.

A ces

A ces mots, toutes les forces d'Antonine se ranimerent. Où est-il, cet étranger, ce mortel généreux, qui s'intéresse à nos malheurs? Qu'il vienne, ah! qu'il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe, en se jettant sur le lit de sa mere, & en la pressant dans ses bras. Mon pere est vivant! il est en liberté; nous l'allons revoir. Ah, ma mere! oublions nos peines. Le ciel nous aime; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibère? Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis? Le jeune homme, pénétré de douleur de n'avoir à leur donner qu'une fausse joie, répondit, qu'en effet Bélisaire étoit libre, qu'il l'avoit vu, qu'il lui avoit parlé; & que le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibère, fût frappée de l'air de tristesse qu'il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil, la plus douce consolation; & loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond! Est-ce notre misére qui vous afflige? Ah! que mon pere arrive, qu'il rende la santé à cette moitié de lui-même; & vous verrez si l'on a besoin de richesse pour être heureux.

La nature dans ces momens est si touchante

par elle-même, qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentimens pour attendrir & pour charmer Tibère. Il ne vit point si elle étoit belle ; il ne vit qu'une fille vertueuse & tendre, que son courage, sa pitié, son amour pour son pere élevoit au-dessus du malheur. Ne prenez point, madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire & sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune, reprit la mere ? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence ; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs & dans ses biens.

Madame, lui dit Tibère, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulévement qu'on a cédé ; mais en y cédant, on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il étoit possible.

N'importe, ma mere, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe ; & pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces villageois que je vois dans les champs. O ciel ! la fille de Bélisaire, s'écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état ! Indigne ! & pourquoi, lui dit-elle ?

Il

Il n'étoit pas indigne des héros de Rome vertueuse & libre. Bélisaire ne rougira point d'être l'égal de Regulus. Ma mere & moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails & les petits travaux du ménage ; mon illustre pere sera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibère ne pouvoit retenir ses larmes, en voyant la joie vertueuse & pure qui remplissoit le cœur de cette aimable fille. Hélas ! disoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illusion ! Et les yeux baissés, il restoit devant elle, dans le silence de la douleur.

CHAPITRE VI.

BÉLISAIRE, en ce moment même, entroit dans la cour du château. Le fidele Anselme le voit, s'avance, reconnoît son maître, & transporté de joie, court au-devant de lui. Mais tout-à-coup s'appercevant qu'il est aveugle. O ciel, dit-il ! ô mon bon maître ! Est-ce pour vous revoir dans cet état, que le pauvre Anselme a vécu ? A ces paroles entrecoupées de sanglots, Bélisaire reconnoît Anselme, qui, prosterné, embrasse ses genoux. Il le releve, il l'exhorte à modérer sa douleur, & se fait conduire vers sa femme & sa fille.

Eudoxe, en le voyant, ne fait qu'un cri, & tombe évanouie. Antonine, qu'une fievre lente consumoit, comme je l'ai dit, fut tout-à-coup saisie du plus violent transport. Elle s'élance de son lit, avec les forces que donne la rage, & s'arrachant de bras de Tibère & de la femme qui la gardoit, elle veut se précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de sa mere, accourt, la saisit, & l'embrasse : Ma mere, dit-elle, ah, ma mere ! ayez pitié de moi. Laissez-moi mourir, s'écrioit cette femme égarée. Je ne vivrois que pour le venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monstres ! Voilà sa récompense ! Sans, lui vingt fois ils auroient été ensevelis sous les cendres de leur palais. Son crime est d'avoir prolongé leur odieuse tyrannie.—Il en est puni ; les peuples sont vengés.—Quelle férocité ! quelle horrible bassesse !—Leur appui ! leur libérateur !—Cour atroce ! conseil de tigres !—O ciel ! est-ce ainsi que tu es juste ? Vois qui tu permets qu'on opprime, vois qui tu laisses prospérer.

Antonine dans ses transports, tantôt s'arrachoit les cheveux & se déchiroit le visage ; tantôt ouvrant ses bras tremblans, elle courroit vers son époux, le pressoit dans son seine, l'inondoit de ses larmes ; & tantôt repoussant sa fille avec effroi : Meurs, lui disoit-elle ; il n'y a dans la vie de succès que pour les méchans, de bonheur que pour les infâmes.

De

De cet accès elle tomba dans un abattement mortel ; & ces violens efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveugle, une femme morte, une fille au désespoir, des larmes, des cris, des gémissemens, & pour comble de maux, l'abandon, la solitude & l'indigence : tel est l'état où la fortune présente aux yeux de Tibère une maison trente ans comblée de gloire & de prospérité. Ah ! dit-il, en se rappellant les paroles d'un sage, voilà donc le spectacle auquel Dieu se complaît ! l'homme juste luttant contre l'adversité, & la domtant par son courage.

Bélisaire laissa un libre cours à la douleur de sa fille, & lui-même il s'abandonna à toute son affliction ; mais après avoir payé a la nature le tribut d'une ame sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un héros.

Eudoxe étouffoit ses sanglots de peur de redoubler la douleur de son pere. Mais le vieillard qui l'embrassoit, se sentoit baigné de ses pleurs. Tu te désoles, ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous affermir, & nous élever au-dessus des disgraces. Aprés avoir expié les erreurs de sa vie, ta mere jouit d'une éternelle paix ; & c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité où elle laisse sa

dépouille, annonce le calme où son ame est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains: un souffle, un instant les dissipe. La cour & l'empire ont disparu aux yeux de ta mere; & du sien de son Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait dans le malheur la consolation & la force du sage.——Ah! donnez-la moi cette force que la nature me refuse, pour résister à tant de maux. J'aurois supporté la misére; mais voir une mere adorée, mourir de douleur dans mes bras! Vous voir, mon pere, dans l'horrible état oú la cruauté des hommes vous a mis!—Ma fille, lui dit le héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieillesse ou la mort alloit faire; & quant à ma fortune, tu en aurois mal joui, si tu ne sais pas t'en passer. Ah! le ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige. Ne t'affliges donc plus de rien, lui dit son pere; & de sa main il essuya ses pleurs.

Bélisaire, instruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, & lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'est pas le moment, lui dit Tibère, de vous offrir des consolations. Illustre & malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, & je demande au ciel qu'il me permettre de l'adoucir. Jusques la, je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vois répandre. Bientôt

Drawn by T. Stothard R.A.

Pub.d by Isaac Herbert 1 January 1796.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture ; & Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna le corps de sa femme au tombeau. La douleur du héros étoit celle d'un sage : elle étoit profonde, mais sans éclat, & soutenue de majesté. Sur son visage étoit peint le deuil, mais un deuil silentieux & grave. Son front élevé, sans défier le sort, sembloit s'exposer à ses coups.

Tibère lui-même assista à cette triste cérémonie. Il fût témoin des regrets touchants qu' Eudoxe donnoit à sa mere, & il en revint pénétré.

Bélisaire alors s'addressant à lui : Brave jeune homme, lui dit-il, c'est vous, je le vois, qui avez pris soin de me recommander sur la route : apprenez moi qui vous êtes, & ce qui peut m'attirer cet empressement généreux. Je m'appelle Tibère, répondit le jeune homme. J'ai servi sous Narsès en Italie ; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je suis l'un de ces chasseurs à qui vous avez demandé l'asyle, & dont vous avez si bien réprimé l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même que je ne sois venu vous demander pardon, & un grace encore plus chere. Je suis riche : c'est un malheur peut-être, mais si vous vouliez, ce seroit un bien. J'ai près d'ici une maison de campagne ; & toute mon ambition

tion seroit de la consacrer, en en faisant l'asyle d'un héros. Ma tendre vénération pour vous est un titre si simple, que je n'oserois m'en prévaloir; il suffit d'aimer la patrie pour partager la disgrace de Bélisaire, & pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'est le mien, c'est celui d'un jeune homme qui desire passionnément d'être admis dans l'intimité d'un héros, & de puiser dans son ame, comme à la source de la sagesse, de la gloire, & de la vertu.

Vous honorez trop ma vieillesse, lui répondit Bélisaire; mais je reconnois une belle ame à la sensibilité que vous témoignez pour mon malheur. Dans ce moment je desire d'être seule avec moi-même: mon ame ébranlée a besoin de se raffermir en silence. Mais, pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me proposez, le plaisir de vivre en bons voisins, & de communiquer ensemble. J'aime la jeunesse: l'ame encore neuve dans cette âge heureux, est susceptible des impressions du bien; elle s'enflamme & s'éleve au grand; & rien encore ne la retient captive. Venez me voir; je serai bien aise de converser avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibère, pourquoi ne le serois-je pas de vous posséder tout-à-fait? Mes aïeux seront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, & leur

demeure

demeure votre asyle. Vous y serez révéré, servi avec un saint respect par tout ce qui m'environne; & c'est à mon exemple qu'on s'empressera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Bélisaire, vous êtes bon; mais ne faisons point d'imprudence. Dites-moi, car il y a dix ans que je vis éloigné du monde, quel est l'état de votre pere; & quelles vues il a sur vous. Nous sommes issus, lui dit Tibère, de l'une de ces familles que Constantin appella de Rome, & qu'il combla de bienfais. Mon pere a servi sous le regne de Justin avec assez de distinction. Il étoit estimé & chéri de son maître. Sous le nouveau regne, on obtint sur lui des préférences, qu'il croyoit injustes: il se retira: il s'en est repenti; il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas assez pour lui-même. Il suffit, lui dit Bélisaire: je ne veux mettre aucun obstacle à l'avancement de son fils. En suivant le mouvement de votre cœur vous ne sentez que le plaisir d'être généreux, & en effet c'est une douce chose. Mais je vois pour vous le danger de vous envelopper dans la disgrace d'un proscrit. Mon ami, que la cour ait raison, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni; mais elle hait toujours un innocent qu'elle a sacrifié; car son nom seul est un reproche, & son existence pese, comme un remords, à ses persécuteurs.

Je

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'empereur a pu se laisser tromper ; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le héros ; le mal est fait : puisse-t-il l'oublier pour le repos de sa vieillesse !

Hé bien donc, insista Tibère, soyez encore plus généreux. Epargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laissé languir dans la misere. L'indigne état où je vous vois, est un spectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, & décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit Bélisaire, ne seront point mes pareils. Je crois au surplus, comme vous, que mon état peut inspirer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage, & peut faire compassion. Aussi mon dessein est-il de me cacher ; & si je me suis fait connoître à vos compagnons, c'est un mouvement d'impatience, contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce sera la derniere de ma vie ; & mon asyle sera mon tombeau. Adieu. L'empereur ne peut pas savoir que les Bulgares sont dans la Thrace ; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme se retira bien affligé de n'avoir pas mieux réussi ; & il rendit à l'empereur ce

que

que lui avoit dit Bélisaire. Justinien fit marcher quelques troupes ; & peu de jours après on assura que les Bulgares avoient été chassés. A present, dit-il à Tibère, nous pouvons aller sans danger voir ce malheureux vieillard. Je passerai pour votre pere ; & vous aurez soin de ne rien dire qui puisse le désabuser. Une maison de plaisance, à moitié chemin de la retraite de Bélisaire, fût le lieu d'où l'empereur, se dérobant aux yeux de sa cour, alla le voir le lendemain.

CHAPITRE VII.

VOILÀ donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois vainqueur, dit Justinien, en s'avançant sous un vieux portique en ruine ! Bélisaire, à leur arrivée, se leva pour les recevoir. L'empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avoit mis, fût pénétré de honte & de remords. Il jetta un cri de douleur, & s'appuyant sur Tibère, il se couvrit les yeux avec ses mains, comme indigne de voir le jour que Bélisaire ne voyoit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard ? C'est mon pere que je vous amene, dit Tibère, & que votre malheur touche sensiblement. Où est-il, reprit Bélisaire, en tendant

dant les mains ? Qu'il approche, & que je l'embrasse ; car il a un fils vertueux. Justinien fût obligé de recevoir les embrassemens de Bélisaire ; & se sentant pressé contre son sein, il fût si violemment ému, qu'il ne peut retenir ses sanglots & ses larmes. Modérez, lui dit le héros, cet excès de compassion : je ne suis peut-être pas aussi malheureux qu'il vous semble. Parlons de vous, & de ce jeune homme, qui vous donnera de la consolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'empereur, en s'interrompant à chaque mot, oui—si vous daignez permettre—qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un pere sage & homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi ? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'empereur, c'est la cour, c'est la pays où il doit vivre ; & depuis long-tems j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presqu'aussi nouveau que pour lui. Mais vous qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui serez-vous pas, si vous voulez bien l'éclairer ? S'il vouloit apprendre à fixer la fortune, dit Bélisaire, il s'addresseroit mal, comme vous voyez ; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien, à ses périls & risques, je puis lui être de quelque utilité. Il est bien né, c'est l'essentiel. Il est vrai, dit Justinien, que sa noblesse est ancienne.——Ce n'est

TAYLOR INST. OXFORD

n'est pas ce que j'ai voulu dire ; mais cela même est un avantage, pourvu qu'on n'en abuse pas. Savez-vous, jeune homme, poursuivit Bélisaire, ce que c'est que la noblesse ? Ce sont des avances que la patrie vous fait, sur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous soyez en état de faire honneur à vos garants. Et ces avances, dit l'empereur, sont quelquesfois bien hazardées.— N'importe, reprit le vieillard, ce n'en est pas moins une très belle institution. Je crois voir, lorsqu'un enfant de noble origine vient au monde, foible, nud, indigent, imbécille, comme le fils d'un laboureur, je crois voir la patrie qui va le recevoir, & qui lui dit : Enfant, je vous salue, vous qui me serez dévoué, vous qui serez vaillant, généreux, magnanime comme vos peres. Ils vous ont laissé leur exemple ; j'y joins leurs titres & leur rang, double raison pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus solemnels il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'est trop, dit Justinien. Quand on veut élever les ames, dit Bélisaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous, qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'état n'auroit pas à se plaindre : il seroit bien dédommagé.

Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous soyez l'un de ceux qui le dédommagent. Là, s'addressant à l'empereur, vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere? Ah! je vous en conjure, lui dit Justinien.

Hé bien, mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flamme qui se communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu'elle impose des devoirs; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils sont pour vous des exemples: mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage dont vous n'ayez plus qu'à jouir; gardez-vous de cet orgueil impatient & jaloux, qui, sur la foi d'un nom, prétend que tout lui cede, & s'indigne des préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l'ambition a un faux air de noblesse, elle se glisse aisément dans le cœur d'un homme bien né; mais cette passion, dans son excès, a sa bassesse tout comme un autre. Elle se croit haute, parce qu'elle range au-dessous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme; & si vous voulez savoir ce qu'elle en fait, regardez un oiseau de proie planer le matin sur la campagne, & choisir d'un œil avide, entre mille animaux tremblans, celui dont il lui plaira de faire sa pâture: c'est ainsi que l'ambition délibere à son reveil, pour savoir

voir de quelle vertu elle fera sa victime. Ah! mon ami, la personnalité, ce sentiment si naturel, devient atroce dans un homme public, sitôt qu'elle est passionnée. J'ai vu des hommes, qui, pour s'avancer, auroient jetté au hazard le salut d'une armée & le sort d'un empire. Envieux des succès qui ne leur sont pas dus, ils ont toujours peur qu'on ne leur enleve l'honneur d'une action d'éclat: s'ils osoient même, ils feroient échouer celles dont ils n'ont pas la gloire: le bien public est un malheur pour eux, s'il ne leur est pas attribué. Voilà l'espece d'hommes la plus dangereuse, soit dans les conseils, soit dans les armées. L'homme de bien fait son devoir sans régarder autour de lui. Dieu & son ame sont les témoins dont il va mériter l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zele prompt à courir au bien, voilà les signes d'une grande ame. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela est petit & lâche. C'est peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas; il faut savoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez; il faut supposer votre souverain sujet à se tromper, car il est homme; regarder comme très possible que votre patrie & votre siecle vous jugent aussi mal que lui, & que l'avenir ne soit pas plus juste. Alors il faut vous consulter, & vous demander à vous-même: Si j'étois réduit au sort de Bélisaire, m'en

consolerois-je avec mon innocence, & le souvenir d'avoir fait mon devoir? Si vous n'avez pas cette résolution bien décidée & bien affermie, vivez obscur, vous n'avez pas de quoi soutenir votre nom.

Ah! c'est trop exiger des hommes, reprit Justinien, avec un profond soupir; & votre exemple est effrayant. Il est affrayant au premier coup d'œil, dit le vieillard; mais beaucoup moins quand on y pense. Car enfin supposons que la guerre, la maladie, ou la vieillesse m'eût privé de la vue; ce seroit un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Hé quoi, les vices de l'humanité ne sont-ils pas dans l'ordre des choses, comme la peste qui a désolé l'empire? Qu'importe l'instrument que la nature emploie à nous détruire? La colere d'un empereur, la flêche d'un ennemi, un grain de sable, tout est égal *(a)*. En s'exposant sur la scene du monde, il faut s'attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour lui milles événements périlleux? Hé bien! comptez-y les assauts de l'envie, les embûches de la trahison, les traits de l'imposture

(a) Democritum pediculi, Socratem aliud pediculorum genus nequissimi bipedes interemerunt. Quorsum hæc? ingressus es vitam; navigásti; vectus es; discede. M. Antonin. Imper. *De se ipso, L. III.*

& de

& de la calomnie ; & si votre fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur. Tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle & pauvre, & retiré dans une masure ; mais rappellez-vous trente ans de victoires & de prospérités, & vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les alarmes d'un pere ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément, s'écria Tibère : mais c'est bien moins à vos prospérités, dit l'empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire ; & il ne suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort : c'est la bravoure d'un soldat. Le courage d'un chef consiste à s'élever au dessus de tous les événemens. Savez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes ? Celui qui persiste à faire son devoir, même aux périls, aux dépens de sa gloire ; ce sage & ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de sa lenteur, & ne change point de conduite ; non ce foible & vain Pompée, qui aime mieux hazarder le sort de Rome & de l'univers, que d'essuyer une raillerie. Dans mes premieres campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille que je ne devois ni ne voulois risquer. Je

la perdis. Je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre sa conduite de l'opinion, n'est jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous si, pour être honnêtes gens, il falloit attendre un siecle impartial, & un prince infaillible? Allez donc ferme devant vous. La calomnie & l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carriere; mais la gloire y est avec elles; & si elle n'y est pas, la vertu la vaut bien: n'ayez pas peur que celle-ci vous manque: dans le sein même de la misere & de l'humiliation, elle vous suivra; eh, mon ami, si vous saviez combien un sourire de la vertu est plus touchant que toutes les caresses de la fortune.

Vous me pénétrez, dit Justinien, attendri & confondu. Que mon fils est heureux de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons! Ah! pourquoi cette école n'est-elle pas celle des souverains! Laissons les souverains, dit Bélisaire; ils sont plus à plaindre que nous.

Ils ne sont à plaindre, dit Justinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'ont pas d'assez éclairés, d'assez courageux pour leur servir de guides. Mon fils est né pour vivre à la cour: peut-être un jour admis dans les conseils, ou dans l'intimité du prince, aura-t-il lieu de faire usage de vos leçons pour le bonheur du monde. Ne dédaignez pas d'agrandir son ame, en l'élevant à

la

la connoissance de l'art sublime de regner. Instruisez-le, comme vous voudriez que fût instruit l'ami d'un monarque. Justinien va descendre au tombeau : mais son successeur, plus heureux que lui, aura peut-être pour ami le disciple de Bélisaire. Helas ! dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois être, avant de mourir, utile à ma patrie ! Mais ce que l'expérience & la réflexion m'ont fait voir, seroit pris pour les songes de la vieillesse. Et en effet dans la spéculation tout s'arrange le mieux du monde: les difficultés s'applanissent ; les circonstances naissent à propos, & se combinent à souhait ; on fait tout ce qu'on veut des hommes & des choses ; soi-même on se suppose exempt de passions & de foiblesses, toujours éclairé, toujours sage, aussi ferme que modéré. Douce & trompeuse illusion, qu'une légere épreuve auroit bientôt détruite, si l'on tenoit en main les rênes d'un état. Cette illusion même a son utilité, dit le jeune homme ; car le chimere du mieux possible devient le modele du bien. Je le souhaite, dit Bélisaire, mais je n'ose l'espérer. Le plus mauvais état des choses trouve par-tout des partisans interessés à le maintenir.

Et moi, je vous réponds, dit l'empereur, que les fruits de votre sagesse ne seront point perdus, si vous les confiez au zele de mon fils. Vous méritez, dit le héros, que je vous parle à cœur ouvert.

ouvert. Mais j'exige votre parole de ne rien divulguer sous ce regne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi, demanda Justinien ? Pour ne pas affliger de mes tristes réflexions, dit Bélisaire, un vieillard qui ne sent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fût leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, disoit l'empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme ! Mon cher Tibère, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit dans sa cour que l'image de Bélisaire ; & vers le soir, à la même heure, il revint nourrir sa douleur.

CHAPITRE VIII.

BÉLISAIRE se promenoit avec son guide sur la route. Dès que l'empereur l'apperçut, il descendit de son char ; & en l'abordant : Vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de sérieuses réflexions. Frappé de l'injustice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils sur les dangers du rang suprême ; & je lui disois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eut jamais pu s'accorder à remettre son sort dans les

les mains d'un seul homme, d'un homme foible & fragile comme eux ; facile à surprendre, sujet à se tromper, & en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir si funeste ! Et croyez-vous, dit Bélisaire, qu'un sénat, qu'un peuple assemblé soit plus juste & plus infaillible ? Est-ce sous le regne d'un seul que les Camille, les Themistocle, les Aristide, ont été proscrits ? Multiplier les ressorts du gouvernement, c'est en multiplier les vices, car chacun y apporte les siens. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a préféré le plus simple ; & soit que les états aient été conquis, ou fondés ; qu'ils aient mis leur espoir dans la bonté des loix, ou dans les forces des armes ; il est naturel que l'homme le plus sage, le plus vaillant, le plus habile, ait obtenu la confiance, & réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'est donc pas qu'une multitude assemblée ait voulu confier à un seul le soin de commander à tous ; mais qu'un seul ait jamais voulu se charger de ce soin pénible. Voilà, lui dit Tibère, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place & du peuple & du prince dans cette premiere élection.

Que risquons-nous, a dû se dire un peuple, que risquons-nous en nous donnant un roi ? Du bien de tous nous faisons le sien ; des forces de l'état nous faisons ses forces ; nous attachons sa gloire

gloire à nos prospérités ; comme souverain, il n'existera qu'avec nous & par nous ; il n'a donc qu'à s'aimer pour aimer ses peuples, & qu'à sentir ses intérêts pour être juste & bienfaisant. Telle a été leur bonne foi. Ils n'ont pas calculé, dit Justinien, les passions & les erreurs qui assiégeroient l'ame d'un prince. Ils n'ont vu, reprit Bélisaire, que l'indivisible unité d'intérêt entre le monarque & la nation : ils ont regardé comme impossible que l'un fût jamais de plein gré & de sang froid l'ennemi de l'autre. La tyrannie leur a paru une espece de suicide, qui ne pouvoit être que l'effet du délire & de l'égarement ; & au cas qu'un prince fût frappé de ce dangereux vertige, ils se sont munis de la volonté réfléchie & sage du législateur, pour l'opposer à la volonté aveugle & passionnée de l'homme ennemi de lui-même. Ils ont bien prévu qu'ils auroient à craindre une foule de gens intéressés au mal ; mais ils n'ont pas douté que cette ligue, qui ne fait jamais que le petit nombre, ne fût aisément réprimée par l'imposante multitude des gens intéressés au bien, à la tête desquels seroit toujours le prince. Et en effet avant l'épreuve, qui jamais auroit pu prévoir qu'il y auroit des souverains assez insensés pour fair divorce avec leur peuple, & cause commune avec ses ennemis ? C'est un renversement si inconcevable de la nature & de la raison,

son, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi, je trouve tout simple qu'on ne s'y soit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un seul, pour dominer sur tous, a dû inspirer de la crainte, c'est à celui qu'on avoit élu. Un pere de famille qui a cinq ou six enfans à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dormir tranquille ! que sera-ce du chef d'une famille qui se compte par millions ?

Je m'engage, a-t-il dû se dire, à ne vivre que pour mon peuple ; j'immole mon repos à sa tranquillité ; je fais vœu de ne lui donner que des loix utiles & justes, de n'avoir plus de volonté qui ne soit conforme à ces loix. Plus il me rend puissant, moins il me laisse libre. Plus il se livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foiblesses, de mes passions, de mes erreurs ; je lui donne des droits sur tout ce que je suis ; enfin, je renonce à moi-même, dès que je consens à régner ; & l'homme privé s'anéantit, pour céder au roi son ame toute entiere. Connoissez-vous de dévouement plus généreux, plus absolu ? Voilà pourtant comme pensoient un Antonin, un Marc-Aurele. *Je n'ai plus rien en propre*, disoit l'un ; *mon palais même n'est pas à moi*, disoit l'autre ; & leurs pareils ont pensé comme eux.

La

La vanité du vulgaire ne voit dans le suprême rang que les petites jouissances qui la flatteroient, & qui lui font envie ; des palais, une cour, des hommages, & cette pompe qu'on a cru devoir attacher à l'autorité pour la rendre plus imposante. Mais, au milieu de tout cela, il ne reste le plus souvent que l'homme accablé de soins, & consumé d'inquiétude : victime de ses devoirs, s'il les remplit fidélement, exposé au mépris s'il les neglige, & à la haine s'il les trahit ; gêné, contrarié sans cesse dans le bien comme dans le mal ; ayant d'un côté les soins devorans & les veilles cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même, & le dégoût de tous les biens : voilà quelle est sa condition. L'on a bien fait ce qu'on a pu pour égaler ses plaisirs à ses peines ; mais ses peins sont infinies, & ses plaisirs sont bornés au cercle étroit de ses besoins. Toute l'industrie du luxe ne peut lui donner de nouveaux sens ; & tandis que les jouissances le sollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, & sa foiblesse s'y refuse. Ainsi, tout le superflu qui l'environne, est perdu pour lui : un palais vaste n'est qu'une vuide immense ou il n'occupe jamais qu'un point : sous des rideaux de pourpre, & des lambres dorés, il cherche en vain le doux sommeil du laboureur sous le chaume ; & à sa table, le monarque s'ennuie dès que l'homme est rassassié.

Je

Je sens, dit Tibère, que l'homme est trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance; mais n'est-ce rien que d'avoir à choisir?

Ah! jeune homme, jeune homme, s'écria Bélisaire! vous ne connoissez pas la maladie de la satiété. C'est la plus funeste langueur où jamais puisse tomber une ame. Et savez-vous quelle en est la cause? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'est ému de rien. Ou le desir n'a pas le tems de naître, ou en naissant il est étouffé par l'affluence des biens qui l'excedent. L'art s'épuise en rafinemens pour ranimer des goûts éteints; mais la sensibilité de l'ame est émoussée, & n'ayant plus l'aiguillon du besoin, elle ne connoît ni l'attrait ni le prix de la jouissance. Malheur à l'homme qui a tout à souhait; l'habitude, qui rend si cruelle le sentiment de la privation, réduit à l'insipidité la douceur des biens qu'on possede.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibère, qu'il est pour un prince des jouissances délicates & sensibles, que le dégoût ne suit jamais. Par exemple, demanda le vieillard? Mais, par exemple, la gloire, dit le jeune homme.—Et laquelle? Mais, toute espece de gloire, celle des armes en premier lieu.—Fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux? Ah! quand on a laissé sur la poussiere des mil-

liers d'hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie ? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de se réjouir d'en être échappés ; mais pour un prince né sensible, un jour qui a fait couler des flôts de sang, & qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour. Je me suis promené quelque fois à travers un champ de bataille : j'aurois voulu voir à ma place un Néron ; il auroit pleuré. Je sais qu'il est des princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneroient le plaisir de la chasse, & qui exposent leurs peuples, comme ils lanceroient leurs chiens ; mais la manie de conquérir est une espece d'avarice qui les tourmente, & qui n'assouvit jamais. La province qu'on vient d'envahir, est voisine d'une province qu'on n'a pas encore envahie *(a)* : de proche en proche l'ambition s'irrite ; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n'ont flatté ; & en supposant même que tout réussisse ; on va, comme Alexandre, jusques au bout du monde, & comme lui on revient ennuyé de l'univers & de soi-même, ne sachant que faire de ces pays immenses, dont un arpent suffit pour nourrir le vain-

(a) O si angulus ille
Parvulus accedat, qui nunc denormat agellum !

Hor. Sat. I. 5.

queur,

queur, & une toise pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus; il étoit écrit sur la pierre: *Je suis Cyrus, celui qui conquit l'empire des Perses. Homme, qui que tu sois, d'où que tu viennes, je te supplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre (a).* Hélas! dis-je, en détournant les yeux, c'est bien la peine d'être conquérant.

Est-ce Bélisaire que j'entends, dit le jeune homme, avec surprise! Bélisaire sait mieux qu'un autre, dit le héros, que l'amour de la guerre est le monstre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il est, reprit Tibère, une gloire plus douce, dont un monarque peut jouir, celle qui naît de ses bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah! dit Bélisaire, si en montant sur le trône on étoit sûr de faire des heureux, ce seroit sans doute un beau privilege que de tenir dans ses mains la destinée d'un empire; & je ne m'étonnerois pas qu'une ame généreuse immolât son repos à cette noble ambition! Mais demandez à l'auguste vieillard qui vous gouverne, s'il est aisé de le remplir. Il est impossible, dit l'empereur, de persuader aux peuples qu'on a fait de son mieux pour adoucir leur sort, pour soulager leurs peines, & pour mériter leur amour.

(a) Voyez Plut. Vie d'Alex.

Quel-

Quelques bons princes, dit Bélisaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie ; et il a fait leur récompense & leur plus douce consolation. Mais à moins de quelque événement singulier, que fasse éclater l'amour des peuples, & rende solemnel cet hommage des cœurs, quel prince osera se flatter qu'il est sincere & unanime ? Ses courtisans lui en répondent ; mais qui lui répond de ses courtisans ? Tandis que son palais retentit de chants d'alégresse, qui l'assure qu'au fond de ses provinces, le vestibule d'un proconsul & la cabane d'un laboureur ne retentissent pas de gémissements ? Ses fêtes publiques sont des scenes jouées, ses éloges sont commandés ; il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéose ; & tandis qu'un tyran, plongé dans la mollesse, s'enivre de l'encens de ses adulateurs, l'homme vertueux qui sur le trône a passé sa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine sans avoir jamais su s'il avoit un ami sincere. J'ai le cœur navre, quand je pense que Justinien va descendre au tombeau, persuadé que je l'ai trahi, & que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'empereur, avec transport—et s'interrompant tout-à-coup—non, dit-il, avec moins de chaleur, un souverain n'est pas assez malheureux pour ne jamais savoir si on l'aime.

Hé bien, dit Bélisaire, il le sait ; & ce bonheur

heur qui seroit si doux, est encore mêlé d'amertume. Car plus un prince est aimé de ses peuples, plus leur bonheur lui devient cher ; & alors le bien qu'il leur fait, & les maux dont il les soulage, lui semblent si peu de chose dans la masse commune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il se demande encore, *qu'ai-je fait ?* Obligé de lutter sans cesse contre le torrent des adversités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui de ne pouvoir jamais le vaincre, & de se sentir entraîné par le cours des événemens. Qui méritoit mieux que Marc-Aurele de voir le monde heureux sous ses loix *(a)* ? Toutes les calamités, tous les fléaux se réunirent sous son regne *(a)*. On eût dit, que la nature entiere s'étoit soulevée pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse & de sa bonté ; & celui des monarques qui le premier fit élever un temple à la Bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais, sans aller chercher d'exemples loin de nous, quel regne plus laborieux & plus prospere en apparence, que

(a) Iste virtutum omnium, cælestisque ingenii extitit, arumnisque publicis quasi defensor objectus est. Aurel. Vict.

(b) Ut prope nihil, quo summis angoribus atteri mortales solent, dici seu cogitari queat, quod non, illo imperante, sævierit. Idem.

celui de Justinien ? Trente ans de guerres & de victoires dans les trois parties du monde ; toutes les pertes que l'empire avoit faites depuis un siecle, réparées par des succès ; les peuples du Nord & du Couchant repoussés au-delà du Danube & des Alpes : le calme rendu aux provinces d'Asie ; des rois vaincus & menés en triomphe ; les ravages de la peste, des incursions, des tremblemens de terre comme effacés de l'univers par une main bienfaisante ; des fortresses & des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur : quoi de plus imposant & de plus magnifique ! & voir après cela dans sa vieillesse, son empire accablé pencher vers sa ruine, sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir : voilà le terme de ses travaux, & tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibère, à plaindre le sort des souverains, à les juger avec indulgence, & sur-tout à ne point haïr l'auguste vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me consternez, dit Tibère ; & le premier conseil que je donnerois à mon ami chargé d'une couronne, ce seroit de la déposer. De la déposer, reprit le héros ! non, mon ami, vous avez trop de courage pour conseiller une lâcheté. Les fatigues & les dangers vous ont-ils fait quitter les armes ?

armes ? l'épée où le sceptre, cela est égal. Il faut remplir avec constance sa destinée & ses devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il sera victime des siens ; mais dites-lui en même tems, que ce sacrifice a des charmes ; & s'il veut en être payé, qu'il se pénetre, qu'il s'enivre de l'enthousiasme du bien public ; qu'il s'abandonne sans réserve à ce sentiment courageux, & qu'il attende de sa vertu le dédommagement & le prix de ses peines *(a)*.

Et où est-il donc ce prix, demanda le jeune homme ? Il est, dit le vieillard, il est dans le sentiment pur & intime de la bonté, dans le plaisir de s'éprouver humain, sensible, généreux, digne enfin de l'amour des hommes & des regards de l'Eternel. Croyez-vous qu'un bon roi calcule le matin le salaire de sa journée ? Eveille-toi, se dit-il à lui-même, & que ton réveil soit celui de la justice & de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos & de ta vie : ce n'est pas pour toi que tu vis. Ton ame est celle d'un grand peuple ; ta volonté n'est que le vœu public ; ta loi l'exprime & le consacre. Regne avec elle, & souviens-toi que ton affaire est le bonheur

(a) Homo qui benefecit, ne plausum quærat ; sed ad aliud negotium transeat, quemadmodum vitis ut rursum suo tempore uvam producat. Marc. Antonin. *L. III.*

du

du monde *(a)*.——Vous êtes ému, mon cher Tibère; & je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n'assure point de bonheur sans mêlange; mais en est-il de tel au monde? Est-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il est réservé? Un bon prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut soulager; mais ces larmes, les croyez-vous ameres, comme celles de l'envie, de la honte, ou du remords? Ce sont les larmes de Titus qui pleure un jour qu'il a perdu: elles sont pures comme leur source. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que si un dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que s'il est vertueux, dans quel état pénible où le sort le réduise, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchans. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même: il faut y disposer l'ame d'un jeune prince: & demain nous verrons ensemble les moyens de l'y préparer.

(a) Mane, cum gravatim à somno surgis, in promptu tibi sit cogitare te ad humanum opus faciendum surgere. Non sentis quam multa possis præstare, de quibus nulla est excusatio naturæ ad ea non aptæ; & tamen adhuc, prudens sciensque, humi fixus hæres! Marc. Anton. *L. V.*

Il fait ce qu'il veut de mon ame, dit Tibère à Justinien : il l'éleve, l'abat, la releve à son gré. Il déchire la mienne, dit l'empereur, & ces mots échappés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Sa cour essaya, mais en vain, de le tirer de sa tristesse ; il fut importuné des soins qu'on prenoit pour la dissiper ; & le lendemain ayant annoncé qu'il vouloit se promener seul, il s'enfonça dans la forêt voisine. Tibère l'y attendoit ; ils partirent ensemble, & vinrent trouver le héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeller sa promesse ; & Bélisaire reprit ainsi.

CHAPITRE IX.

ON demande s'il est possible d'aimer la vertu pour elle-même. C'est peut-être le sublime instinct de quelques ames privilégiées ; mais toutes les fois que l'amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. Ne croyez pas que cette aveu soit humiliant pour la nature : vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit comme celui de l'amitié : l'un servira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'est produite que par des vues de convenance, d'agrément & d'utilité. Insensiblement l'effet se dégage de la cause ; les motifs

motifs s'évanouissent, le sentiment reste ; on y trouve un charme inconnu ; on y attache par habitude la douceur de son existence ; dès-lors les peines ont beau prendre la place des plaisirs que l'on attendoit ; on sacrifie à l'amitié tous les biens qu'on espéroit d'elle ; & ce sentiment, conçu dans la joie, se nourrît & s'accroît au milieu des douleurs. Il en est de même de la vertu *(a)*. Pour attirer les cœurs, il faut qu'elle présente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité : car avant de l'aimer, on s'aime ; & avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Regulus, dans sa jeunesse, la vit pour la premiere fois, elle étoit triomphante & couronnée de la gloire : il se passionna pour elle ; & vous savez s'il l'abandonna, lorsqu'elle lui montra des fers, des tortures & des bûchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune prince. Ce sera vraisemblablement d'être libre, puissant & riche, obéi de son peuple, estimé de son siecle, & honoré dans l'avenir ; hé bien, répondez-lui que c'est de la vertu que dépendent ces avantages, & vous ne le tromperez pas.

(a) Si quid in vitâ humanâ invenis potius justitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine——Ad ejus amplexum totis animi viribus contendas suadeo. M. Anton. *L. III.*

Un

Un secret que l'on cache aux monarques superbes, & qu'un bon prince est digne de savoir ; c'est qu'il n'y a d'absolu que le pouvoir des loix ; & que celui qui veut régner arbitrairement est esclave. La loi est l'accord de toutes les volontés réunies en une seule *(a)* ; sa puissance est donc le concours de toutes les forces de l'état. Au lieu que la volonté d'un seul, dès qu'elle est injuste, a contre elle ces mêmes forces, qu'il faut diviser, enchaîner, détruire, ou combattre. Alors les tyrans ont recours, tantôt à des fourbes qui en imposent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, & leur ordonnent de fléchir ; tantôt à des vils satellites, qui vendent le sang de la patrie, & qui vont le glaive à la main, tranchant les têtes qui s'élevent au-dessus du joug, & osent réclamer les droits de la nature. De là ces guerres domestiques, où le frere dit à son frere : Meurs, ou obéis au tyran qui me paye pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayans prestiges de la superstition ; le tyran s'applaudit : mais qu'il tremble, s'il cesse un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriser la licence de ses partisans dangereux. En le servant, ils le menacent ; & pour prix de l'obéissance, ils exigent l'impunité. Ainsi pour être l'oppresseur

(a) Communis sponsio civitatis. Pand. *L. I.* tit. 3.

d'une

d'une partie de sa nation, il se rend l'esclave de l'autre ; bas & lâche avec ses complices, autant qu'il est superbe & dur pour le reste de ses sujets. Qu'il se garde bien de gêner ou de tromper dans leur attente les passions qui le secondent : il sait combien elles sont atroces, puisqu'elles ont pour lui rompu tous les liens de la nature & de l'humanité. Les tigres que l'homme éleve pour la chasse, dévorent leurs maîtres, s'il oublie de leur donner part à la proie. Tel est le pacte des tyrans.

A mesure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit & se rend dépendante de ses supports. Elle doit s'en appercevoir aux déférences, aux égards, à la tolerance servile dont il faut qu'elle use envers eux, à la partialité de ses loix, à la mollesse de sa police, aux privileges insensés qu'elle accorde à ses partisans, à tout ce qu'elle est obligée de céder, de dissimuler, de souffrir, de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité soit conforme aux loix, c'est aux loix seules qu'elle est soumise. Elle est fondée sur la volonté & sur la force de tout un peuple. Elle n'a plus pour ennemis que les méchants, les ennemis communs. Quiconque est intéressé au maintien de l'ordre & du repos public, est le défenseur né de la puissance qui les protege ; & chaque citoyen, dans l'ennemi du prince,

prince, voit son ennemi personnel. Dès-lors il n'y a plus au-dedans deux intérêts qui se combattent; & le souverain, ligué avec son peuple, est riche & fort de toutes les richesses & de toutes les forces de l'état. C'est alors qu'il est libre & qu'il peut être juste, sans avoir de rivaux à craindre, ni de partis à ménager. Sa puissance affermie au-dedans, en est d'autant plus imposante & plus respectable au dehors; & comme l'ambition, l'orgueil ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main, ses forces qu'il ménage, ont toute leur vigueur, quand il s'agit de protéger son peuple contre l'oppresseur domestique ou l'usurpateur étranger. O mon ami! si la justice est la base du pouvoir suprême, la reconnoissance en est l'ame & le ressort le plus actif. L'esclave combat à regret pour sa prison & pour sa chaîne; le citoyen libre & content, qui aime son prince, & qui en est aimé, défend le sceptre comme son appui, le trône comme son asyle; & en marchant pour la patrie, il y voit par-tout ses foyers.

Ah! vos leçons, lui dit Tibère, se gravent dans mon cœur avec des traits de flamme. Que ne suis-je digne moi-même d'en pénétrer l'ame des rois!

Vous voyez donc bien, reprit Bélisaire, que leur grandeur, que leur puissance est fondée sur la justice, que la bonté y ajoute encore, & que le

plus absolu des monarques est celui qui est le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la saine politique n'est que la saine raison, & que l'art de regner consiste à suivre les mouvemens d'un esprit juste & d'un bon cœur. C'est ce qu'il y a de plus simple, dit Bélisaire, de plus facile, & de plus sûr. Un bon paysan d'Illyrie, Justin a fait chérir son regne. Etoit-ce un politique habile? Non; mais le ciel l'avoit doué d'un sens droit, & d'une belle ame. Si j'étois roi, ce seroit lui que je tâcherois d'imiter. Une prudence oblique & tortueuse a pour elle quelques succès; mais elle ne va qu'à travers les écueils & les précipices; & un souverain qui s'oublieroit lui-même pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'exposeroit mille fois moins que le plus inquiet, le plus soupçonneux, & le plus adroit des tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu'il doit craindre; & cette crainte réalise le danger qu'on lui fait prévoir: car elle produit la défiance qui suit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un souverain les besoins de l'homme isolé se réduisent à peu de chose; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie; que le cercle lui en est prescrit, & qu'au-delà ce n'est que vanité, fantaisie & illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi

d'être

d'être modéré, tout ce qui l'environne le presse d'être avide. D'intelligence avec son peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'état ; on seme entr'eux la défiance ; on persuade au prince de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante & séditieuse ; on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui opposer. Il s'arme donc contre son peuple ; à la tête de son parti marchent l'ambition & la cupidité ; & c'est pour assouvir cette hydre insatiable qu'il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu'à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l'empire, entre les provinces du peuple & les provinces de César, entre le bien public & le bien du monarque. Or dès qu'un souverain se frappe de l'idée de propriété, & qu'il y attache la sûreté de sa couronne & de sa vie, il est naturel qu'il devienne avare de se qu'il appelle son bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ses peuples, & gagner ce qu'il leur ravit, qu'il trouve même à les affoiblir l'avantage de les réduire ; & de là les ruses & les surprises qu'il emploie à les dépouiller ; de là leurs plaintes & leurs murmures ; de là cette guerre intestine & sourde, qui, comme un feu caché, couve au sein de l'état, & se déclare çà & là par des éruptions soudaines. Le prince alors sent le besoin des secours qu'il s'est ménagés : il croit avoir été prudent : il ne

voit pas qu'en étant juste, il se seroit mis au-dessus de ces précautions timides, & que les passions serviles & cruelles qu'il soudoie & tient à ses gages, lui seroient inutiles s'il avoit des vertus. C'est là, Tibère, ce qu'un jeune prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien persuadé que l'état & lui ne font qu'un, que cette unité fait sa force, qu'elle est la base de sa grandeur, de son repos & de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne: & ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu'il assure à son peuple *(a)*, il sera juste par intérêt, modéré par ambition, & bienfaisant par amour de soi-même. Voilà dans quel sens, mes amis, la vérité est la mere de la vertu. Il faut du courage sans doute pour débuter par elle avec les souverains ; & quand de lâches complaisans leur ont persuadé qu'ils regnent pour eux-mêmes, que leur indépendance consiste à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices sont des loix sous lesquelles tout doit fléchir ; un ami sincere & courageux est mal reçu d'abord à détruire ce fameux système. Mais si une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui ; la premiere vérité reçue, toutes

(a) Trajan comparoit le trésor du prince à la rate dont l'enflure cause l'affoiblissement de tout le reste du corps.

les

les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès ; & le prince loin de les fuir, ira lui-même au-devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu ; la vertu, à son tour, lui rendra la vérité chere. Car le penchant au bien que l'on ne connoît pas, n'est qu'un instinct confus & vague ; & desirer d'être utile au monde, c'est desirer d'être éclairé. Or la vérité que doit chercher un prince, est la connoissance des rapports qui intéressent l'humanité. Pour lui le vrai, c'est le juste & l'utile ; c'est dans la société, le cercle des besoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des secours, & le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'operent. Voilà ce qui doit l'occuper, & l'occuper toute sa vie. S'étudier soi-même, étudier les hommes *(a)*, tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractere, l'influence de l'opinion, le fort & le foible de l'esprit & de l'ame ; s'instruire, non pas avec une curiosité frivole & passagere ; mais avec une volonté fixe & imposante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ses peuples, & de la conduite de ceux qu'il charge de les gou-

(a) Quænam sunt eorum mentes, quibus rebus student, quæ habent in honore, quæ amant. Cogita te nudas ipsorum mentes intueri. Marc. Antonin. *L. IX.*

verner ; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumiere ; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce que j'appelle aimer la vérité ; & c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'addressant à Tibère, un prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant & libre au milieu de la cour ; c'est à présent de la liberté même qu'il doit savoir se défier ; c'est avec elle que je vous mets aux prises, & c'est encore ici que votre zele a besoin d'être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, & vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots ils se séparerent.

C'est une chose étrange, dit l'empereur, que par-tout & dans tous les tems, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui par état sont les peres du peuple. Le seul crime de ce héros est d'avoir été populaire : c'est par-là qu'il a donné prise aux calomnies de ma cour, & peut-être à ma jalousie. Hélas ! on me le faisoit craindre ! j'aurois mieux fait de l'imiter.

CHA-

CHAPITRE X.

LE lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis, & il se disoit à lui-même : Je suis bien heureux dans mon malheur d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, & s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité ! Que ces intérêts sont puissans sur une ame ! ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations, me fait exister hors de moi, m'éleve au-dessus de moi-même ; & je conçois comment la bienfaisance, exercée sur-tout un peuple, raproche l'homme de la divinité.

Justinien & Tibère qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'empereur ; & en effet, de toutes les vertus, il n'en est point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut en liberté se livrer à ce doux penchant ! Encore, hélas ! faut-il le modérer, dit le héros ; & s'il n'est éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il dégénere insensiblement en un vice tout opposé. Ecoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il, en addressant la parole à Tibère.

Dans un souverain, le plus doux exercice du pouvoir

pouvoir suprême, c'est de dispenser à son gré les distinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attrait, qu'il ressemble à la bienfaisance ; & le meilleur prince y seroit trompé, s'il ne se tenoit en garde contre la séduction. Il ne voit que ce qui l'approche ; & tout ce qui l'approche lui répete sans cesse, que sa grandeur réside dans sa cour, que sa majesté tire tout son éclat du faste qui l'environne, & qu'il ne jouit de ses droits & du plus beau de ses privileges, que par les graces qu'il répand, & qu'on appelle ses bienfaits. Ses bienfaits, juste ciel ! la substance du peuple ! la dépouille de l'indigent ! Voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation, la complaisance, l'illusion l'environnent ; l'assiduité, l'habitude le gagnent comme à son insu ; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de sa magnificence ; il voit la joie, il entend les vœux du courtisan qui la bénit ; il s'accoutume à croire qu'elle est une vertu, & sans remonter à la source des richesses dont il est prodigue, il les répand comme son bien. Ah ! s'il savoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait pour un petit nombre d'ingrats ! Il le saura, mon chere Tibère, s'il a jamais un véritable ami : il apprendra que sa bienfaisance consiste moins à répandre qu'à ménager ; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite : & qu'elle

est

est la source des plus grands maux dont un état soit affligé.

Vous voyez la faveur d'une œil un peu sévere, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle est, dit le vieillard, comme une prédilection personnelle, qui, dans le choix & l'emploi des hommes, renverse l'ordre de la justice, de la nature & du bon sens. Et en effet, la justice attribue les honneurs à la vertu, les récompenses aux services; la nature destine les grandes places aux grands talens; & le bon sens veut qu'on fasse des hommes le meilleur usage possible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu; elle préfere la complaisance au zele, l'adulation à la vérité, la bassesse à l'élévation d'ame; & comme si le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le possede peut aspirer à tout. Ainsi la faveur est toujours le présage d'un mauvais regne: & le prince qui livre à ses favoris le soin de sa gloire, & le sort de ses peuples, fait croire de deux choses l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il attribue à son choix la vertu de transformer les ames, & de faire un sage ou un héros d'un vieil esclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce seroit une prétension insensée, dit Tibère; mais il y dans l'état mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il

Il n'y en a pas un, dit Bélisaire, qui ne demande, sinon l'homme habile, du moins l'honnête homme ; & la faveur recherche aussi peu l'un que l'autre. C'est peu même de les négliger, elle les rebute, & par-là elle détruit jusqu'aux germes des talens & des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un état où elle domine, ressemble à ces campagnes désolées, où quelques plantes utiles, qui naissent d'elles-mêmes sont étouffées par les ronces ; & je n'en dis pas assez ; car, ici ce sont les ronces que l'on cultive, & les plantes salutaires qu'on arrache & qu'on foule aux pieds.

Vous supposez, insista Tibère, que la faveur n'est jamais éclairée, & ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Bélisaire ; & en tirant au sort les hommes qu'on éleve, on se tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue ; & le mérite dédaigne de la briguer. Elle est donc sûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, & de préférer constamment l'ambitieux qui la poursuit. Et quel accès le sage ou le héros peut-il avoir auprès d'elle ? Est-il capable des souplesses qu'elle exige de ses esclaves ? Son ame ferme se pliera-t-elle aux manèges de la cour ? Si sa naissance le place auprès du prince, & dans le cercle de ses favoris, quel rôle

rôle y jouera sa franchise, sa droiture, sa probité ? Est-ce lui qui trompe & qui flatte le mieux ? qui étudie avec le plus de soin les foiblesses & les goûts du maître ? qui sait feindre & dissimuler avec le plus d'adresse ? taire & déguiser ce qui offense, & ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille à parier contre un, qu'un favori n'est pas digne de l'être.

Le favori d'un prince éclairé, juste & sage, dit l'empereur, est toujours un homme de bien.

Un prince éclairé, juste & sage, dit Bélisaire, n'a point de favori. Il est digne d'avoir des amis, & il en a : mais sa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fût jamais. Cet ami fût pris par les Daces ; & leur roi fit dire à l'empereur, que s'il refusoit de souscrire à la paix qu'il lui proposoit, il feroit mourir son captif. Savez-vous quelle fût la réponse de Trajan ? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Régulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, & c'est d'un tel prince qu'il est glorieux d'être l'ami. Aussi, le brave Longin s'empoisonna-t-il bien vîte, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l'empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibère. Oui, je sens que le bien public, dès qu'il est compromis, ne permet rien aux affections d'un prince ; mais il peut

peut avoir quelquefois des prédilections personnelles, qui n'intéressent que lui seul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Bélisaire, qui n'intéresse l'état. Rien de lui n'est sans conséquence ; & il doit savoir distribuer jusques aux graces de son accueil. On se persuade que la faveur n'est qu'un petit mal dans les petites choses ; mais la liberté de répandre des graces a tant d'attraits, & l'habitude en est si douce, qu'on ne se retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'espoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue ; & la digue une fois rompue, le moyen que l'ame d'un prince résiste au choc des passions & des intérêts de sa cour ? Cette digue, mon cher Tibère, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'est la volonté du bien. Un prince, qui dans le choix des hommes n'a pour regle que l'équité, ne laisse d'espoir qu'au mérite. Les vertus, les talens, les services sont les seuls titres qu'il admette ; & quiconque aspire aux honneurs, est obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée, fait place à l'émulation ; & la perspective effrayante d'une disgrace sans retour interdit aux ambitieux les maneges & les surprises. Mais sous un prince qui se décide par des affections personnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'est à qui saura le mieux s'insinuer dans ses bonnes graces, gagner les esclaves de ses esclaves,

& de

& de proche en proche s'élever en rampant. L'homme adroit & souple s'avance ; l'homme fier de sa vertu, s'éloigne & demeure oublié. Si quelque service important le fait remarquer dans la foule, si le besoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis dont aucun n'est le sien, se réunissent pour le détruire ; & il est réduit aux choix de s'avilir, en opposant l'intrigue à l'intrigue, ou de se livrer sans défense à la rage des envieux. Dès qu'une cour est intrigante, c'est le chaos des passions, & je défie la sagesse même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'est plus rien ; la personnalité décide, & du blâme & de la louange ; & le prince que le mensonge obséde, fatigué du doute & de la défiance, ne sort le plus souvent de l'irrésolution, que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits, reprit Tibère : ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s'altèrent ; & ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entreprise ; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, & confondu l'habileté ? On est quelquefois plus heureux que sage, quelquefois plus sage qu'heureux ; & dans l'une & dans l'autre fortune, il est très-mal-aisé d'apprécier les

hommes, sur-tout pour un prince livré aux opinions de sa cour.

Justinien, dans sa vieillesse, en est la preuve, dit l'empereur : il a été cruellement trompé !

Et qui sait mieux que moi, dit Bélisaire, combien ses faux amis ont abusé de sa faveur, & tout ce que l'intrigue a fait pour le surprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie pour traverser le cours de mes prospérités. L'empereur ne prétendoit pas m'opposer un rival dans l'intendant de ses finances ; mais Narsès avoit un parti à la cour ; il s'en fit un dans mon armée ; la division s'y mit, & on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappellé ; mais il n'étoit plus tems : Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, & la ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien aise que Narsès ait trouvé grace auprès de l'empereur ; nous devons au relâchement de la discipline d'avoir sauvé la vie à ce grand homme *(a)*. Mais du tems de la république, Narsès eût payé de sa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, & de m'avoir désobéi. Je fus rappellé à mon tour ; & pour commander à ma

(a) In bello qui rem à duce probibitam fecit, aut mandata non servavit, capite punitur, etiam si rem benè gesserit. Pand. *L. XLIX.* t. 16.

place

place une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal, & qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entiere. On m'y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace & l'Illyrie pour y lever des soldats. J'en ramasse à peine un petit nombre *(a)*, qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans vivres. Que pouvois-je dans cet état? J'eus bien de la peine à sauver Rome. Cependant mes ennemis étoient triomphants à la cour, & ils se disoient l'un à l'autre: tout va bien, il est aux abois, & nous l'allons voir succomber. Ils ne voyoient que moi dans la cause publique; & pourvu que sa ruine entraînât la mienne, ils étoient contens. Je demandois des forces, je reçus mon rappel; & pour me succéder, on fit partir Narsès à la tête d'une puissante armée. Narsès justifia sans doute le choix qu'on avoit fait de lui; & ce fut peut-être un bonheur qu'il eût été mis à ma place; mais, pour me nuire, il avoit fallu nuire au succès de mes armes: on achetoit ma perte aux dépens de l'état. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeste. Pour élever ou détruire un homme, elle sacrifie une armée, un empire s'il est besoin.

(a) Quatre mille.

Ah ! s'écria Justinien, vous m'éclairez sur tout ce qu'on a fait pour obscurcir votre gloire. Quelle foiblesse dans l'empereur d'en avoir cru vos ennemis !

Mon voisin, lui dit Bélisaire, vous ne savez pas combien l'art de nuire est rafiné à la cour ; combien l'intrigue est assidue, active, adroite, insinuante. Elle se garde bien de heurter l'opinion du prince, ou sa volonté ; elle l'ébranle peu à peu, comme une eau qui filtre à travers sa digue, la ruine insensiblement, & finit par la renverser. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque est sans défiance & sans précaution ; qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguise, & que la renommée dont la voix se perd aux barrieres du palais. Là c'est l'envie qui prend la parole ; & malheur à l'homme absent qu'elle a résolu de noircir. Il n'est pas possible que dans le cours de ses succès, il n'éprouve quelque revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime ; & lors même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ses avantages. D'un côté le mal se grossit, de l'autre le bien se déprime ; & tout compensé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que sa chûte, c'est l'élévation de celui que l'intrigue met à sa place, & qui communément ne la mérite

pas ;

pas ; c'est l'impression que fait sur les esprits l'exemple d'un malheur injuste, & d'une indigne prospérité. De là le relâchement du zele, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, & tous les excès de la licence qu'autorise l'impunité. Tel est le regne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un empire.

Sans doute, hélas ! c'est dans un prince une foiblesse malheureuse, dit l'empereur ; mais elle est peut-être excusable dans un vieillard rebuté de voir que depuis trente ans il lutte en vain contre la destinée, & que malgré tous ses efforts la vaisseau de l'état brisé par les tempêtes, est sur le point d'être englouti. Car enfin ne nous flattons pas : la grandeur même & la durée de cet empire sont les causes de sa ruine. It subit la loi qu'avant lui le vaste empire de Belus, celui de Cyrus ont subie. Comme eux il a fleuri ; il doit passer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C'est réduire en système la découragement où je gémis de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les états eux-mêmes, je le sais ; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur existence. Il est un âge où l'homme est obligé de renoncer à la vie, & de se résoudre à finir ; il n'est aucun tems où il soit

permis de renoncer au salut d'un empire. Un corps politique est sujet sans doute à des convulsions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le consument, à des accès qui, du transport, le font tomber dans l'accablement : le travail use ses ressorts, le repos les relâche, la contention les brise ; mais aucun de ces accidens n'est mortel. On a vu les nations se relever de plus terribles chûtes, revenir de l'état le plus désespéré, & après les crises les plus violentes, se rétablir avec plus de force & plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'est donc pas marquée, comme l'est pour nous le déclin des ans ; leur vieillesse est une chimere ; & l'espérance qui soutient le courage, peut s'étendre aussi loin qu'on veut. Cet empire est foible, ou plutôt languissant ; mais le remede, ainsi que le mal, est dans la nature des choses, & nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'empereur, daignez faire avec nous cette recherche consolante, & avant d'aller au remede, remontons aux sources du mal. Je le veux bien, dit Bélisaire ; & ce sera plus d'une fois le sujet de nos entretiens.

CHA-

CHAPITRE XI.

JUSTINIEN, plus impatient que jamais de revoir Bélisaire, vint le presser le jour suivant, de déchirer le voile qui depuis si long-tems lui cachoit les maux de l'empire. Bélisaire ne remonta qu'à l'époque de Constantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de résolution, de courage & d'activité, ce génie vaste & puissant se soit trompé dans ses vues, & qu'il ait employé à ruiner l'empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la splendeur! Sa nouvelle constitution est un chef-d'œuvre d'intelligence : la milice prétorienne abolie, les enfans des pauvres adoptés par l'état *(a)*, l'autorité du préfet divisée & réduite *(b)*, les vétérans établis possesseurs & gardiens des frontières, tout cela étoit sage & grand. Que ne s'en tenoit-il à des moyens si simples. Il ne vit pas, ou ne voulut pas voir, que transporter le siége de l'empire, c'étoit en ébranler, & au physique,

(a) Dès qu'un pere déclaroit ne pouvoir nourrir son enfant, l'état un étoit chargé ; l'enfant devoit être nourri, élevé aux dépens de la république. Constantin voulut que cette loi fut gravée sur le marbre, afin qu'elle fut éternelle.

(b) Voyez Zosime, *L. II.* ch. 33.

& au

& au moral, les plus solides fondemens. Il eut beau vouloir que sa ville fut une seconde Rome; il eut beau dépouiller l'ancienne de ses plus riches ornemens, pour en décorer la nouvelle, ce n'étoit là qu'un jeu de théatre, qu'un spectacle fragile & vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibère, & la capitale du monde me sembloit bien plus dignement, bien plus avantageusement placée sur le Bosphore, au milieu de deux mers, & entre l'Europe & l'Asie, qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruisseau qui soutient à peine une barque.

Constantin a pensé comme vous, dit Bélisaire, & il s'est trompé. Un état obligé de répandre ses forces au dehors, doit être au dedans facile à gouverner, à contenir & à défendre. Tel est l'avantage de l'Italie. La nature elle-même sembloit en avoir fait le siége des maîtres du monde. Les monts & les mers qui l'entourent la garantissent à peu de frais des insultes de ses voisins: & Rome, pour sa sûreté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puissant franchissoit ses barrieres, l'Apennin servoit de refuge aux Romains, & de rempart à la moitié de l'Italie; ce fut là que Camille défit les Gaulois; & c'est dans ce même lieu que Narsès a remporté sur Totila une si belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe & immuable

muable. Le ressort du gouvernement est exposé au choc de tous les revers. Demandez aux Scythes, aux Sarmathes, aux Esclavons, si l'Hebre, le Danube, le Tanaïs, sont des barrieres qu'ils leur imposent. Bisance est contre eux notre unique refuge ; & la foiblesse de ses murs n'est pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les loix qui régnoient au-dedans, pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance & leur action, du centre de l'état jusqu'aux extrémités ; l'Italie étoit sous leurs yeux & sous leurs mains modératrices : elles y formoient leurs mœurs publiques & les mœurs, à leur tour, leur donnoient de fideles dispensateurs. Ici nous avons les mêmes loix ; mais comme tout est transplanté, rien n'est d'accord, rien n'est ensemble. L'esprit national n'a point de caractere ; la patrie n'a pas même un nom. L'Italie produisoit des hommes qui respiroient en naissant l'amour de la patrie, & qui croissoient dans le champ de Mars. Ici quel est le berceau, quelle est l'école des guerriers ? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces, sont aussi étrangers pour nous, que les Numides & les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit d'état & de corps qui les anime & les fasse agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains*, disoit à ses soldats, un capitaine de l'ancienne Rome ; & cette harangue les rendoit infatigables dans les travaux,

travaux, & intrépides dans les combats. A présent que dirons-nous à nos troupes pour les encourager ? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides, ou Dalmates.* L'état n'est plus un corps, c'est le principe de sa foiblesse ; & l'on n'a pas vu qu'il falloit des siecles pour y rétablir cette unité qu'on appelle patrie, & qui est l'ouvrage insensible & lent de l'habitude & de l'opinion. Constantin a décoré sa ville des statues des héros de Rome : vain stratagême, hélas ! ces images sacrées étoient vivantes au capitole ; mais le génie qui les animoit n'est pas monté sur nos vaisseaux ; ils n'ont transporté que des marbres. Les Paul-Emiles, les Scipions, les Catons sont muets pour nous : Bisance leur est étrangere. Mais dans Rome, ils parloient au peuple, & ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Justinien, qu'à Rome l'empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-tems. Le peuple y étoit avili, & le sénat plus avili encore.

Un empire est foible & malheureux par-tout, dit Bélisaire, quand il est en de mauvaises mains. Mais à Rome, il ne falloit qu'un bon regne pour changer la face des choses. Voyez de quel abaissement l'état sortit sous Adrien ; & à quel point de gloire & de majesté il arriva sous Marc-Aurele. La vertu Romaine s'éclipsoit sans s'éteindre ;

le

le prince, digne de la ranimer, retrouvoit le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Bisance : il faut le semer de nouveau ; & ce doit être le grand ouvrage d'un regne juste & modéré. Sans ce prodige tout est perdu. Les succès mêmes de nos armes sont ruineaux pour l'état. L'empire a sur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire ; ils renaissent, ils se succédent l'un à l'autre, & par des diversions rapides ils se donnent mutuellement le tems de se relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en se divisant : ses courses le ruinent, ses travaux le consument, ses victoires mêmes sont pour lui des plaies qui n'ont pas le tems de se fermer ; & après des efforts inouis pour affermir sa puissance, un seul jour ébranle & renverse vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, sous ce regne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes, sous Mundus, Germain, Salomon, Narsès, & moi, si j'ose me nommer, tout cela s'est réduit à subir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'empereur, puisque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'est pas d'acheter la paix. Les Barbares du Nord ne cherchent qu'une proie, & plus elle se montre

montre foible plus ils sont sûrs de la ravir. Les Perses n'ont rien de plus intéressant que de venir les armes à la main, piller tous les ans nos provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or, moyen de les éloigner, que de leur [illegible] l'appas qui les attire ! La rançon même [illegible] paix devient l'aliment de la guerre, & nos [illegible] pereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont [illegible] rendre leurs ennemis plus avides & plus [illegible]

Vous m'affligez, dit Justinien. Quel [illegible] voulez-vous donc qu'on leur oppose ? Des [illegible] armées, dit Bélisaire, & sur-tout des [illegible] heureux. Quand les Barbares se répandent [illegible] nos provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation & la haine, pourvu qu'ils laissent la terreur. Il n'en est pas ainsi d'un empire qui veut garder ce qu'il possede : s'il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu'il y renonce : l'autorité fondée sur la crainte s'affoiblit & se perd dans l'éloignement ; & il est impossible de regner par la force, depuis le Taurus jusqu'aux Alpes, depuis le Caucase jusqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la sueur, d'avoir pour oppresseurs les Romains ou les Perses ? On défend mal une puissance dont on est accablé soi-même ; & si on n'ose s'en affranchir, on s'en laisse au moins délivrer. L'humanité, la bienfaisance,

Pub.d by Isaac Herbert 1 January 1796.

sance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que l'on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'état est par-tout, & chaque province est un centre d'activité, de force & de vigueur.

Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il; & vous m'y autorisez en consultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l'abondance, & j'eus bientôt le plaisir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour asyle, & se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage à la tête d'une armée victorieuse, on n'entendit pas une plainte: ni le travail ni le repos des citoyens ne fut interrompu: à voir le commerce & l'industrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix: aussi ne tenoit-il qu'à moi de regner sur un peuple qui m'appelloit son pere. J'ai vu de même en Italie, les naturels du pays venir en foule se donner à nous, & les Goths à Ravenne supplier leur vainqueur de vouloir bien être leur roi. Tel est l'empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie: je n'ai fait que suivre les leçons que les Barbares me donnoient. Oui, les Barbares ont comme nous leurs Titus & leurs Marc-

Aurèles. Théodoric & Totila ont mérité l'amour du monde. O villes d'Italie, s'écria le vieillard, quelle comparaison vous avez faite de ces Barbares avec nous! J'ai vu dans Naples égorger sous mes yeux les femmes, les vieillards, les enfans au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes soldats ces innocentes victimes; mais j'étois seul, mes cris n'étoient point entendus; & ceux qui auroient dû me seconder, étoient occupés au pillage. Cette même ville a été prise par le généreux Totila. Heureux prince! il a eu la gloire de la sauver de la fureur des siens. Il s'y est conduit comme un pere tendre au milieu de sa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les soins qu'il a pris du salut de ce peuple qui venoit de se rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos commandans venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comme nos ennemis ont su gagner le cœur des peuples. Leur justice & leur modération nous ont plus nui que leur valeur.

Mais en revenche, qui les a bien servis, c'est l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths, dont je venois de refuser la couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé, résolurent de secouer le joug: de-là le regne de Totila

Totila & nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avois persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illustres brigands, nos gens de luxe & de rapine, loin de les traiter en amis, exercerent en liberté sur leurs villes & leurs campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance & du désespoir : le sang inonda nos provinces. Ainsi l'oppression excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en est de même au dedans. Des préfets indolens, des proconsuls avides, tyrans absolus & impitoyables des provinces & des cités : voilà ce que j'ai vu par-tout. Par eux, les charges publiques sont devenues si accablantes, que pour retenir sous le faix les principaux citoyens *(a)*, il a fallu leur interdire la milice, le sacerdoce, la vente même de leurs biens, &, ce qu'on ne croira jamais, la ressource de l'esclavage. Comment voulez-vous que des peuples si cruellement tourmentés aiment un joug qui les écrase ? Pouvent-ils se croire liés ou d'intérêt ou de devoir avec de si durs oppresseurs ? Au premier murmure que leur arrachent la misere & le désespoir, on crie à

(a) Les décurions, ou officiers municipaux.

ne sont comptés pour rien, & la cour est pour vous l'empire. Ces mots leur firent baisser les yeux. Ils ne douterent pas que la mélancolie où l'empereur étoit plongé, ne fut la suite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibère. Tibère, disoient-ils, est un jeune enthousiasté, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractere, il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE XII.

LE lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la cour, le bon aveugle & ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un prince qui veut regner par lui-même, leur disoit-il, doit savoir tout simplifier. Son premier soin est de bien connoître ce qui est utile à ses peuples, & ce qu'ils attendent de lui *(a)*. Cela seul, dit Tibère, est une étude immense. Elle est très-simple, dit le héros : car les besoins d'un seul sont les besoins de tous, & chacun de nous sait par lui-même ce qui est utile au genre humain. Par exemple, demanda-t-il au

(a) Semper officio fungitur, utilitati hominum consulens & societati. Cic. Off. 3.

jeune

jeune homme, si vous étiez laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du prince? Qu'il m'assurât le fruit de mon travail, dit celui-ci; qu'il m'en laissât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfans & ma femme; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude & la rapine, & ma famille & moi contre la violence, l'injure & l'oppression. Hé bien, dit Bélisaire, voilà tout; & chaque citoyen, dans son état, n'en demande pas davantage? Et le prince à son tour, poursuivit le héros, qu'exige-t-il de ses sujets.—L'obéissance, le tribut, & des forces pour le maintien de sa puissance & de ses loix.—Cela est encore simple & juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques?—De vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, & d'observer dans leur commerce la concorde & la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde; & pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un tems où celles de Rome étoient écrites sur douze tables; ce tems valoit bien celui-ci. Le juste n'est que la balance de l'utile, & la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l'embrouille & le grossit, c'est le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en loix ses fantaisies

fantaisies dont elle change à tous propos ; c'est la crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l'enchaînent ; c'est la jalouse orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir ses droits ; c'est la manie de vouloir régler une infinité de détails qui se reglent assez & beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait sous ce regne une ample collection d'édits & de décrets sans nombre : mais c'est l'école des jurisconsultes ; ce n'est pas l'école du peuple : or c'est le peuple qu'il s'agit d'instruire de ses devoirs & de ses droits. Chacun doit être son premier juge ; chacun doit donc savoir ce qui lui est prescrit, défendu, permis par la loi *(a)*. Il faut pour cela des loix simples, claires, sensibles, en petit nombre, & faciles à appliquer. C'est là sur-tout ce qui abrégera les détails de l'administration. Car dès que le peuple est instruit de ce qu'il doit & de ce qui lui est dû, il est fier de sa sûreté, & content de sa dépendance ; il voit ce qui lui revient des sacrifices qu'il a faits ; & dans le bien public apperçevant le sien, il révere l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on si souvent impatient du joug des loix ? parce que la rigueur est toute du côté des loix qui le gênent, &

(a) Legis virtus hæc est : imperare, vetare, permittere, punire. Pand. *L. I.* t. 3.

la

la mollesse & la négligence du côté des loix qui le favorisent, & qui doivent le protéger. Or la simplicité d'un code populaire remédieroit encore à cet abus ; car les juges voyant le peuple assez instruit pour les juger eux-mêmes, & en état de réclamer contr'eux un loi précise & constante, ils n'oseroient plier la régle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abusives des loix, sont celles qui donnent prise sur les biens. Car on n'en veut guere à la vie ni à la liberté des peuples ; & quand on leur lie les mains, ce n'est que pour les dépouiller. Aussi de mille excès commis par les dépositaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l'avarice. C'est donc là que le prince doit porter la lumiere, & commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt sera multiplié, vague *(a)* & compliqué comme il l'est, la régie, quoi que l'on fasse, en sera trouble & frauduleuse : il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera, soit précise & inaltérable : que le tribut lui-même, ce besoin de l'état *(b)* soit égal, aisé, naturel ; qu'il

(a) Sub imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, sed arbitratu imperatorum processerunt. Buling. *De trib. ac vectig. P. R.*

(b) Quoniam neque quies sine armis, neque utrumque sine tributis haberi possunt. Liv. *L. I.*

soit

soit un, qu'il soit appliqué à des biens réels & solides, réglé par leur valeur, & le même par-tout; le tribut, par exemple, que l'heureuse Sicile *(a)* payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer César dans les provinces de l'Asie *(b)*. La fraude n'aura plus à se réfugier dans un dedale ténébreux d'édits absurdes *(c)* & bizarres: l'évidence même du droit en marquera les limites: & en cessant d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.

Vous savez bien, dit l'empereur, ce qu'on oppose à vos principes? Simplifier l'impôt, ce seroit le réduire. Je l'espere, dit le héros. Et puis, ajouta l'empereur, si le peuple est trop à son aise, il sera, dit-on, paresseux, arrogant, rebelle, intraitable. O juste ciel, s'écria Bélisaire! quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en assurer les fruits; quel moyen de le rendre intraitable & rebelle, que de le rendre plus heureux! On craint qu'il ne soit arrogant! Ah,

(a) Omnis ager Siciliæ decumanus. Buling. *ubi sup.*

(b) App. de Bell. Civ. L. V. Pro anni copiâ vel inopiâ (uberius ex Asiâ), vel angustius vectigal exactum est. Item. Dio. *L. XLV.*

(c) Les empereurs avoient mis des impôts sur l'urine, sur la poussiere, sur les ordures, sur les cadavres, sur la fumée, l'air & l'ombre. Il y avoit des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de somme; & *quæ alia* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerunt.* Vid. Buling. *ubi supra.*

je

je sais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'esclave sous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il est sans crime & sans reproche? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, si ce n'est sous celui des loix & du souverain légitime? Quel empire sera jamais plus sûr de son obéissance, que celui qui par les bienfaits, la reconnoissance & l'amour, s'est acquis tous les droits du pouvoir paternel? Croyez-moi, je connois le peuple: il n'est pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve & le rebute, c'est la misère & la souffrance; ce qui l'aigrit & le révolte, c'est le désespoir d'acquérir sans cesse, & de ne posséder jamais. Voilà le vrai, & on le sait bien; mais on le dissimule; on s'est fait un système que l'on tâche d'autoriser. Ce système des grands est, que le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, & que le monde est fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable, dit l'empereur; mais il est vrai qu'il existe dans bien des ames. Non, dit Bélisaire, il est joué; il n'a jamais été sincère. Il n'y a pas un homme de bon sens, quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant en secret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protege, ne soit humble au dedans de lui-même; car il sent bien qu'il est foible, dépendant & nécessiteux. Sa hauteur n'est qu'un personnage qu'il a pris pour en imposer; mais le mal

est

est qu'il en impose & parvient à persuader. Fasse le ciel, mon cher Tibère, que votre ami ne donne pas dans cette absurde illusion. Obtenez qu'il jette les yeux sur la société primitive : il la verra divisée en trois classes, & toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du sein de la terre les choses nécessaires à la vie, l'autre à donner à ces productions la forme & les qualités relatives à leur usage, & la troisième à la régie & à la défense du bien commun. Il n'y a dans cette institution personne d'oisif, d'inutile : le cercle des secours mutuels est rempli : chacun, selon ses facultés, y contribue assiduement : force, industrie, intelligence, lumieres, talens & vertus, tout sert, tout paie le tribut ; & c'est à cet ordre si simple, si naturel, si régulier, que se réduit l'économie d'un gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il seroit insensé que l'une de ces classes méprisât ses compagnes ; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes ; & qu'en supposant même qu'il y eût quelque avantage, il seroit pour le laboureur ; car si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais comme il est facile & sûr, qu'il n'expose point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes ; il est bon que des arts utiles, & qui demandent des talens, des vertus, des qualités

plus

plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts de premier besoin ne seront pas les plus considérés, & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il est injuste & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibère, se garde bien de ce mépris stupide ; qu'il ménage, comme sa nourrice & comme celle de l'état, cette partie de l'humanité si utile & si dédaignée. Il est juste que le peuple travaille pour les classes qui le secondent, & qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sûreté : c'est à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir, sont ceux qui la rendent fertile ; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédent de leurs besoins *(a)*. S'ils n'obtenoient, par le travail le plus rude & le plus constant, qu'une existence malheureuse, ce ne seroient plus dans l'état des associés, mais des esclaves : leur condition leur deviendroit odieuse & intolérable ; ils y renonceroient, ils changeroient de classe, ou cesseroient de se reproduire, & de perpétuer la leur.

Il est vrai, dit Justinien, qu'on les a mis trop à l'étroit ; mais heureusement il faut si peu de chose

(a) C'étoit le principe d'Henri IV. ; c'est celui de tous les bons rois.

à cette espece d'hommes endurcis à la peine! Leur ambition ne va point au-delà des premiers besoins de la vie: qu'ils aient du pain, ils sont contens.

En vérité, mon voisin, dit Bélisaire, on diroit que vous avez passé votre vie à la cour, tant vous en savez le langage. Voilà ce qu'on y dit sans cesse, pour engager le prince à dépouiller ses peuples, à les accabler sans remors. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe. Mais plus leur vie est frugale & modeste, plus on les reconnoît sobres & patiens; plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu'ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans: dans le langage du laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son pere accablé de vieillesse, ses enfans dont les foibles mains ne peuvent pas l'aider encore, & sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau sujet de l'état; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même & aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagemens, les secours dont la nature a besoin. Or, mes amis, je vous demande si cette premiere destination des produits de l'agriculture n'est pas sainte & inviolable plus que ne devoit l'être le trésor de Janus? Hélas!

Hélas! dit l'empereur, il est des tems de calamité où l'on ne peut se dispenser d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, & qu'il n'y ait plus d'autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner: je n'ai jamais vu ces tems-là *(a)*. Mais parlons vrai: savez-vous ce qui accable la classe laborieuse & souffrante d'un état? C'est le fardeau que rejette sur elle *(b)* la classe oisive & jouissante. Ceux qui par leur richesse participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de sa régie & de sa défense. Il semble que l'inutilité soit un privilege pour eux. Obtenez que cet abus cesse: qu'on distribue, selon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques; ce poids sera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'empereur, pour

(a) Marc-Aurele, dans un besoin pressant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du Palais Impérial: *Vasa aurea, uxoriam ac suam sericam & auream vestem, multa ornamenta gemmarum: ac per duos continuos menses venditio habeta est.* Aurel. Vict.

(b) Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa populos necant. Salv. *L. IV. Proprietatibus carent (pauperes) & vectigalibus obruuntur.* Id. *Lib. V. De Gub. Dei.*

établir cette égalité desirée *(a)*? N'a-t-on pas condamné au feu les décurions infideles, qui, en distribuant l'impôt de leur cité, surchargeoient les uns pour exempter les autres *(b)*?

Hélas! je sais, dit Bélisaire, que ce n'est pas à ces malheureux qu'on fait grace. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves *(c)*. Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos recteurs, vos proconsuls & vos préfets? Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples, & si on étouffe leurs cris? Donnez-leur des loix moins sévères, avec la pleine liberté d'en poursuivre les infracteurs.

De tout tems, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.

Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser *(d)*. N'a-t-on pas exigé l'attache des présidens & des préfets pour que les villes & les provinces pussent dénoncer à la cour les excès dont ils sont eux-mêmes, ou les auteurs, ou les complices? Et y avoit-il un plus sûr moyen d'en assurer l'impunité? Les loix re-

(a) Cod. Leg. De Annona.
(b) Cod. Lib. I. De Censib. et Censit.
(c) Traité de l'orig. du Gouv. Fr.
(d) Le Même.

commandent

commandent à leurs dépositaires *(a)* de s'opposer aux vexations; & ce sont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux *(b)* de garantir le foible des injures du fort; & c'est dans leurs mains qu'est la force, avec le droit d'en abuser *(c)*. Les loix déterminent la somme de l'impôt; mais les préfets, les proconsuls, les présidens le distribuent *(d)*, & ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent de citer les créatures *(e)* du préfet au tribunal du préfet lui-même: mais elles défendent d'appeller de ce tribunal *(f)* à celui du prince, par la raison, disent-elles, que le prince n'éleve à cette dignité, que des hommes d'une

(a) Illicitas exactiones, & violentias factas, & extortas metu venditiones, &c. prohibeat præses provinciæ. Pandec. *L. I.* t. 18.

(b) Ne potentiores viri humiliores injuriis afficiant; ad religionem præsidis provinciæ pertinet. Ibid.

(c) Qui universas provincias regunt, jus gladii habent. Ibid.

(d) Novell. 28.

(e) Dei operam judex ut prætorium suum ipse componat. God. Theod. *L. I.* t. 10.

(f) Non potest à præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob singularem industriam, explorata eorum fide & gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro sapientia ac luce dignitatis, quam ipse foret judicaturus. Pand. *L. I.* t. 11.

droiture & d'une sagesse éprouvée. Il ne peut donc jamais se tromper dans son choix? Quelle imprudence de risquer le sort d'un peuple sur la foi d'un homme! Justinien en a senti l'abus, il a rétabli les préteurs, avec le droit de s'opposer aux déprédations des préfets, nouveaux oppresseurs pour les peuples *(a)*. Leur résidence dans les provinces a bientôt donné prise à la contagion; & de surveillans devenus complices, ils n'ont fait que grossir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes loix inutiles *(b)*.

Que feriez-vous, dit l'empereur? J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire, & l'homme injuste & puissant trembleroit.

Parmi les institutions de nos empereurs, il en est une que je révère, & que je désire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque dans la foule des préposés au maintien de l'autorité souveraine, j'ai trouvé des agens *(c)* spécialement

(a) Ut prætor prohiberet exactores tributorum suscipere & exequi mandata quæ malo more à sede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis sternendis, & aliis oneribus infinitis. Novell. 24.

(b) Vid. Pandec. *L. XLVIII. Leg. Jul. repetundarum. Leg. Jul. De Annona. Leg. Jul. peculatus. Cod.* Theod. *L. IV.* t. 12. *Cod.* Just. *L. I. De Censib. & Censit.*

(c) On les appelloit *Curiosi*.

chargés

chargés du soin d'aller dans les provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'empereur : j'ai senti mon ame s'épanouir, & l'humanité respirer en moi. Je fais des veux pour qu'un bon prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir ; qu'il y nomme ses amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes ; que dans la pompe la plus solemnelle & la plus imposante, il reçoive, au pied des autels, le serment qu'ils feront au ciel, à ses peuples & à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puissant ; qu'il les envoie tous les ans à ses peuples sous le nom sacré de tuteurs ; & qu'il les rapelle vers lui, aussi-tôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point & leur présence & leur attente ! Voyez, à l'arrivée de l'homme juste dans les provinces, la liberté lever un front serein, & la licence & la tyrannie baisser les yeux en frémissant ; voyez vos préfets, vos présidens, vos proconsuls, & leurs préposés subalternes, pâlir, trembler devant leur juge, & les peuples l'environner comme leur pere & leur vengeur. Les monarques se plaignent que la vérité les fuit ! Ah, mes amis ! Elle les cherche, même au travers des lances & des épées. Combien plus aisément les aborderoit-elle, s'ils lui donnoient ce libre accès ! Et ce ne seroit point

point le cri séditieux d'une populace en tumulte; ce seroit la voix modérée de l'homme sage & vertueux qui porteroit au pied du trône la plainte de l'humanité. O que les abus, que les excès commis au nom du prince en seroient bien plus rares, s'ils devoient ainsi, tous les ans, passer sous les yeux attentifs & séveres de la justice; & si son glaive du haut du trône étoit levé pour les punir!

De toutes les conditions, la milice est sans doute celle où la licence & le désordre semblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la discipline son austérité, sa vigueur; que la faveur ne se mêle point d'en mitiger les loix séveres: & quelques exemples, comme celui que Justinien a donné au monde, imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel est cet exemple, demanda l'empereur? Le voici, reprit Bélisaire: c'est, à mon gré, le plus beau moment du regne de Justinien. Ses généraux dans la Colchide avoient trempé leurs mains dans le sang du roi des Laziens, son allié. Il envoya sur les lieux mêmes un homme intégre *(a)*, avec pleine puissance de prononcer & de punir, après qu'il auroit entendu la plainte du peuple Lazien, & la défense des accusés. Ce juge su-

(a) Athanase, l'un des principaux sénateurs.

prême

prême & terrible donna à cette grande cause tout l'appareil dont elle étoit digne. Il choisit pour son tribunal une des collines du Caucase ; & là, en présence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles ; par malheur, l'espece en est rare, sur-tout depuis l'abaissement, l'avilissement du sénat.

Quoi, dit Tibère, regrettez-vous ces tyrans de la liberté, ces esclaves de la tyrannie ?

Je regrette dans le sénat, dit le héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie : car il est naturel à l'homme de prétendre que sa volonté fasse loi. La dureté du sénat envers le peuple, & son inflexible hauteur a fait préférer à son regne celui d'un maître qu'on espéra de trouver plus juste & plus doux. Ce maître, jaloux d'exercer une autorité sans partage, a fait plier l'orgueil du sénat sous le joug ; & le sénat, saisi de crainte, a été plus bas & plus vil que son maître n'auroit voulu. Tibère s'en plaignoit lui-même *(a)*. Mais il est aisé de concevoir qu'en cessant d'être dangereux, le sénat devenoit utile, qu'il donnoit à l'autorité un caractère plus imposant, & qu'établi médiateur entre le peuple & le souverain, il eût été le point

(a) Tacite, *Ann. L. I.*

d'appui

d'appui de toutes les forces de l'empire. Ce n'est pourtant pas sous ce point de vue que je regarde le sénat. Je regrette en lui une pépiniere d'hommes exercés à tenir l'épée & la balance, nourris dans les conseils & dans les combats, instruits dans l'art de gouverner & par les loix & par les armes. C'est de cet ordre de citoyens, contenu dans de justes bornes, & honoré comme il devoit l'être, qu'un empereur auroit tiré ses généraux & ses ministres, ses préfets & ses commandans. Aujourd'hui qu'on ait besoin d'un homme habile, vertueux & sage; où s'est-il fait connoître? Pour essai, lui donnera-t-on le sort d'un peuple à décider? Est-ce dans les emplois obscurs de la milice palatine *(a)* qu'il se forme des Regulus, des Fabius, des Scipions? Au défaut d'une lice où les ames s'exercent, où les talens mesurent leurs forces, où le caractère s'annonce, où le génie se développe, où les lumieres & les vertus percent la foule & se distinguent, on a presque tout donné au hazard de la naissance, au caprice de la faveur. Ainsi s'accumulent les maux sous lesquels un état succombe.

Que voulez-vous, dit l'empereur? Quand les

(a) Cette milice fictive étoit composée de la police & de la finance. La politique des empereurs y avoit réduit le sénat.

hommes

hommes sont dégradés, quand l'espece en est corrompue, & qu'avec tout le soin possible on n'y fait que de mauvais choix, il faut bien que l'on se rebute, & qu'on se lasse de choisir.

Non, dit Bélisaire, jamais on ne doit se décourager. La corruption n'est jamais totale; il y a par-tout des gens de bien; & s'il en manque, on en fait naître. Il suffit qu'un prince les aime, & qu'il sache les discerner. Adieu, mes amis. Ce sera demain un entretien consolant pour nous. Car il est doux de voir que, pour remédier au plus mauvais état des choses, un seul homme n'a qu'à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Justinien à Tibère; mais est-on libre de se donner le discernement & le choix des hommes? Et ne sait-il pas à quel point ils se déguisent avec nous? Ce qui me confond, dit Tibère, c'est qu'il prétend que les hommes naissent tels que vous les voulez, comme si la nature vous étoit soumise. Cependant Bélisaire est sage; les ans, le malheur l'ont instruit; il mérite bien qu'on l'entend.

CHA-

CHAPITRE XIII.

LE jour suivant, à leur arrivée, ils le trouvèrent dans son jardin, s'occupant de l'agriculture avec Paulin son jardinier. Un moment plutôt, leur dit-il, vous auriez pris, comme moi, une bonne leçon dans l'art de gouverner : car rien ne ressemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes, & mon jardinier que voilà, en raisonne comme un Solon.

Alors l'empereur & Tibère se promenant avec le héros, le jeune homme lui proposa les réflexions qu'ils avoient faites, & les raisons qu'ils avoient de craindre qu'ils ne se fissent illusion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de son palais un cercle épais de courtisans & d'adulateurs environne, connoît peu les hommes, sans doute ; mais qui l'empêche de s'échapper de son étroite prison, de se communiquer, de se rendre accessible ! L'affabilité dans un prince est l'aimant de la vérité. Ses esclaves la lui déguisent ; mais l'homme du peuple, le laboureur, le vieux soldat brusque & sincère, ne la lui déguiseront pas. Il entendra la voix publique : c'est l'oracle des Souverains, c'est le juge le plus intégre du mérite & de la vertu ; & l'on ne fait que de bons choix lorsqu'on se décide

cide par elle. Du reste, les choix d'un monarque ne roulent que sur deux objets, sur ses conseils & ses agens ; & s'il a bien choisi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de lui quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Cassiodore ; & l'univers sait avec quelle sagesse & quelle gloire il a regné. Or il est des signes certains auxquels on peut, même à la cour, choisir ses conseils & ses guides. La sévérité dans les mœurs, le désintéressement, la droiture, le courage de la vérité, le zéle à protéger le foible & l'innocent, la constance dans l'amitié mise à l'épreuve des disgraces, une tendance vers le bien que nul obstacle ne dérange, un attachement fixe aux loix de l'équité ; voilà des traits auxquels un prince peut distinguer les gens de bien, & se choisir de vrais amis. Les motifs de l'exclusion me semblent encore plus sensibles : car la vertu peut être feinte, mais le vice n'est point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, si j'étois roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légéreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une servile & basse complaisance, celui-là seroit à jamais exclus du nombre de mes amis. Or, rien n'est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre, à leur insu, des traits de caractère,

qui trahissent & qui décelent même les plus dissimulés. J'ai beaucoup entendu parler de cette dissimulation profonde qu'on attribue aux courtisans; il n'en est pas un qui ne soit connu comme s'il étoit la franchise même; & si le prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement son estime & sa confiance, & la vertu, la vérité une fois admises dans ses conseils, il peut se reposer sur elles du soin de l'éclairer sur tous ses autres choix.

Mais pensez-vous, dit l'empereur, à cette foule d'hommes vertueux & sages, dont il aura besoin pour dispenser ses loix, & pour exercer sa puissance? Où les prendre?

Dans la nature, dit Bélisaire: elle en produit quand on sait bien la diriger. Et pour la diriger a-t-il d'autres moyens que des loix justes & sévères? C'est beaucoup, ce n'est pas assez, reprit Bélisaire; & les mœurs ne sont pas du ressort des loix.

Que fera-t-il donc pour changer ces mœurs dès long-tems dépravées, demanda Justinien?

Mon jardinier va vous l'apprendre, dit Bélisaire; & il l'appella. Ecoute, Paulin, lui dit-il: lorsqu'il vient quelque mauvaise herbe parmi tes plantes, que fais-tu? Je l'arrache, dit le bonhomme.—Au-lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu?

tu ? — Elle repousseroit sans cesse, & je n'aurois jamais fini. Et puis, mon bon maître, c'est par la racine qu'elle prend les sucs de la terre : c'est là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Bélisaire : c'est la critique de vos loix. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la société ; mais elles laissent subsister les vices ; & ce seroient les vices qu'il faudroit extirper. Oh, cela n'est pas impossible ; car presque tous les vices, au moins ceux de la cour, ont une racine commune. Et c'est, lui demanda Tibère ? C'est la cupidité, répondit le vieillard. Oui, sous ce nom, soit qu'on entende le désir d'amasser, ou l'ardeur de jouir, il n'est rien d'indigne & de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaise foi, l'iniquité, l'envie, & jusqu'à l'atrocité même, sont comme les rameaux de cette passion avide, cruelle & rampante. De sa proie elle nourrit encore la mollesse, la volupté, la dissolution, la débauche, & cette lâche oisiveté qui les couve dans son sein. Ainsi toute la masse des mœurs est corrompue par l'amour des richesses. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide & noire ; s'il se mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus criants. Il imprime la tâche de la vénalité aux talens les plus estimables, & l'ame qui en est esclave, est sans cesse exposée en vente, pour se livrer au plus offrant.

De-là tous les crimes publics que l'on commet pour amasser. Et cette tyrannie dont l'univers gémit, c'est le luxe qui en est le pere : car il fait naître les besoins ; ceux-ci font naître l'avarice, & l'avarice pour s'assouvir a recours à l'oppression. C'est donc au luxe qu'il faut s'en prendre ; c'est par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'empereur, c'est attaquer une hidre ; ou lui coupe une tête, il en repousse mille. Ou plutôt c'est comme un Prothée, qui, sous mille formes diverses, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il : les causes du luxe & ses influences, ses liaisons & ses rapports, font un mêlange de biens & de maux si compliqués dans ma pensée, qu'en supposant qu'il fut possible de l'enchaîner ou de la détruire, je douterois si l'un seroit permis, & si l'autre seroit utile.

Oui, je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est dans un état, comme ces mal-honnêtes gens qui ont fait de grandes alliances : on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les enfermer. Je n'irai pourtant pas si loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe est bon dans les villes. J'ai peine à le croire : mais je suis bien sûr qu'il est funeste dans les armées. Pompée, en voyant les soldats

de

TAYLOR INST. OXFORD

de César se nourrir de racines sauvages, disoit: *Ce sont des bêtes brutes:* il devoit dire, *ce sont des hommes.* Le premier courage d'un guerrier est d'exposer sa vie; le second est de la réduire aux seuls besoins de la nature; & celui-ci est le plus pénible pour qui a vécu mollement. Un peuple qui veut jouir au sein de la guerre des délices de la paix, n'est en état de soutenir ni les succès, ni les revers. C'est peu de la victoire, il lui faut l'abondance; & dès que celle-ci lui manque, ou ménace de le quitter, l'autre l'appelleroit en vain. Une armée sobre a des aîles; le luxe énerve & appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors; la prodigalité les épuise, & n'en laisse aucune au besoin: elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante, & la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris; le courage leur reste, mais les forces leur manquent: l'ennemi qui sait les fatiguer, n'a pas besoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps; il amollit & corrompt les ames. L'homme riche, qui, dans les camps, traîne le luxe à sa suite, en donne l'émulation au pauvre, qui, pour éviter l'humiliation d'être effacé par son égal, cherche des ressources dans le déshonneur même. L'es-

time s'attache aux richesses, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste & désintéressée ; c'est alors que tout est perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je sais que vous l'aviez banni de vos armées, lui dit Tibère ; comment y étiez-vous parvenu ? Le plus aisément du monde, dit le vieillard : je l'avois banni de ma tente, & je l'avois dévoué au mépris. Le mépris est un puissant remede contre le poison de l'orgueil ! Je sus qu'un jeune Asiatique avoit porté dans mon camp les délices de sa patrie ; qu'il dormoit sous un pavillon de pourpre, qu'il buvoit dans des coupes d'or, qu'il faisoit servir à sa table les vins le plus exquis, & les mêts les plus rares. Je l'invitai à dîner, & en présence de ses camarades : Jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaise chere ; c'est quelquefois bien pis, & il faut s'y attendre ; car ceux qui courent après la gloire sont exposés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicatesse auroit trop à souffrir de la vie que nous allons mener ; je vous conseille de ne pas nous suivre. Il fut sensible à ce reproche. Il demanda grace, il l'obtint ; mais il renvoya ses bagages. Et cette leçon suffit, lui demanda le jeune homme ? Oui, sans doute, dit le héros ; car mon exemple l'appuyoit, & l'on me connoissoit une volonté ferme.

—Vous

—Vous dûtes exciter bien des plaintes !—Quand la loi est égale & nécessaire, personne ne s'en plaint.—Non, mais il est dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre.—En revenche, il est doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; & par-tout les pauvres sont le plus grand nombre.—Mais les riches sont à la cour les plus puissants & les mieux ecoutés.—Aussi n'ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferois encore : car la force de l'ame, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle, point de désintéressement, point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ses chiens étoient si fideles. C'est, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'est de restreindre les besoins.

Tout cela est possible dans une armée, dit l'empereur, mais impraticable dans un état. Il n'en est pas des loix civiles comme des loix militaires ; celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune ne peut empêcher le citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes: aucune loi ne peut l'empêcher de disposer de ses richesses & d'en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie,

industrie, ses talens, son mérite ou celui de ses peres. Il a le droit de les dissiper, comme celui de les enfouir. J'en suis d'accord, dit Bélisaire. Je vais plus loin, dit l'empereur; si les richesses d'un état se trouvent accumulées dans les mains d'une classe d'hommes, il est bon qu'elles se répandent, & que le travail & l'industrie les tirent des mains de l'oisiveté. Je conviens encore de cela, dit le héros. J'ajoute, poursuivit Justinien, que la délicatesse, la sensualité, l'ostentation, la magnificence, les fantaisies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la mollesse & de la vanité, sont de ces détails qui échappent à la police la plus sévère, & que les loix ne peuvent s'en mêler sans un espece de tyrannie. A dieu ne plaise, dit le vieillard, que je veuille que les loix s'en mêlent. Voilà donc le luxe protégé, reprit Justinien, par tout ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être aussi l'utilité publique. J'accorde tout, excepté ce point-là, dit Bélisaire. Mais enfin, dit le prince, vous avouerez que le luxe anime & fait fleurir les arts; qu'il rend les hommes industrieux, actifs, capables d'emulation; qu'il oppose à leur indolence & à leur penchant vers l'oisiveté, l'aiguillon des nouveaux besoins, & le desir des jouissances.

Je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est doux à ceux

à ceux qui en jouissent, & profitable à ceux qui les en font jouir : & que les loix doivent laisser ce commerce libre & tranquille. N'est-ce pas ce que vous voulez ?

Je veux plus, reprit l'empereur, je prétends que, de proche en proche, son influence se répande sur toutes les classes de l'état, même sur celle des laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile & plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'est ici, dit Bélisaire, que l'apparence vous séduit : car ce qui revient à la classe des laboureurs, des prodigalités du luxe, a déja été pris sur elle ; & tous les hommes qu'il employe, sont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappellez-vous l'idée que nous nous sommes faite de la société primitive. Quel en est le but ? N'est-ce pas de rendre l'homme utile à l'homme ? Et dans cette institution, le droit de l'un sur le travail de l'autre, n'est-il pas le droit l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ses besoins multipliés, sans contribuer lui-même aux besoins d'un seul, n'est-ce pas comme une plante stérile & vorace au milieu de la moisson ? Tel est le riche fainéant au sein du luxe & de la mollesse. Objet continuel des soins & du travail de la société, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage. C'est à flatter ses goûts, à combler

combler ses désirs que la nature est occupée ; c'est pour lui que les saisons produisent les fruits les plus délicieux ; les éléments, les mêts les plus exquis ; les arts, les plus rares chefs-d'œuvres. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la société une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, & meurt sans laisser d'autre vuide que celui des biens qu'il a consumés.

Je ne sais, dit Tibère ; mais il me semble qu'il est moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car si dans la masse des biens communs, il ne met pas le fruit de ses talens, de son activité, & de son industrie, il y met son argent, & c'est la même chose.

Hé, mon ami ! l'argent, dit le vieillard, n'est que le signe des biens que l'on cede, & le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur ; mais celui qui, dans ce commerce, ne présente que le signe, & jamais la réalité, abuse évidemment du moyen de l'échange, pour se faire céder sans cesse ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile qu'il donne le dispense de tout, au-lieu de l'engager. Que le magistrat veille, que le soldat combatte, que l'artisan & le laboureur travaillent sans cesse pour lui, ses droits acquis sur leurs services se renouvellent tous les ans, & le privilege qu'il a de vivre inutile, est gravé sur des lames d'or.

Ainsi

Ainsi donc l'opulence tient le monde à ses gages, dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, sans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue & d'autre soin que de rendre en détail à la société les titres de la servitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette servitude, demanda Tibère ? Pourquoi des riches dans un état ? Parce que les loix, dit le héros, conservent à chacun ce qui lui est acquis ; que rien n'est mieux acquis que les fruits du travail de l'industrie & de l'intelligence ; qu'à la liberté d'acquérir se joint celle d'accumuler ; & que la propriété, comme la liberté, doit être un droit inviolable *(a)*. C'est un mal sans doute qu'il y ait des hommes qui puissent imposer à la société tous les fraix de leur existence & de celle d'une foule d'hommes qu'ils n'employent que pour eux seuls ; mais ce seroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail & à l'industrie l'espérance de posséder, & à la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus industrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de

(a) Un philosophe à Athenes, ayant trouvé un trésor dans un champ, écrivit à Trajan : *J'ai trouvé un trésor.* Trajan lui répondit d'en user. *Il est trop grand pour un philosophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuser. Alexandre Sévere pensoit de même.

l'inégalité

l'inégalité dans le partage des biens ; cette inégalité sera même excessive dans les états florissants, sans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'empereur, que le luxe est bon à quelque chose : car c'est lui qui, par ses dépenses, diminue & détruit cette inégalité. C'est-à-dire que le luxe est bon à tarir les sources du luxe. Je l'avoue, dit Bélisaire : & je consens qu'on laisse aux richesses tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les posséde à les enfouir, ni qu'on lui en prescrive l'usage. Les loix, je vous l'ai dit, ne doivent se mêler que d'imposer la charge des besoins publics sur la propriété commune, en laissant intacte & sacrée la portion de la subsistance, pour ne toucher qu'à l'excédent de l'aisance de chaque état. L'opinion fera le reste. L'opinion ! dit l'empereur. Oui, c'est elle, dit Bélisaire, qui, sans gêne & sans violence, remet chaque chose à sa place ; & c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paroît difficile : elle dépend de la volonté & de l'exemple du souverain. Dès qu'à, mérite égal, l'homme le plus modeste, le plus simple dans ses mœurs, sera le mieux reçu du prince, qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fastueuses & pour un luxe efféminé ; qu'il jettera un œil de dédain sur les escaves de la

mollesse,

mollesse, & qu'il fixera un regard de complaisance & de respect sur les victimes du bien public, le goût d'une simplicité noble & d'une sage économie sera bientôt celui de sa cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs, pures & austères y prendront la place des mœurs licencieuses & frivoles ; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire. O mes amis ! avec quelle rapidité l'on verroit tomber leur empire ! vous savez combien la ville est attentive, docile & prompte à suivre l'exemple de la cour. Ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie produiroit le désintéressement, & celui-ci les mœurs héroïques. L'homme en état de se rendre utile, n'ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, & délivré de l'esclavage des besoins avilissants du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des sentiments honnêtes ; l'amour de la patrie, le désir de la gloire se saisiroient d'une ame libre & fiere de sa liberté ; tous les ressorts d'une émulation noble s'y déployeroient en même tems. Ah ! si un souverain savoit quel ascendant il a sur les esprits, & comme il peut les remuer sans contrainte & sans violence ! C'est de toutes ses forces la plus irrésistible, & c'est la seule qu'il ne connoît pas.

Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l'attrait des jouissances, le désir de posséder l'équivalent de tous les biens ? Qu'importe à l'homme que la volupté enivre par tous les sens, que la cour le blâme ou le loue ? Un souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d'un peuple industrieux, ardent à le servir ? que les plaisirs ne l'environnent ? que les arts ne lui soient soumis ? Non, dit Bélisaire ; mais s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l'oisiveté ; il peut interdire aux richesses le droit d'élever l'indolence, le vice & l'incapacité aux premiers emplois de l'état ; il peut faire que les jouissances les plus sensibles, les agréments les plus doux de la vie, soient attachés à l'estime publique, & aillent avec elle au-devant du mérite ; il peut du moins humilier le luxe, & lui ôter son orgueil. C'en est assez ; le luxe humilié n'humiliera pas l'indigence, n'éclipsera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richesses ne seront plus l'équivalent ; la reconnoissance & l'estime publique, les honneurs & les dignités seront réservés au mérite ; l'or n'effacera plus les taches du blâme & de l'infamie, & la bassesse d'ame ne se cachera plus sous l'éclat d'un faste arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouissances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus raffinés sont

sont factices : & l'opinion qu'on attache à ses plaisirs vains & fantastiques, est ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruisez cette opinion, vous réduirez les richesses à leur valeur propre & réelle, & alors celui qui les possédera, s'il veut s'honorer & les ennoblir, en fera un plus digne usage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impossibilité d'être généreux : ses besoins le rendent avare : & son avarice est un mêlange de toutes les passions qu'on satisfait avec de l'or. Mais si les plus ardentes de ces passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il suit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de son attrait, & l'avarice de sa force.

Les avantages réels de la richesse, l'aisance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance & le repos, enfin l'empire que le riche exerce sur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, est plus que suffisant pour émouvoir les petites ames ; & je suis bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entiere des arts dont la richesse est l'aliment. Mais si les distinctions honorables n'y sont plus attachées, les ames à qui la nature a donné de l'énergie & de l'élévation, les ames susceptibles des passions nobles & des grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité, & chercheront ailleurs la louange & la gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibère, dans un empire opulent que le stérile éclat des honneurs effacera celui des richesses. Leur lustre est le seul qui éblouit le peuple ; & les dignités, la majesté même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui demanda le vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la majesté du sénat Romain, du riche Lucullus ou du pauvre Caton ? Cette demande interdit Tibère. Je vous parle d'un tems de luxe, reprit le héros ; & dans ce tems-là-même, avec quelle vénération la plus saine partie de l'état, le peuple, ne se rappelloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuse & pauvre, l'âge où son modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, & où le soc de la charrue étoit couronné de lauriers ? Rendez plus de justice au peuple, & croyez qu'un sage monarque, environné de guerriers & de ministres dénués de faste, mais chargés d'ans & d'honneurs, offrira un spectacle cent fois plus imposant, qu'un prince voluptueux entouré d'une cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps ; mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise & confond

les

les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlete dans l'arene, on l'y distinguera bien mieux à sa force & à sa beauté ; & si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs simples dans les grandeurs, c'est de soulager l'état des fraix ruineux de la décoration, & d'alléger pour lui le poids des récompenses. Des honneurs bien distribués tiennent lieu des plus riches dons ; & le prince qui en sera économe, le sera du bien de ses peuples. C'est-là l'objet essentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de se livrer au luxe ; c'est un feu qui bientôt lui-même consumera son aliment. Il s'agit de préserver du goût du luxe & de la soif des richesses ceux qui, n'ayant que des talens, des lumieres & des vertus, seroient tentés de les mettre à prix. Pour cela, il faut leur réserver des distinctions que rien n'efface, & qu'on ne profane jamais. J'ai servi mon prince avec zéle & avec assez de bonheur, & je sais par moi-même combien l'or est vil au prix du chêne & du laurier, quand ceux-ci sont le gage de la reconnoissance & de l'estime du souverain. Or cette estime, si touchante lorsque la voix publique y applaudit, le prince a le droit de la réserver à ce qui est utile & louable, en la refusant constamment à ce qui n'est que vain, frivole ou

dangereux. Voilà sa grande économie. Mais tout cela demande une résolution courageuse & inébranlable, une équité sans cesse en garde contre la surprise & la séduction, une volonté ferme qui jamais ne varie, & qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou changer. Elle sera telle, si elle est éclairée & soutenue de l'amour du bien; & c'est alors que l'opinion du prince sera l'opinion publique, & que son exemple décidera le caractère national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibère, une inquiétude qui me reste? Cette cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue & le luxe, sera peut être bien sérieuse, & un jeune prince.—J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuie; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que regner fut un passe-tems. Peut-être cependant, au milieu de ses peines, aura-t-il des moments bien doux. Un ministre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans les provinces qui languissoient; & il se dira à lui-même: un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses magistrats lui apprendront qu'une de ses loix aura sauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'usurpateur avide: & il dira, Béni soit le ciel! le foible en moi trouve un appui. Ses guerriers ne lui donneront pas des consolations si pures. Mais lorsqu'ils lui raconteront avec quel zéle & quelle

ardeur

ardeur ses fideles sujets auront versé leur sang pour leur prince & pour leur patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus seront mêlés d'un sentiment d'amour & de reconnoissance qui mouillera ses yeux de pleurs. Enfin, les vœux & les louanges du siecle heureux qui le posséde, la jouissance anticipée des bénédictions de l'avenir, tels sont les plaisirs d'un monarque. Si pour le sauver de l'ennui, ce n'est pas assez, il ira, comme les anciens rois de Perse, parcourir des yeux ses provinces, distribuant des récompenses à qui fera le mieux fleurir l'agriculture & l'industrie, l'abondance & la population, & déposant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Bysance comme dans Rome, les empereurs ont pris sur eux le soin de visiter les greniers publics: seroit-il plus indigne d'eux d'aller voir si, dans les campagnes, sous l'humble toît du laboureur, il y a du pain pour ses enfants? Oh qu'un prince connoît bien peu ses intérêts & ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche! Du reste ne croyez pas que dans le peu de moments tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance & de l'amitié. Il aura des amis; ils lui feront goûter le charme des ames sensibles. Les gens de bien contents de peu, ont dans leur vertueux commerce une sérénité

riante

riante qui prend sa source dans la paix de l'ame, & que le faste assiégé de besoins, le vice entouré de rémords, ne connoissent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laissent peu de loisir, sans doute; mais les instants en sont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les trouble; & la cour d'un prince avec qui l'innocence, la droiture, la vérité, le zéle courageux du bien, n'auront aucun piege à éviter, aucune disgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne sera pas la cour la plus brillante, mais la plus heureuse de l'univers. Elle sera peu nombreuse, dit l'empereur. Pourquoi, dit Bélisaire? quelques ambitieux oisifs, quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revenche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibère, & je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous les cœurs. L'estime publique est comme un soleil qui la fait éclore & pousser avec une vigueur extrême. N'en jugez pas sur l'état d'inertie & de langueur où sont les ames. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son pere n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer & envier que l'opulence, qui, dans les villes & les campagnes, n'a vu, dès son enfance, rien de plus méprisé que l'industrie & le travail; qui sait que les grandeurs s'abaissent, que

la

la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applanissent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune ; que par elle, & par elle seule on se soustrait à la force, & on l'exerce impunément ; qu'elle décore jusqu'au vice ; qu'elle ennoblit jusqu'à la bassesse ; qu'elle tient lieu de talens, de lumieres, & de vertus ; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées, ne confonde pas l'honnête avec l'utile ? Mais que l'opinion change ; que l'arbitre des mœurs, le souverain, donne l'exemple ; que l'éducation, l'habitude fassent à l'homme un premier besoin de sa propre estime & de celle de ses semblables ; qu'on accoutume son ame à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les suffrages de son siecle & de l'avenir ; que sa renommée & sa mémoire soient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens ; que le soin de cette existence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, & la honte plus effrayante, plus horrible que le néant ; on verra combien les inclinations basses auront peu d'empire sur lui. Hé, mes amis, qu'étoient les Décius, les Régulus, & les Catons, sinon des hommes dont l'ame exaltée vivoit de gloire & de vertu ? Mais cette institution demande des encouragements réels. On auroit beau prescrire aux peres de famille d'élever leurs enfants à la vertu, si la vertu languissoit oubliée,

oubliée, & si le vice, honoré seul, avoit le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste & à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les mœurs seconderoient les loix, & comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances & les craintes, les récompenses & les peines, les jouissances & les privations, voilà les poids que la politique doit savoir mettre à propos dans la balance de la liberté ; avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs fastueuses des grands les rendent avides & injustes ; des mœurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux ; & le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les ramèneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau songe, dit Justinien ! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour-propre & l'intérêt. Rappellez-vous comment s'étoit formé, dans la république naissante, ce sénat où tant de vertu, où tant d'héroïsme éclatoit. C'est qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-dessus d'une si grande ame *(a)* ;

(a) Dum nullum fastidiretur genus in quo eniteret virtus, crevit Imperium Romanum. Tit. Liv. *L. IV.*

c'est

c'est que l'estime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuses, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans tous les tems les grands ressorts du cœur humain.

Je sais qu'une longue habitude, & sur-tout celle de la tyrannie, ne cede pas sans résistance aux motifs mêmes les plus forts. Mais pour un homme injuste & violent, qui se roidiroit contre la crainte du blâme, de la disgrace & du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit suivre le droit sentier de l'honneur & de la vertu. Je poursuis donc, & je suppose d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds sur ma vie de l'obéissance, de la fidélité, du zéle de cette multitude d'hommes qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, & dont les jours, la liberté, les biens, seront protégés par les loix. Dès-lors l'empire se releve, ses membres épars se réunissent; le plan de Constantin, élevé sur le sable, acquiert des fondements solides; & du sein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'esprit patriotique, & avec lui cet ascendant que Rome avoit sur l'univers.

Tandis que Bélisaire parloit ainsi, Justinien admiroit en silence l'enthusiasme de ce vieillard, qui, oubliant son âge, sa misère & le cruel état où

où il étoit réduit, triomphoit à la seule idée de rendre sa patrie heureuse & florissante. Il est beau, lui dit-il, de prendre un intérêt si vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le héros, le plus heureux jour de ma vie seroit celui où l'on me diroit : Bélisaire, on va t'ouvrir les veines ; & pour prix de ton sang, tes souhaits seront accomplis.

A ces mots, son amiable fille, Eudoxe, vint l'avertir que son souper l'attendoit. Il rentra ; il se mit à table ; Eudoxe, avec une grace mêlée de modestie & de noblesse, lui servit un plat de légumes, & prit place à côté de lui. Quoi ! c'est là votre soupé, dit l'empereur avec confusion ? Vraiment, dit Bélisaire, c'étoit le soupé de Fabrice, & Fabrice me valoit bien.

Allons-nous-en, dit Justinien à Tibère. Cet homme-là me confond.

Sa cour espérant de le dissiper lui avoit préparé une fête. Il ne daigna pas y assister.

A table, il ne s'occupa que du soupé de Bélisaire ; & en se retirant, il se dit à lui-même ; il est moins malheureux que moi, car il s'est couché sans rémords.

CHA-

Drawn by J. Stothard, R.A.

Engraved by S. Parker

Pub.d by Isaac Herbert 1 January 1796.

CHAPITRE XIV.

JE ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'empereur à Tibère le lendemain, en allant revoir le héros : le calme & la sérénité de son ame se communiquent à la mienne. Mais si-tôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, & tout s'obscurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans son plan le tableau de la félicité publique ; à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les fraix immenses dont cet empire est chargé, on puisse soulager les peuples ? Le moyen de renouveller des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, & de réduire les impôts à un tribut simple & léger ? Il a tout prévu, dit Tibère, & il aura tout applani. Proposez-lui vos réflexions. Ce fut par-là qu'ils débuterent.

Je savois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laisserois des doutes ; mais j'espere les dissiper.

Les dépenses de la cour sont réduites ; nous en avons banni le luxe & la faveur. Passons à la ville, & dites-moi pourquoi un peuple oisif & innombrable est à la charge de l'état ? Le bled qu'on

lui distribue *(a)* nourriroit vingt légions. C'est pour peupler sa ville, & pour imiter Rome, que Constantin a pris sur lui cette dépense ruineuse. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'est plus ni roi, ni soldat, est-il à la charge publique? Le peuple Romain, tout militaire, avoit le droit d'être nourri, même au sein de la paix, du fruit de ses conquêtes; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de sa gloire, que des terres à cultiver; & quand l'état lui en accordoit, vous savez avec quelle joie il se répandoit dans les champs. Ici que faisons-nous de cette multitude affamée qui assiege les portes du palais *(b)*? Est-ce avec elle que j'ai chassé les Huns qui ravageoient la Thrace? Qu'on n'en retienne que ce que l'industrie en peut occuper & nourrir, & que du reste on fasse d' heureuses colonies: elles repeupleront l'état, & vivront du fruit de leur peine. L'agriculture est la mere de la milice; & ce n'est

(a) 40000 boisseaux par jour. Le boisseau, *modius*, d'un pied quarré sur quatre pouces de hauteur. Le pied Romain de 10 de nos pouces. Le soldat n'ayant que 5 boisseaux par mois, ou le sixieme d'un boisseau par jour, 40000 boisseaux devoient nourrir 240000 hommes.

(b) Et quem panis alit gradibus dispensus ab altis.
Prud. *In Symm. L. I.* v. 583.

Panes palatini bilibres. La livre des Romains faisoit dix onces de la nôtre. Buleng. *De Trib. ac Vectig. Pop. R.*

pas

pas au sein d'une oisive indigence que s'élevent de bons soldats.

Toutes les loix simplifiées, & sur-tout celle du tribut, la milice palatine tombe d'elle-même, par sa propre inutilité ; & vous savez de quels fraix immenses *(a)* nous sommes par-là soulagés.

La dépense la plus effrayante qui nous reste, este celle des troupes. Mais elle se réduit aux seules légions. Les colonies de vétérans établies sur les frontières vivent de leur travail ; & leurs immunités *(b)* leur tiennent lieu de solde. Ces colonies, le chef-d'œuvre du génie de Constantin, ne sont pas éteintes encore ; & pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir : tant de braves soldats, que vous laissez languir dans la misère & l'oisiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cultiver & garder leur champ de victoire. Il en est de même des troupes répandues aux bords des fleuves *(c)* : ces bords qu'elles rendent fertiles nourrissent leurs cultivateurs.

(a) Voyez M. l'Abbé Garnier, *de l'Orig. du Gouvern. Franc.*

(b) Jam nunc munificentiâ meâ (Constantini) omnibus veteranis id esse concessum perspicuum sit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniatur.— Vacantes terras accipiant, easque perpetuò habeant immunes. Cod. Theod. *L. VII.* t. 20.

(c) On les appelloit *Ripenses.* Alexandre Sévere les avoit établies. Voyez Lamprid. *In Alexand.*

Des essaims de Barbares se présentent en foule *(a)* pour être admis dans nos provinces. On les y a reçus quelquefois avec trop peu de précaution *(b)*; mais le danger n'est que dans le nombre. Qu'on les disperse, & qu'on leur donne des terres vagues & incultes; vous n'en avez que trop, hélas! *(c)* un gouvernement doux & ferme en fera des sujets fideles & des soldats disciplinés.

Il n'y a donc plus que les légions qui soient à la solde du prince, & le seul tribut de l'Egypte, de l'Afrique & de la Sicile, en nourriroit trois fois autant que l'empire en a jamais eu *(d)*. Ce n'est donc pas sur elles que doit porter l'épargne; & ce n'est pas de leur entretien *(e)*, mais de leur rétablissement, que l'état doit s'inquiéter. Il fut

(a) Ceux-ci s'appelloient *Læti*, & les terres qu'on leur donnoit à cultiver, *terres lætiques*.

(b) Comme les Goths, sous l'empereur Valens.

(c) Celles du Fisc étoient immenses, la peine de la plupart des crimes étant la confiscation des biens. Voyez Garn. *de l'Orig. du Gouv. Fr.*

(d) La Sicile donnoit pour tribut aux Romains 7200000 boisseaux de bled, l'Egypte 21600000, l'Afrique 43200000. A six hommes par boisseau, il y avoit de quoi nourrir 12000000 hommes.

(e) La paye du soldat étoit, par mois, de 400 as, valant 25 deniers d'argent, qui valoient un denier d'or, *nummus aureux*. L'as étoit une once de cuivre, plus foible d'un sixieme que la nôtre; le denier d'argent pesoit un gros, & l'*aureus* 140 grains.

un

un tems où l'honneur d'y être admis étoit réservé aux citoyens *(a)*, & où l'élite de la jeunesse se disputoit cet avantage. Ce tems n'est plus ; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommes avec de l'honneur & du pain !

Les hommes ne sont plus les mêmes, dit l'empereur. Rien n'est changé, dit Bélisaire, que l'opinion souveraine des mœurs ; & il ne faut que l'ame d'un seul, que son génie & son exemple, pour entraîner tous les esprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la république, & qui fait voir que dans tous les tems, les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit prise par Totila. Un de nos vaillants capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville, & retranché sur une éminence où l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de se rendre ; & en effet, il manquoit de tout. Réduit à cette extrêmité, il s'adresse à sa troupe : " Mes " amis," leur dit-il, " il faut mourir ou être es- " claves. Vous n'hésiterez pas, sans doute ; " mais ce n'est pas tout de mourir, il faut mourir " en braves gens. Il n'appartient qu'à des lâches

(a) Et à ceux des provinces qui avoient droit de cité à Rome.

« de se laisser consumer par la faim, & de sécher « en attendant une mort douloureuse & lente. « Nous qui, élevés dans les combats, savons nous « servir de nos armes, cherchons un trépas glo- « rieux : mourons, mais non pas sans vengeance, « mourons couverts du sang de nos ennemis : « qu'au-lieu d'un sourire insultant, notre mort « leur cause des larmes. Que nous serviroit de « nous déshonorer pour vivre encore quelques « années, puisqu'aussi-bien dans peu il nous fau- « droit mourir. La gloire peut étendre les bornes « de la vie ; la nature ne le peut pas."

Il dit. Le soldat lui répond qu'il est résolu à le suivre. Ils marchent ; l'ennemi juge à leur contenance qu'ils viennent l'attaquer avec le courage du désespoir ; & sans les attendre, il leur fait offrir le salut & la liberté *(a)*.

Je crois connoître, mes amis, deux cents mille hommes dans l'empire, capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête ; & de ces dignes chefs vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l'abondance, la population peuvent multiplier les forces d'un état ? Rap-

(a) Léonard Arétin. *De Bell. Ital. adversùs Gothos, L. IV.*

pellez-

pellez-vous seulement ce qu'étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues & lâchement abandonnées *(a)*; mais l'Espagne, la Grece, l'Italie, la république de Carthage, & tous ces royaumes d'Asie, depuis le Nil jusqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'abord qu'une légion *(b)*, laissa en mourant quarante-sept mille citoyens sous les armes; & jugez de ce que peut le regne d'un homme habile, actif & vigilant. L'état est ruiné, dit-on. Quoi! l'Hespérie & la Sicile, l'Espagne, la Lybie & l'Egypte, la Béotie & la Macédoine, & ces belles plaines d'Asie qui faisoient la richesse de Darius & d'Alexandre, sont elles devenues stériles? Elles manquent d'hommes! Ah! qu'ils y soient heureux, ils y viendront en foule, & pour lors, mes amis, j'oserai proposer le vaste plan que je médite, & qui seul rendroit cet empire plus puissant qu'il ne fut jamais. Quel est-il donc ce plan, demanda l'empereur? Le voici, reprit Bélisaire.

(a) Les empereurs, pour délivrer Rome & l'Italie du joug des Goths, leur avoient cédé les plus belles provinces de la Gaule. *Facta est servitus nostra prætium securitatis alienæ.* Sidon. Apolli. *L. VII.* ep. 7.

(b) La légion n'étoit alors que de 3000 hommes de pied & de 300 hommes de cheval. Voyez Denis d'Halic. & Plutarque, vie de Romulus.

La

La guerre, comme nous la faisons, excéde les armées par de trop longues marches, & par des travaux excessifs. Elle donne à nos ennemis le tems de nous surprendre par des incursions soudaines, que les lignes de vétérans & de soldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de soutenir ; & avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la désolation, le ravage ont fait de rapides progrès *(a)*. Pour opposer à ces torrents une digue toujours présente, je demanderois qu'on rendit tout cet empire militaire : en sorte que tout homme libre seroit soldat, mais seulement pour la défense du pays. Ainsi chaque préfecture composeroit une armée, dont les cités formeroient les cohortes, les provinces, les légions, avec des points de ralliement, où le soldat, au son de le trompette, se rangeroit sous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles cultiveroient, qu'elles feroient fleurir, qu'elles peupleroient elles-

(a) Sous Auguste, les marches frontières n'étoient qu'au nombre de neuf. Il y avoit établi les légions à poste fixe. Mais le nombre des provinces qu'il falloit garder s'étant accru, les légions n'y pouvoient plus suffire ; & Constantin, en les retirant dans l'intérieur des provinces, y avoit foiblement supplée par des lignes de vétérans.

mêmes.

mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leurs foyers *(a)*.

Dans un vaste empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers s'intéressent peu l'un à l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illyrien ne sait pas pourquoi on le fait passer en Asie : il lui est égal que le Tigre coule sous nos loix, ou sous les loix du Perse. La discipline le retient, l'espoir du butin l'encourage ; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur, lui fait abandonner une cause qui n'est pas la sienne. Au-lieu que, dans mon plan, la patrie n'est plus un nom vague, une chimère pour le soldat ; c'est un objet présent & cher, auquel chacun est attaché par tous les nœuds de la nature. " Citoyens, pour-" roit-on leur dire en les menant à l'ennemi, c'est " le champ qui vous a nourris ; c'est le toît qui " vous a vus naître ; c'est le tombeau de vos " peres, le berceau de vos enfants, le lit de vos " femmes que vous défendez." Voilà des intérêts sensibles & puissants. Ils ont fait plus de

(a) La terre donne à ses laboureurs le courage de la défendre : elle met ses fruits, comme un prix au milieu du jeu, pour le vainqueur. *Xenop. Traité du Ménage.*

héros

héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leurs effets sur des ames accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la discipline, & à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeunesse laborieuse & guerriere, répandue autour des drapeaux dans les villes & les campagnes, préservée par le travail des vices de l'oisiveté, endurcie par l'habitude à des exercises pénibles, utile à l'ombre de la paix, & toute prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion seroit un crime contre nature *(a)*; tout ce qu'il y a de plus sacré au monde répondroit de leur courage & de leur fidélité. L'état n'en auroit pas moins ses légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteroient d'un poste à l'autre, où le danger les appelleroit. L'esprit militaire établi, & l'émulation donnée, ce seroit à qui mériteroit le mieux de passer dans ces corps illustres; & au-lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur, la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen *(b)*, nous aurions l'élite du

(a) Communis utilitatis derelictio contrà naturam est. Cic. Off. 3.

(b) Hinc tot ubique ab hostibus illatæ cladès, dùm longæ pax militem incuriosius legit; dum possessoribus indicti tyrones per gratiam aut dissimulationem probantur. Veget. *L. I.* ch. 7.

peuple.

peuple. Alors quelle comparaison des forces de l'empire avec ce qu'il en eut jamais, dans ses tems mêmes les plus heureux *(a)* ? Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes & sans pain !

Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un empire tout militaire, les peuples seront bien soumis ? Qui m'en répond ? leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant & sage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fussent heureux ? Non, dit Justinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un sort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de suffrance, & tel qu'on le voyoit à Rome *(b)* lorsqu'il y étoit malheureux. Mais croyez que les hommes savent ce qui leur manque, & ce qui leur est dû ; qu'ils ne seroient

(a) Sous Auguste, 23 lég. ; sous Tibère, 25 ; sous Adrien, 30 ; sous Galba, 372000 hommes, moitié troupes Rom. moitié Auxil.

(b) Hi mores vulgi : odisse præsentia, præterita celebrare.—Ingento mobili (plebem), seditiosam, discordiosam, cupidam rerum novarum, quieti & otio adversam. Salust.

point

point insensibles au soin qu'un prince bienfaisant prendroit de soulager leurs peines, & que l'amour qu'il leur témoigneroit seroit payé par leur amour. Qu'il essaye d'être envers eux juste, sensible, secourable; qu'il n'employe à regner sous lui que des gens dignes de le seconder; qu'il veille en pere sur ses enfants, je lui réponds qu'ils seront dociles. Et par quel prestige voulez-vous que quelques séditieux fassent d'un peuple fortuné un peuple parjure & rebelle? C'est au prince qui laisse gémir ses sujets dans l'oppression, à craindre qu'ils ne l'abandonnent; mais celui qu'on sait occupé du repos & du bonheur des siens, n'a point d'usurpateurs à craindre. Est-ce en entendant célébrer ses vertus, publier ses bienfaits, qu'on osera troubler son regne? Est-ce dans les campagnes où regneront l'aisance, le calme ou la liberté; dans les villes où l'industrie & la fortune des citoyens, leur état, leurs droits & leur vie seront sous la garde des loix; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la sainteté des nœuds de l'hymen & de la nature auront un asyle sacré; est-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partisans? Non, si l'empire de la justice n'est pas inébranlable, rien ne l'est sur la terre. Je suppose avec vous cependant qu'il y ait du risque & de l'audace à rendre ses sujets puissants, pour les rendre heureux

reux & tranquilles, c'est cette audace que j'aurois, dût-elle entraîner ma ruine ; & je leur dirois hautement : Je vous mets à tous les armes à la main, pour me servir si je suis juste, & pour me résister si je ne le suis pas. Vous me trouvez bien téméraire ! Mais je me croirois bien prudent de m'assurer ainsi à moi-même & aux miens un frein contre nos passions, & sur-tout une digue contre celles des autres ! Avec ma couronne, & au-dessus d'elle, je transmettrois à mes successeurs la nécessité d'être justes : & ce seroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un monarque eût jamais laissé. Je sais, mes amis, que la vertu n'a pas besoin du frein de la crainte ; mais quel homme est sûr d'être vertueux à tous les instants de sa vie ? Un prince est au-dessus des loix : vos loix le disent *(a)*, & cela doit être ; mais ce seroit la premiere chose que j'oublierois en montant sur le trône ; & malheur au flatteur infame qui m'en feroit souvenir *(b)*. Adieu, mes amis. C'est un travail pénible que de changer la face d'un empire. Il est tems de nous reposer. Cependant il me reste encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige sensible-

(a) Princeps legibus solutus est. Pandec. *L. I.* t. 3.

(b) Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se principem profiteri. Cod. de Leg. & Const. Princ.

ment, & à laquelle je veux demain intéresser mon cher Tibère.

Il a sans doute de grandes vues, dit l'empereur en s'en allant. Mais si l'exécution en est possible, ce n'est que pour un jeune prince qui portera sur le trône un esprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas! aura-t-il besoin d'un long regne pour achever cette grande révolution. Je ne sais, dit Tibère; mais il me semble avoir vu dans le projet de ce héros bien des choses qui ne demandent qu'un seul acte d'une volonté ferme; & si le reste veut du tems, ce tems du moins n'est pas si éloigné qu'on ne puisse à tout âge espérer d'y atteindre. Mon cher Tibère, lui dit l'empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit; mais ma foiblesse s'en effraye. Si l'on veut faire de grandes choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s'y prendre de bonne heure. Il n'est pas tems de commencer à vivre quand on n'a plus besoin que de savoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids & durs dont je me vois environné.

CHA-

CHAPITRE XV.

LE jour suivant, l'empereur & Tibère étant arrivés à l'heure accoutumée, trouverent le héros assis dans son jardin à l'aspect du soleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein; & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentimens dans un héros! c'est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe, qui m'ôteroit l'idée du ciel me réduiroit peut-être au desespoir. L'homme de bien est avec Dieu; il est assuré que Dieu l'aime *(a)*: ce qui le remplit de force & de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que, dans des momens de détresse, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma ruine, je me disois: Courage, Bélisaire, tu es sans re-

(a) Nulla sine Deo mens bona est. Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute.* Idem.

proche, & Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le cœur que la tristesse avoit serré; elle rendoit la vie & la force à mon ame. Je me parle de même encore; & quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, & que je sens ses larmes baigner mon visage: Hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés ne nous délaisse & ne nous oublie? Ton cœur est pur, sensible, honnête; ton pere n'est pas plus méchant que toi; comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin de bonnes gens? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui, d'un souffle, a produit mon ame, l'enveloppera dans son sein; & nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire & persuade, pleur en m'écoutant; mais ce sont de plus douces larmes; & peu-à-peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l'empereur, une religion en effet bien douce! Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le Dieu que je dois adorer, comme un tyran triste & farouche qui ne demande qu'à punir? Je sais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques nous le représentent, ils le font colère & violent comme eux; mais ils ont beau

lui

lui attribuer leurs vices ; je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent ; il sait bien que je n'ai ni la folie, ni la malice de vouloir l'offenser : c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidele encore & plus dévoué mille fois, que je ne le fus jamais à l'empereur ; & je suis bien sûr que l'empereur, qui n'est qu'un homme, ne m'eut jamais fait aucun mal s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas ! ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchants, je le crois, dit Bélisaire, mais je suis bon ; & autant l'ame d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'ame du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste, dit l'empereur ? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire ; car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibère, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui : vous le voyez si favorable ! Hélas ! dit le vieillard, je sens bien qu'en m'efforçant de le concevoir, je fatigue en vain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sais de meilleur & de plus beau, & qu'il n'en résulte jamais qu'une idée très-imparfaite.

Mais que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connoître un Dieu ? Si cet Etre incompréhensible se plaît à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfants ; & ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose, dit le vieillard : se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l'un, punir l'autre, c'est être bon : je m'en tiens là. N'avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, & des Antonins ? C'est une de mes rêveries les plus fréquentes & les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette cour, toute composée de vrais amis du prince ; je le vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur, & remplir leur ame de cette joie pure, qu'il ressent lui-même en faisant des heureux. Hé bien, la cour de celui qui m'attend sera infiniment plus auguste & plus belle. Elle sera composée des Titus, de ces Trajan, de ce Antonins, qui ont fait les délices du monde. C'est avec eux & tous les gens de bien, de tous les pays & de tous les âges, que le pauvre aveugle Bélisaire se trouvera devant le trône du Dieu juste & bon.

Et

TAYLOR INST. OXFORD

Et les méchants, lui dit Tibère, qu'en faites-vous? —Ils ne seront point là. J'espere y voir, ajouta-t-il, l'auguste & malheureux vieillard qui m'a privé de la lumiere: car il a fait du bien, & il l'a fait par goût; & s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise. Il sera bien-aise, je crois, de me retrouver mes deux yeux! En parlant ainsi, son visage étoit tout rayonnant de joie; & l'empereur fondoit en larmes, penché sur le sein de Tibère.

Mais bientôt l'attendrissement faisant place à la réflexion: Vous espérez trouver, dit-il à Bélisaire, les héros païens dans le ciel *(a)*! Y pensez-vous? Ecoutez, mon voisin, dit Bélisaire: vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse? Je suis un pauvre homme, qui n'ai d'autre consolation que l'avenir que je me fais. Si c'est une illusion, laissez-la-moi: elle me fait du bien; & Dieu n'en est point offensé, car je l'en aime davantage. Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Aristide, de Marc-Aurele & de Caton, il y ait un éternel abyme; &

(a) Les Peres de l'Eglise ont décidé que Dieu feroit un miracle plutôt que de laisser mourir, hors de la voie du salut, celui qui auroit fidélement suivi la loi naturelle. Mais on sait que Justinien étoit fanatique & persécuteur.

si

si je le croyois, je sens que j'en aimerois moins l'être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'empereur à Tibère, en honorant dans ce héros cet enthousiasme généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Bélisaire ne s'est jamais piqué d'être profond dans ces matieres. Profond ! hélas ! eh ! qui peut l'être, dit le vieillard ? Quel homme assez audacieux peut dire avoir sondé les décrets éternels ? Mais Dieu nous a donné deux guides, qui doivent être d'accord ensemble, la lumiere de la foi, & celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel & irrésistible nous assure, la foi ne peut le désavouer. La révélation n'est que le supplément de la conscience : c'est la même voix qui se fait entendre du haut du ciel & du fond de mon ame. Il n'est pas possible qu'elle se démente : & si d'un côté je l'entends me dire que l'homme juste & bienfaisant est cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances. Et qui vous répond, dit l'empereur, que cette voix qui parle à votre cœur soit une révélation secrete ? Si elle ne l'est pas, Dieu me trompe, dit Bélisaire, & tout est perdu. C'est elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en prescrit le culte, elle qui me dicte sa loi. Auroit-il donné l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne seroit qu'une erreur ? Oh ! qui que vous soyez, laissez-moi ma

ma conscience : elle est mon guide & mon soutien. Sans elle, je ne connois plus le vrai, le juste, ni l'honnête : le mensonge & la vérité, le bien & le mal se confondent ; je ne sais plus si j'ai fait mon devoir ; je ne sais plus s'il y a des devoirs : c'est alors que je suis aveugle ; & ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares que ne seroit celui qui obscurciroit en moi cette lumiere intime.

Que vous fait-elle donc voir si clairement, reprit Justinien, cette lueur foible & trompeuse ? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaisant, est la vraie, dit Bélisaire, & que tout ce qui répugne à l'idée & au sentiment que j'en ai conçu, n'est pas de cette religion. Vous l'avouera-je ? Ce qui m'y attache, c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois & je dirois à Dieu : dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offense le moins. Heureusement elle est selon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ses semblables ; quoi de plus simple & de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal, quoi de plus grand, de plus sublime ! Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu : quoi de plus consolant pour l'homme ! Après cela qu'on me propose des mystères inconcevables,

vables, je m'y soumets, & je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'espere pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes sont les enfants, & en la clémence d'un juge qui peut faire grace à l'erreur.

Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde! Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés? Je sens comme vous, dit l'empereur, qu'il est plus doux d'aimer son Dieu, que de le craindre; mais toute la nature atteste ses vengeances, & la rigueur de ses décrets. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu (a). Telle est ma religion. Qu'on la propose à tous les peuples, & qu'on demande si elle n'est pas digne de vénération & d'amour; toutes les voix de la nature vont s'élever

(a) On attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Leibnitz, & par tous les Optimistes. *Bonus est (Deus.): bono nulla cujusquam boni invidia est: fecit itaque quam optimum potuit.* Senec. Epist. *L. XV. Quidquid nobis negatum est, dari non potuit.* Id. de Beneficiis, *L. II.* c. 28. *Magna accepimus; majora non cepimus.* Id. c. 29.

Deum sine consilio agentem ne cogitare quidem facile est: quæ autem fuisset causa propter quam male mihi consultum fuisset? Marc. Anton. *L. VI.* §. 44.

en

en sa faveur. Mais si la violence & la cruauté lui mettent la flamme & le fer à la main; si les princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira de deux choses l'une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

Vous élevez là, dit Justinien, une question bien sérieuse! Il ne s'agit pas de moins que de savoir si un prince a le droit d'exiger dans ses états l'unité de dogme & de culte. Car s'il a ce droit, il ne peut l'exercer sur des rebelles obstinés que par la force & les châtimens.

Comme je suis de bonne-foi, dit Bélisaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer sur les mœurs, & intéresser l'ordre public, est du ressort du souverain, non pas comme juge de la vérité & de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en résulte: car le premier principe de toute croyance, est que Dieu est un ami de l'ordre, & qu'il n'autorise rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l'empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'aient des rapports intimes & nécessaires avec la croyance? Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne

doute.

doute. Au-lieu que les vérités mystérieuses, & qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens. Or, si la providence a rendu indépendant de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des empires, les bons & les mauvais succès des choses d'ici bas, pourquoi les souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne foi, si en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, & sujet plus ou moins fidele. Cet examen sera leur régle ; & vous voyez par-là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes ; mais y a t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les ministres des volontés du ciel ! Ah ! qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire, & qu'ils laissent aux démons l'infernal emploi de ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire, & que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire, mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive,

vous

vous le donnez à l'erreur? que pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main? & que la persécution changera d'étendards & de victimes au gré de l'opinion du plus fort? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protege; & les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux princes qui ont cru plaire à Dieu, en faisant massacrer les hommes; hé bien! lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler, est agréable à l'Eternel? Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique? Chacun prétend que c'est lui: mais sur quelle preuve? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main, qu'un autre en soit persuadé? La persuasion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux; si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son ame. C'est donc à lui, & à lui seul, à se décider sur un choix, d'où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez m'obliger à penser comme vous! & si vous vous trompez, voyez ce qui m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pouvoit être innocente, serez-vous innocent de m'avoir égaré? Hélas! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance?

yance ? Mille autres, d'aussi bonne foi, ont été séduits & trompés. Mais quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel, s'il croit, parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer ? Mais s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi ! Le seul point sur lequel tous les partis s'accordent, c'est qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils osent décider ; & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident ! Laissez descendre la foi du ciel, elle fera des prosélites ; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles ou des fripons. Les braves gens seront martyrs, les lâches seront hypocrites : les fanatiques de tous les partis seront des tigres déchaînés. Voyez ce sage roi des Goths, ce Théodoric dont le regne ne le céda que vers sa fin au regne de nos meilleurs princes. Il étoit Arien ; mais bien loin d'exiger qu'on adoptât ses sentimens, il punissoit de mort dans ses favoris cette complaisance infame & sacrilege. " Comment ne me trahiriez-vous " pas," disoit-il, " moi qui ne suis qu'un homme, " puisque vous trahissez pour moi celui que vos " peres ont adoré ?" L'empereur Constance pensoit de même. Il ne fit jamais un crime à ses sujets d'être fideles à leur croyance ; il en faisoit un à ses courtisans d'abjurer la leur pour lui plaire, & de trahir leur ame pour gagner sa faveur. Oh !

plût

plût au ciel que Justinien eut renoncé comme eux au droit d'asservir la pensée ! Il s'est laissé engager dans des querelles interminables ; elles lui ont coûté plus de veilles que ses plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit ? des séductions, des révoltes & des massacres. Elles ont troublé son repos, & le repos de ses états.

Le repos des états, reprit l'empereur, dépend de l'union des esprits. C'est une maxime équivoque, dit Bélisaire, & dont on abuse souvent. Les esprits ne sont jamais plus unis, que lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion est jalouse, tyrannique & intolérante ? c'est l'importance que les souverains ont le malheur d'y attacher ; c'est la faveur qu'ils accordent à une secte, au préjudice & à l'exclusion de toutes les sectes rivales. Personne ne veut être avili, rebuté, privé des droits de citoyen & de sujet fidele ; & toutes les fois que dans un état on fera deux classes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la société, quel que soit le motif de l'exhérédation, la classe proscrite regardera la patrie comme sa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens. Et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre

des grains de sable de la mer ; on verra naître les mêmes haines. Le fanatisme n'est le plus souvent (a) que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'excercent au nom du ciel ; & voilà de quels dieux un souverain crédule & violent se rend l'implacable ministre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel ; que le zéle de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ; tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

Et la cause de Dieu sera abandonnée, dit Justinien.

Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos édits que le soleil se leve, & que les étoiles brillent au ciel ? La vérité luit de sa propre lumiere ; & on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers. Dieu remet aux princes le soin de juger les actions des hommes ; mais il se réserve à lui seul le droit de juger les pensées ; & la preuve que la

(a) *Privatæ causæ pietatis agantur obtentu, & cupiditatum quisque suarum religionem habet velut pedissequam.* Le Pape Léon à l'Empereur Théodose.

vérité

vérité ne les a pas pris pour arbitres, c'est qu'il n'en est aucun qui soit exempt d'erreur.

Si la liberté de penser est sans frein, dit l'empereur, la liberté d'agir sera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire : c'est là que l'homme rentre sous l'empire des loix ; & plus cet empire sa renfermera dans ses limites naturelles, moins il aura besoin de force pour maintenir l'ordre & la paix. La justice est le point d'appui de l'autorité ; & celle-ci n'est chancelante que lorsqu'elle est hors de sa base. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense ? Demandez à vos généraux si l'on persuade à coups d'épée ? Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur & la violence exercée sur les Vandales. J'étois en Sicile ; Salomon y arriva furieux & désespéré. " Tout est perdu en " Afrique (me dit-il) : les Vandales sont révoltés ; " Carthage est prise, elle est au pillage ; & dans " ses murs & dans les campagnes, on nage dans " les flots de sang, & cela pour quelques rêveurs " qui ne s'entendent pas eux-mêmes, & qui jamais ne seront d'accord. Si l'empereur s'en " mêle, s'il donne des édits pour des subtilités " qu'il n'entend pas lui-même, il n'a qu'à mettre " ses docteurs à la tête de ses armées : pour moi,

" j'y renonce ; je suis au désespoir." Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous, il avoit raison. C'est bien assez des passions humaines pour troubler un si vaste empire, sans que la fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui appaisera les troubles élevés ? demanda l'empereur. L'ennui, repondit Bélisaire, l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance, bientôt la mode en passera, & ils prendront d'autres moyens pour devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arêne : s'ils étoient seuls, ils s'embrasseroient. Mais on les regarde ; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'empereur, c'est qu'il rend le zéle d'un prince inutile à la religion.

Le ciel m'en préserve ! dit Bélisaire : je suis bien sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chere à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélytes ; & un monarque juste

juste a lui seul plus d'empire sur les esprits que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes que de les persuader ; mais si les souverains demandoient à Dieu : quelles armes employerons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être ? & que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit : *Vos vertus.*

Quand l'ame de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se rappella les maximes & les conseils des sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leur animosités cruelles. Quel contraste, disoit-il en lui-même ! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence ; & les ministres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, & qu'une inflexible rigueur ! Bélisaire est pieux & juste ; il aime son Dieu, il désire que tout l'adore comme lui ; mais il veut que ce culte soit volontaire & libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zéle qui, dans mon ame, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

CHA-

CHAPITRE XVI.

LE lendemain, l'empereur & Tibère, en allant revoir le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu ; & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau ; & l'un de leurs corps détachés faisoit des courses sur la route du château de Bélisaire, lorsqu'ils apperçurent un char qui annonçoit un riche butin. Ils l'environnent, lui coupent le passage, & se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'étoient pas en état de payer sur l'heure, & on les emmenoit captifs.

L'empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, sans en être connu. Conduisez-nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre : de-là nous nous procurerons le rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête que vous n'avez point de surprise à craindre ; & si je manque à ma parole, ou si je vous fais repentir

repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance & de majesté dont il appuya ces paroles, fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener, lui demanda leur chef? A six milles d'ici, répondit l'empereur, au château de Bélisaire! De Bélisaire! dit le Bulgare. Quoi, vous connoissez ce héros! Assurément, dit l'empereur, & j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le chef, vous n'avez rien à craindre: nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée, croit qu'on tient l'enlever une seconde fois; & sa fille toute tremblante le serre dans ses bras avec des cris perçants. Mon pere, dit-elle, ah! mon pere, faut-il encore nous séparer!

A l'instant même, on vient leur dire que la cour du château se remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre; & le chef des Bulgares l'abordant avec ses captifs: Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui se disent tes amis. Qu'ils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibère, dit l'un d'eux, & mon pere est pris avec moi. Oui, s'écria Bélisaire, oui, sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains? Qui êtes-vous? Nous sommes Bulgares, dit le chef, & nos.

& nos droits sont les droits des armes. Mais il n'est rien qui ne cede au respect que nous avons pour toi. Ce seroit mal servir un prince qui t'honore, que de manquer d'égards pour ceux qui te sont chers. Grand homme, tes amis sont libres, & ils te doivent leur liberté.

A ces mots, l'empereur & Tibère tendirent les bras à leur libérateur ; & Bélisaire se sentant enveloppé de leurs chaînes : Quoi, dit-il, vos mains sont captives ! & il détacha leurs liens.

Quels furent dans l'ame de l'empereur l'étonnement, la joie & la confusion ! O vertu ! dit-il en lui-même, ô vertu ! quel est ton pouvoir ! Un pauvre aveugle, du fond de sa misère, imprime le respect aux rois ! désarme les mains des barbares, & rompt les chaînes de celui !—Grand Dieu ! si l'univers voyoit ma honte !—Ah ! ce seroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, & soyez sûrs que j'y joindrai la rançon qui vous est promise.

Leur chef, en quittant Bélisaire, lui demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre auprès de son roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le héros, pour qu'un si vaillant prince soit l'allié de ma patrie, & l'ami de mon empereur.

O Bélisaire ! s'écria Justinien, quand il fut revenu

revenu du trouble que ce péril lui avoit causé, ô Bélisaire ! quel ascendant vous avez sur l'ame des peuples ! les ennemis mêmes de l'empire sont vos amis ! Ne vous étonnez pas, lui dit Bélisaire en souriant, de mon crédit chez les Bulgares. Je suis fort bien avec leur roi. Il y a même très-peu de jours que nous avons soupé ensemble. Où donc, lui demanda Tibère ? Dans sa tente, dit le vieillard : j'ai oublié de vous le dire. Lorsque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous sur la route, & ils m'ont mené dans leur camp. Leur roi m'a bien reçu, m'a donné à souper, m'a fait coucher sous ses pavillons ; & le lendemain, je me suis fait remettre au lieu même où l'on m'avoit pris. Quoi, dit Justinien, ce roi sait qui vous êtes, & il ne vous a pas retenu ! Il en avoit bien quelque envie, dit Bélisaire ; mais ses vues & mes principes ne se sont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger ! Me venger, moi ! la digne cause pour mettre mon pays en feu ! je l'ai remercié, comme vous croyez bien, & il m'en estime davantage.

Ah, quels rémords ! quels rémords éternels pour l'ame de Justinien, lui dit Justinien lui-même, s'il sait jamais quel a été l'excès de son ingratitude ! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu ? Et n'est-il pas indigne d'en avoir jamais, après son horrible injustice ?

Non,

Non, reprit Bélisaire; ne l'outragez pas. Plaignez, respectez sa vieillesse. Vous allez voir comment il a été surpris. Ma ruine a eu trois époques. La première fut mon entrée dans Carthage. Maître du palais de Gelimer, je fis de son trône un tribunal où je siégeai pour rendre la justice. Mon intention étoit de donner aux loix un appareil plus imposant; mais on n'étoit pas obligé de lire dans ma pensée; & lorsqu'on s'assied sur un trône, on a bien l'air de l'essayer. Je fis donc là une imprudence: ce ne fut pas la seule. J'eus la curiosité de me faire servir à la table de Gelimer, & à la maniere des Vandales, par les officiers de leur roi. C'en fut assez pour faire croire que je voulois prendre sa place. Le bruit en courut à la cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire; & Justinien récompensa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gelimer captif, avec sa femme & ses enfants, & les trésors accumulés que les Vandales, depuis un siécle, avoient ravis aux nations. L'empereur me reçut dans le cirque; & en le voyant sur ce trône élevé qu'entouroit un peuple innombrable, tendre la main à son sujet, avec une grace mêlée de douceur & de majesté, je tressaillis de joie, & je dis en moi-même: Cet exemple va lui donner une foule de héros: il sait le grand art d'exciter l'émulation & l'amour de la gloire;

gloire; on se disputera l'honneur de le servir. Mais si mon triomphe lui préparoit des succès, il m'annonçoit bien des traverses. Ce fut dès-lors que l'envie se déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoires lui imposerent silence; mais lasse enfin de mes succès, elle perdit toute pudeur.

J'assiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient retirés, chassés de toute l'Italie. C'étoit leur unique refuge; ils ne pouvoient plus m'échapper. On fit entendre à l'empereur que la place étoit imprenable; que la ruine de son armée seroit le fruit de mon obstination; & lorsque réduits à l'extrêmité, les Goths m'alloient rendre les armes, arrivent des ambassadeurs que Justinien envoyé pour leur offrir la paix. Je vois clairement qu'on l'a surpris, & que ce seroit le trahir que de manquer l'instant de gagner l'Italie; je differe de consentir à la paix qu'il fait proposer; la ville se rend, & je suis accusé de révolte & de trahison. Ce n'étoit pas sans quelque apparence, comme vous voyez: j'avois désobéi, j'avois fait encore plus. Les assiégés, mécontents de leur roi, m'avoient offert sa couronne: un refus pouvoit les aigrir: je les flattai par ma réponse; & cette acceptation, en effet simulée, passa pour sincère à la cour. Je fus rappellé; & mon obéissance déconcerta mes ennemis. Je menai captif aux

pieds de l'empereur ce roi des Goths *(a)* dont on m'accusoit d'avoir accepté la couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle. Non que j'en fusse humilié : mon cortege faisoit ma pompe, & l'affluence & les acclamations du peuple qui m'environnoit, auroient satisfait un vanité plus ambitieuse que la mienne. Mais le froid accueil de Justinien m'annonçoit qu'il n'étoit point dissuadé; & par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à son ame, fut encore envenimée par l'enthousiasme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne foi, mettez-vous à la place de l'empereur déjà prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été blessé des éloges qu'on me donnoit, & qui étoient pour lui des reproches? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un sujet, que la voix publique élevoit jusqu'au ciel? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans son ivresse, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refusoit? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la cour, sur l'insulte faite à la majesté par ce tumulte populaire? Mon voisin, le plus grand prince est

(a) Vitigès.

homme;

homme ; il n'en est point qui ne soient jaloux de leur gloire & de leur pouvoir ; & quand Justinien n'auroit pas eu la force de se vaincre & de me pardonner, cela devroit peu vous surprendre. Il le fit cependant : il se mit au-dessus des foiblesses de la vanité, & des soupçons de la jalousie ; il daigna me confier encore l'honneur de ses armes & la défense de ses états. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carrière. Narsès, qui m'avoit succédé en Italie, me consoloit par ses victoires de ma triste inutilité ; je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'empereur se souvint de moi, & daigna charger ma vieillesse d'une expédition dont l'issue décidoit du sort de l'état. Je couvris mes rides & mes cheveux blancs d'un d'un casque rouillé par dix ans de repos *(a)*. La fortune me seconda ; je chassai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles ;

(a) Dum interea civitas omnis tumultuando maximum in modum perturbaretur—Belisarius, clarissimus olim præfectus, etsi præ senectute in curvitatem jam declinâsset, mittitur tamen per imperatorem in hostes—Et ipse quidem de se, mirâ animi promptitudine, juvenis munera exequabatur. Id namque ultimum illi in vitâ certamen fuit ; nec sanè minorem ex eo retulit gloriam, quam ex Vandalis olim Gothisque devictis. Agathias, *L. V. Hist. ad Goth. pertinens.*

& le succès d'une embuscade me fit regarder comme un dieu. Ce fut dans toute la ville, à mon retour, une folie, un égarement dont je gémissois en moi-même ; mais le moyen de l'appaiser ? l'empereur étoit vieux ; cet âge a des foiblesses ; & l'extrême faveur du peuple, les honneurs excessifs qu'il me rendoit, firent croire à ce prince qu'on étoit las de son regne, & qu'on l'avertissoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude & le chagrin se saisirent de son ame ; & sans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que se forma contre lui cette conspiration, dont les complices sont morts dans les tortures sans en avoir nommé le chef. La calomnie a supplée au silence des coupables, & ce silence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accusoit. J'ai été arrêté ; le peuple s'en est plaint ; une longue prison l'a ému de pitié ; l'indignation a produit la révolte ; & l'empereur, obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que désarmer son ennemi. Je ne le fus jamais, le ciel m'en est témoin ; mais le ciel qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux souverains d'y lire ; & celui que vous accusez est plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abusé comme lui.

Oui, sans doute, il est malheureux, & le plus

malheureux

malheureux des hommes, dit Justinien, en se précipitant sur lui, & en le serrant dans ses bras. Quel est ce transport de douleur, lui demanda Bélisaire étonné? C'est le tourment d'une ame déchirée, lui dit Justinien. O mon cher Bélisaire! ce maître injuste, ce tyran barbare qui vous a fait crever les yeux, & qui vous a réduit à la mendicité, c'est lui, c'est lui qui vous embrasse! Vous, seigneur! s'écria le héros.—Oui, mon ami, mon défenseur; oui, le plus vertueux des hommes, c'est moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude & de cruauté. Laissez-moi subir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai souillé, une couronne dont je suis indigne. C'est la poussière que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes; c'est là que mon front doit cacher l'opprobre dont il est couvert.

Hé bien, lui dit Bélisaire, qui, le retenant dans ses bras, le sentoit suffoque de sanglots, hé bien, seigneur, allez-vous succomber au repentir d'une faute? Vous voilà dans l'abattement, comme si vous étiez le premier homme que la calomnie eut séduit, ou que l'apparence eut trompé! Mais votre erreur fut-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader & vous avilir à vos propres yeux? Non, grand prince, un moment de surprise ne doit pas vous ôter l'estime de

vous-même, & le courage de la vertu. Que votre ame flétrie & consternée se relève au souvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes avant ce malheureux moment. Bélisaire est aveugle ; mais vingt peuples par vous sont délivrés du joug des barbares ; mais les ravages de tous les fléaux sont réparés par vos bienfaits ; mais trente ans d'un regne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'univers que vous n'êtes pas un tyran. Bélisaire est aveugle ; mais il vous le pardonne ; & si vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous est facile. Ah ! remplissez un seul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, & je suis dédommagé.

Venez donc, lui dit l'empereur, en le serrant de nouveau dans ses bras, venez m'aider à expier mon crime ; venez l'exposer dans toute son horreur aux yeux de ma perfide cour ; & que votre présence, en rappellant ma honte, atteste aussi mon repentir.

Bélisaire eut beau le conjurer de le laisser dans sa solitude, il fallut, pour le consoler, qu'il consentît à le suivre. Alors Justinien s'adressant à Tibère : Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami ! & quels bienfaits égaleront jamais le service que vous m'avez rendu ? Non, seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas assez riche pour

m'en

m'en récompenser. Mais chargez Bélisaire de la reconnoissance. Tout pauvre qu'il est, il possède un trésor que je préfère à tous les votres. Mon trésor est ma fille, dit Bélisaire, & je ne puis mieux le placer. A ces mots, il fit appeller Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embrassez les genoux de l'empereur, & demandez-lui son aveu pour donner votre main au vertueux Tibère. Au nom, à la vue de Justinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Bélisaire, fut le frémissement & l'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule, & détourne la vue. Justinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder: vous me verrez baigné de larmes: elles expriment le repentir qui me suivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime; mais Bélisaire me le pardonne; & voici le moment de vous montrer sa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Justinien une consolation d'unir Eudoxe avec Tibère, & il commença dès ce moment à sentir rentrer dans son cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus soudaine & moins attendue n'avoit renversé les idées & les intérêts de la cour. L'arrivée de Bélisaire y jetta le trouble & la consternation. Le voilà, dit l'empereur à ses courtisans, le voilà ce héros, cet homme juste, que

que vous m'avez fait condamner. Tremblez, lâches : son innocence & sa vertu me sont connues, & votre vie est dans ses mains. La pâleur, la honte & l'effroi étoient peints sur tous les visages ; on croyoit voir dans Bélisaire un juge inexorable, un dieu terrible & menaçant : il fut modeste comme dans sa disgrace ; il ne voulut connoître aucun de ses accusateurs ; & honoré jusqu'à sa mort de la confiance de son maître, il ne lui inspira jamais que l'indulgence pour le passé, la vigilance sur le présent, & une sévérité imposante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, & pour la gloire de Justinien. Ce vieillard foible & découragé, se contenta de lui donner des larmes, & les conseils de Bélisaire furent oubliés avec lui.

FRAGMENTS

DE

PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

LA Gloire est l'éclat de la bonne renommée. L'estime est un sentiment tranquille & personnel; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & soutenu d'une admiration universelle.

L'estime a pour base l'honnête: l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou physique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'éleve ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature;

nature ; ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux ; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux espèces de vraie gloire, l'une fondée sur un merveilleux agréable, l'autre sur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le regne de l' illusion, & s'évanouit avec elle : telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle usurpe celle des talens & des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne : elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'apperçoit que ce n'est qu'un larcin ; & pour l'en convaincre, il suffit d'un revers : *eripitur persona, manet res.* On adoroit la fortune dans son favori ; il est disgracié, on le méprise. Mais ce retour n'est que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la prospérité ne prouve rien, l'adversité n'a rien à détruire.

Qu'avec un esprit souple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'éleve au sommet de la fortune ; qu'il parvienne au comble de la faveur, c'est un phénomène que le vulgaire n'ose

n'ose contempler d'un œil fixe : il admire, il se prosterne ; mais le sage n'est point ébloui ; il découvre les taches de ce corps lumineux en apparence, & voit que ce qu'on appelle sa lumiere, n'est rien qu'un éclat réfléchi, superficiel & passager.

La gloire fondée sur un merveilleux funeste, fait une impression plus durable ; & à la honte des hommes, il faut des siécles pour l'effacer ; telle est la gloire des talens supérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeste, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous servir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il est absurde d'attacher la gloire aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'espoir du butin, en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & soumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire : *J'ai combattu, je suis vainqueur* ; & l'univers a répété, *Il a combattu, il est vainqueur* : de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Savez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célébrent les conquérants ? vous]

ment, & à laquelle je veux demain intéresser mon cher Tibère.

Il a sans doute de grandes vues, dit l'empereur en s'en allant. Mais si l'exécution en est possible, ce n'est que pour un jeune prince qui portera sur le trône un esprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas! aura-t-il besoin d'un long regne pour achever cette grande révolution. Je ne sais, dit Tibère; mais il me semble avoir vu dans le projet de ce héros bien des choses qui ne demandent qu'un seul acte d'une volonté ferme; & si le reste veut du tems, ce tems du moins n'est pas si éloigné qu'on ne puisse à tout âge espérer d'y atteindre. Mon cher Tibère, lui dit l'empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit; mais ma foiblesse s'en effraye. Si l'on veut faire de grandes choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s'y prendre de bonne heure. Il n'est pas tems de commencer à vivre quand on n'a plus besoin que de savoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids & durs dont je me vois environné.

CHA-

CHAPITRE XV.

LE jour suivant, l'empereur & Tibère étant arrivés à l'heure accoutumée, trouvèrent le héros assis dans son jardin à l'aspect du soleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein; & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentimens dans un héros! c'est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe, qui m'ôteroit l'idée du ciel me réduiroit peut-être au desespoir. L'homme de bien est avec Dieu; il est assuré que Dieu l'aime *(a)*: ce qui le remplit de force & de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que, dans des moments de détresse, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma ruine, je me disois: Courage, Bélisaire, tu es sans re-

(a) Nulla sine Deo mens bona est. Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute.* Idem.

nature ; ainsi la gloire
nous parlons ici, tient bea
est vraie ou fausse comm
Il y a deux sortes de
fondée sur un faux mer
merveilleux réel, mais
y ait aussi deux espéc
fondée sur un merveil
un merveilleux utile a
objets n'en font qu'un
La gloire fondée s
que le regne de l' illu
telle est l
rité n'a
usurpe c
pose qu'
dépouillée
larcin ; &
vers : *eripi*
fortune dan
méprise. N
peuple : aux
en eux-mêmes
versité n'a rien
Qu'avec un
pante, un homme
ment de la fortune
la faveur, c'est u

nous à démêler avec toi ? Jamais
ons mis le pied dans ton pays. N'est-
mis à ceux qui vivent dans les bois
qui tu es, & d'où tu viens ?"
-t-il pas du moins une classe d' hom-
u-dessus du vulgaire, assez sages,
geux, assez éloquents, pour soulever
ses oppresseurs, & lui rendre
barbare.
tres déterminent l'opinion d'un
'est par eux qu'elle est fixée &
oi ils peuvent être les arbitres
r conséquent les plus utiles des
us pernicieux.

te Agamemnona
s illacrymabiles
ignotique longâ
t quia vate sacro.——Horat.

peuple, la vérité s'altére &
adition ; elle s'y perd dans un
L' héroïque devient absurde en
en bouche. D'abord on l'ad-
odige ; bientôt on le méprise
suranné, & l'on finit par l'ou-
ostérité ne croit des siécles re-
a plu aux ecrivains célébres.
oit : " Les Grecs ont fait peu

heurs de l'Inde ; puisse l'histoire de Charles XII. ne perpétuer que ses vertus !

Le Sage seul est bon poëte, disoient les stoïciens. Ils avoient raison ; sans un esprit droit & une ame pure, l'imagination n'est qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Syrene.

Il en est de l'historien & de l'orateur comme du poëte éclairé & vertueux ; ce sont les organes de la justice, les flambeaux de la vérité ; passionnés & corrompus, ce ne sont plus que les courtisans de la prospérité, les vils adulateurs du crime.

Les philosophes ont usé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

« Savez-vous (dit Pline à Trajan) où réside « la gloire véritable, la gloire immortelle d'un « souverain ? Les arcs de triomphe, les statues, « les temples mêmes & les autels sont démolis « par le tems ; l'oubli les efface de la terre. « Mais la gloire d'un héros, qui, supérieure à sa « puissance illimitée, sait la dompter, & y mettre « un frein ; cette gloire inaltérable fleurira même « en vieillissant.

« En quoi ressembloit à Hercule ce jeune « insensé qui prétendoit suivre ses traces (dit « Séneque en parlant d'Alexandre), lui qui cher- « choit la gloire sans en connoître ni la nature, ni « les limites, & qui n'avoit pour vertu qu'une « heureuse

Jamais
N'est-
ces bois

d'hom-
sages,
oulever
rendre

n d'un
cédé &
rbitres
es des

n
en
ad-
rise
l'ou-
es re-
res.
fait peu
" de

reau commun ; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent redoutable ; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout doit trembler ? Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable : quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroient réduites la force & la gloire des conquérans, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion, & les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au hasard & à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la gloire. C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un dieu infernal ou céleste : on l'adorera, si on ne l'abhorre ; la superstition ne connoît point de milieu.

Ce n'est pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant : foible moyen de le dégrader ; ce n'est pas lui qui a vaincu, mais c'est lui qui a fait vaincre. N'est-ce rien que d'inspirer à une multitude d'hommes la résolution de combattre & de mourir sous ses drapeaux ? Cet ascendant sur les esprits suffiroit lui seul à sa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes ;

quêtes; mais rendez ce merveilleux aussi détestable qu'il est funeste: c'est par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaisante & généreuse, que l'activité d'un esprit supérieur, appliquées au bonheur du monde, soient les objets de vos hommages: & de la même main qui élevera des autels au désintéressement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, soient traînés par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible postérité, c'est alors que vous serez le Némésis de votre siécle, les Rhadamanthes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts? vous ne leur devez que l'éloge du bien; le blâme du mal, vous le devez à la terre: l'opprobre attaché à leur nom, réjaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modeles; ils se verront dans l'avenir; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des succès injustes & des crimes heureux? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage; se taire, s'il ne peut ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres seroit lui-même

lui-même un jugement terrible, si l'on étoit accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devroit être: tous les poëtes, tous les historiens, tous les orateurs se répondant des extrêmités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon roi, d'un héros bienfaisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes & sublimes, pour répandre son nom & sa gloire dans l'univers; que tout homme, qui, par ses talens & ses vertus, aura bien mérité de sa patrie & de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelqu'heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets, la terre entendra ce silence; le tyran l'entendra lui même, & il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il; & pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma chûte.

Quel respect n'imprimeroit pas le pinceau de la poësie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arrétin faisoit trembler les empereurs.

La fausse gloire des conquérants n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre; mais

les

les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juste ; & c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux consiste dans des efforts de talens ou de vertus dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir une sorte de gloire accordée au merveilleux agréable ; mais ce n'est qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle est la gloire des beaux arts.

Les beaux arts ont leur merveilleux : ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le prestige de la poësie, le charme de la musique, l'illusion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges dans les tems sur-tout où l'éloquence changeoit la face des états, où la musique & la poësie civilisoient les hommes, où la sculpture & la peinture imprimoient à la terre le respect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile ; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a formé l'une des especes comprises sous le nom générique de gloire : soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les causoient,

causoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eût faits à la terre ; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares, & que les arts considérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe, après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les talens, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus ; & la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde : ainsi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens doit être encore en raison de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile ne mérite aucune attention ; ce qui est aisé, quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un salaire modique. Ce qui est en même tems d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux facultés qu'on y employe. Le mérite du succès est en raison de l'utilité de l'entreprise, & de la rareté des moyens.

Suivant cette régle, les talens appliqués aux beaux arts, quoique peut-être les plus étonnants, ne

ne sont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un ministre, un législateur seront placés au-dessus d'eux.

Suivant cette régle encore, les mêmes talens ne sont pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent consulter la disposition des esprits, & la constitution des choses; favoriser, par exemple, la poësie dans des tems de barbarie & de férocité; l'éloquence, dans des tems d'abattement & de désolation; la philosophie, dans des tems de superstition & de fanatisme. La premiere adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles; la seconde relevera le courage des peuples, & leur inspirera ces résolutions vigoureuses qui triomphent des revers: la derniere dissipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils se laissent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne sont pas exclusifs; que les talens qui les opérent se communiquent & se confondent; que la philosophie éclaire la poësie qui l'embellit; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs trésors, le parti le plus avantageux seroit de les nourrir, de les exercer ensemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, suivant les hommes,

les

les lieux & les tems. Ce sont des moyens bien puissants & bien négligés de conduire & de gouverner les peuples! La sagesse des anciennes républiques brilla sur-tout dans l'emploi des talens capables de persuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivresse où les esprits sont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'est plus qu'un objet de pitié lorsqu'elle se divise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public ; & non-seulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius, immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant son fils ; cependant la derniere est glorieuse ; la premiere ne l'est pas. Pourquoi ? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens, Brutus sauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil ; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage ; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille ; & celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome ; & Rome, qui n'a

regardé

regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pere, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un héros : rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui éleve l'homme au-dessus de lui-même ; & la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Decius : son honneur, comme Fabius ; son ressentiment, comme Camille ; ses enfants, comme Brutus & Manlius ? La vertu qui se suffit est une vertu plus qu'humaine : il n'est donc ni prudent, ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opére, au sacrifice qu'il lui en coûte, aux talens personnels qui la secondent ; ou si les talens personnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à son secours : car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

L'homme public, qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choses. L'éloge que donne Horace à Auguste, *cum tot sustineas, & tanta negotia solus*, signifie seulement que tout se faisoit en son nom, que tout se passoit sous ses yeux. Le don de regner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, & rien n'y supplée ; cette vertu, c'est d'aimer les hommes ;

ce talent, c'est de les placer. Qu'un roi veuille courageusement le bien ; qu'il y employe avec discernement les moyens les plus infaillibles ; ce qu'il fait par inspiration n'en est pas moins à lui ; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à sa source.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus sublimes se donnent rendez-vous pour se trouver ensemble dans tel siécle & dans tel pays : on doit supposer un aimant qui les attire, un souffle qui les développe, un esprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'est donc à juste titre qu'on attribue à un roi, qui a su regner, toute la gloire de son regne : ce qu'il a inspiré, il l'a fait, & l'hommage lui en est dû.

Voyez un roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de son état, en fait un corps dont il est l'ame, encourage la population & l'industrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes : ce roi, sans coûter une larme à ses sujets, une goutte de sang à la terre, accumule, au sein du repos, un trésor immense de gloire, & la moisson en appartient à la main qui l'a semée.

Mais la gloire, comme la lumiere, se communique sans s'affoiblir : celle du souverain se répand

répand sur la nation ; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis-le-Grand. Celui des sujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un regne heureux, c'est un ministre éclairé, laborieux, accessible, également dévoué à l'état & au prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien ; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au roi qui se l'attache. En effet, si l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un prince que la découverte & que le choix d'un digne ami ?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on fait, les difficultés qu'on a surmontées : c'est l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit aussi distraire du mérite du succès tout ce qu'a fait la violence. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préférent, ou par raison, ou par amour : *Imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam (a).*

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en

(a) Instit. Proem.

est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être : c'est la chimère des usurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un empire pour lui même, taille dans un peuple comme dans le marbre sans en regretter les débris ; celui qui fonde un empire pour le peuple qui le compose, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie sans le briser. En général, la personnalité dans la cause publique est un crime de leze-humanité : l'homme qui sacrifie à lui seul le repos, le bonheur des hommes, est de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous sommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuste : nous avons invité les dispensateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les succès mêmes des conquérants ambitieux : mais nous sommes bien éloignés de disputer à la profession des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'état dont elle est le bouclier, & du trône dont elle est la barrière.

Que celui qui sert son prince ou sa patrie soit armé pour la bonne ou pour la mauvaise cause, qu'il reçoive l'épée des mains de la justice ou des mains de l'ambition, il n'est ni juge ni garant des projets qu'il exécute ; sa gloire personnelle est

est sans tache ; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'austérité de la discipline à laquelle il se soumet, la rigueur des travaux qu'il s'impose, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les sacrifices multipliés de sa liberté, de son repos & de sa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuse & pure, se joint encore la gloire des talens qui, dans un grand capitaine, éclairent, secondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'est point de gloire comparable à celle des guerriers : car celle même des législateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de sacrifices : leurs travaux sont assidus & pénibles, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux sur-tout de lui donner une rivale, dans des états exposés, par leur situation, à la jalousie & aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le corps qui se distingue : car si la gloire n'est pas l'objet de chaque soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie.

Un légionnaire pense en homme, une légion pense en héros ; & ce qu'on appelle *l'esprit du corps* ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On se plaint que notre histoire est froide & séche en comparaison de celle des Grecs & des Romains. La raison en est bien sensible : l'histoire ancienne est celle des hommes, l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes ; un roi, un ministre, un général.

Dans le régiment de Champagne, un officier demande, pour un coup-de-main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Hé quoi, dit l'officier, l'on ne m'entend point ! L'on vous entend, s'écrie une voix ; mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous ; vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras. Mets-le sur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le

Le militaire François a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir *(a)*. Nous les reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sait bien que les philosophes, pour rendre la vérité inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout : *non vis esse justus sine gloriâ ; at, me Hercule, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagère, & dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne ; auroit-il pu se résoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes ? N'attendons pas ces efforts

(a) Depuis que j'ai fait cette observation, un homme de lettres, qui pense en citoyen, & qui voit en homme d'état, a été chargé par le ministère de rassembler, pour l'école de nos guerriers, ces faits intéressants qu'on avoit négligés. Ce recueil est le meilleur livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

de

de la foiblesse de notre nature : la religion seule en est capable, & ses sacrifices mêmes ne sont rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate & Caton. Un philosophe ancien disoit : *Comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge ?*

A l'exemple de la théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des tems plus heureux, & un monde plus juste.

" La gloire accompagne la vertu, comme " son ombre (dit Séneque) ; mais comme l'om- " bre d'un corps tantôt le précéde & tantôt " le suit ; de même la gloire tantôt devance la " vertu, & se présente la premiere, tantôt ne " vient qu'à sa suite, lorsque l'envie s'est reti- " rée ; & alors elle est d'autant plus grande " qu'elle se montre plus tard."

C'est donc une philosophie aussi dangereuse que vaine de combattre dans l'homme le pressentiment de la prospérité, & le désir de se survivre. Cette philosophie a trouvé quelques ames sublimes qui on fait le bien, dans la seule vue de remplir leur destination. Mais on ne

doit

doit jamais compter sur des caractères de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien d'aimer la gloire; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne soit pas l'écueil de son courage & de sa constance.

Celui qui borne sa gloire au court espace de sa vie, est esclave & de l'opinion & des égards du moment: rebuté, si son siécle est injuste; découragé, s'il est ingrat; impatient sur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il seme; il préfére une gloire précoce & passagère à une gloire tardive & durable: il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui se transporte dans l'avenir, & qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siécles, comme s'il étoit immortel. Que ses contemporains lui refusent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent: car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Hé! jouit-on jamais de sa gloire autrement qu'en songe? Ce n'est pas le petit nombre de spectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne serez jamais. Pourquoi donc seroit-il plus insensé d'étendre en idée son exis-

tence

tence aux siécles à venir, qu'aux climats éloignés ? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir, abattue comme dans une étroite prison. Le désir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous agrandit, qui nous éleve au-dessus de nous-mêmes & de notre siécle, & quiconque le raisonne n'est pas digne de le sentir. " Mépriser la gloire (dit Tacite), c'est mépri-" ser les vertus qui y menent : *contemptâ famâ, " virtutes contemnuntur.*"

DES GRANDS.

ON donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premieres places de l'état, soit dans le gouvernement, soit auprès du prince.

On peut considérer les grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les grands en qualité d' hommes publics.

Dans la démocratie pure, il n'y a de grands que les magistrats, ou plutôt il n'y a de grand que le peuple. Les magistrats ne sont grands que par le peuple, & pour le peuple ; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté qu'il leur confie. De-là vient que, dans les républiques bien constituées, on faisoit une crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les généraux d'armées n'étoient grands qu'à la tête des armées ; leur autorité étoit celle de la discipline ; ils la déposoient en même tems que le soldat quittoit les armes ; & la paix les rendoit égaux.

Il est de l'essence de la démocratie que les grandeurs

grandeurs soient électives, & que personne n'en soit exclus par état. Dès qu'une seule classe de citoyens est condamnée à servir sans espoir de commander, le gouvernement est aristocratique. La moins mauvaise aristocratie est celle où l'autorité des grands se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les grands sont despotes, & les peuples esclaves. Si les nobles sont des tyrans, le mal est sans remède. Un sénat ne meurt point.

Si l'aristocratie est militaire, l'autorité des grands tend à se réunir dans un seul : le gouvernement touche à la monarchie, ou au despotisme. Si l'aristocratie n'a que le bouclier des loix, il faut pour subsister qu'elle soit le plus juste & le plus modéré de tous les gouvernements. Le peuple, pour supporter l'autorité exclusive des grands, doit être heureux comme à Vénise, ou abattu comme en Pologne.

De quelle sagesse, de quelle modestie la noblesse Vénitienne n'a-t-elle pas besoin pour ménager l'obéissance du peuple ! De quels moyens n'use-t-elle pas pour le consoler de l'inégalité ! Les courtisanes & le carneval de Vénise sont d'institution politique. Par l'un de ces moyens, les richesses des grands refluent, sans faste & sans éclat, vers le peuple ; par l'autre, le peuple se trouve six mois de l'année au pair des grands, & oublie

oublie avec eux, sous le masque, sa dépendance & leur domination.

La liberté Romaine avoit chéri l'autorité des rois ; elle ne put souffrir l'autorité des grands. L'esprit républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le peuple voulut bien s'exclure des premieres places, mais il ne voulut pas en être exclus ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'est qu'il eut la sagesse & la vertu de s'en abstenir.

En un mot, la république n'est une que dans le cas du droit universel aux premieres dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & divise les citoyens.

Le danger de la liberté n'est donc pas que le peuple prétende élire entre les citoyens, sans exception, ses magistrats & ses juges ; mais qu'il les méconnoisse après les avoir élus. C'est ainsi que les Romains ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans le gouvernement républicain, les grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute sa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la possédent jamais ; c'est par eux qu'elle passe ; ce n'est point en eux qu'elle réside : ils en sont comme les canaux ; mais le prince en ouvre & ferme la source, la divise en ruisseaux, en mesure le volume, en observe & dirige le cours.

Les grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, représentent le monarque auprès du peuple, & le peuple auprès du monarque. Si le principe du gouvernement est corrompu dans les grands, il faudra bien de la vertu, & dans le prince, & dans le peuple, pour maintenir dans un juste équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais si cet ordre est composé de fideles sujets & de bons patriotes, il sera le point d'appui des forces de l'état, le lien de l'obéissance & de l'autorité.

Il est de l'essence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'état ne soit qu'un, que les partis dont il est composé forment un tout solide & compacte. Cette machine vaste, toute simple qu'elle est, ne sauroit subsister que par une exacte combinaison de ses pieces; & si les mouvemens sont interrompus ou opposés, le principe même de l'activité devient celui de la destruction.

Or, la position des grands dans un état monarchique sert merveilleusement à établir & à conserver cette harmonie & cet ensemble, d'où résulte la continuité régulière du mouvement général.

Il n'en est pas ainsi dans un gouvernement mixte, où l'autorité est partagée & balancée entre le prince & la nation. Si le prince dispense les graces,

graces, les grands seront les mercenaires du prince, & les corrupteurs de l'état : au nombre des subsides imposés sur le peuple, sera compris tacitement l'achat annuel des suffrages, c'est-à-dire, ce qu'il en coûte au prince pour payer aux grands la liberté du peuple. Le prince aura le tarif des voix, & l'on calculera dans son conseil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un état monarchique bien constitué, où la plénitude de l'autorité réside dans un seul, sans jalousie & sans partage, où par conséquent toute la puissance du souverain est dans la richesse, le bonheur & la fidélité de ses sujets, le prince n'a aucune raison de surprendre le peuple : le peuple n'a aucune raison de se défier un prince : les grands ne peuvent servir ni trahir l'un sans l'autre ; ce seroit même en eux une fureur absurde que de porter le prince à la tyrannie, ou le peuple à la révolte. Premiers sujets, premiers citoyens, ils sont esclaves, si l'état devient despotique ! ils retombent dans la foule, si l'état devient républicain ; ils tiennent donc au prince par leur supériorité sur le peuple : ils tiennent au peuple par leur dépendance du prince, & part tout ce qui leur est commun avec le peuple, liberté, propriété, sûreté, &c. Ainsi les grands sont attachés à la constitution monarchique par

intérêt & par devoir : deux liens indissolubles lorsqu'ils sont entrelacés.

Cependant l'ambition des grands semble devoir tendre à l'aristocratie. Mais quand le peuple s'y laisseroit conduire, la simple noblesse s'y opposeroit, à moins qu'elle ne fut admise au partage de l'autorité : condition qui donneroit aux premiers de l'état vingt mille égaux au-lieu d'un maître, & à laquelle, par conséquent ils ne se résoudront jamais ; car l'orgueil de dominer, qui fait seul les révolutions, souffre bien moins impatiemment la supériorité d'un seul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le désordre le plus effroyable de la monarchie, c'est que les grands parviennent à usurper l'autorité qui leur est confiée, & qu'ils tournent contre le prince, & contre l'état lui-même, les forces de l'état déchiré par les factions. Telle étoit la situation de la France lorsque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaste, ramena les grands sous l'obéissance du prince, & les peuples sous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin : mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la monarchie, de rétablir dans sa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le sens opposé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, & sans cesse en guerre avec

avec lui-même. Depuis Louis XI. tous ces co-états avoient été réunis en un; mais les grands vassaux conservoient encore dans leurs domaines l'autorité qu'ils avoient eue sous leurs premiers souverains; & les gouverneurs, qui avoient pris la place de ces souverains, s'en attribuoient la puissance. Ces deux partis opposoient à l'autorité du monarque des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conséquent le plus sage, étoit d'attirer à la cour ceux qui, dans l'éloignement & au milieu des peuples, accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus si redoutables. Le prince fit briller les distinctions & les graces; les grands accoururent en foule; les gouverneurs furent captivés, leur autorité personnelle s'évanouit en leur absence; leurs gouvernements héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'assura de leurs successeurs; les seigneurs oublierent leurs vassaux, & ils en furent oubliés: leurs domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement, & il ne resta plus du gouvernement féodal que des blasons & des ruines.

Ainsi la qualité de grands de la cour n'est plus qu'une foible image de la qualité de grand du royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plupart ne la doivent qu'à la volonté du souverain: car la volonté du souverain fait les grands comme elle fait les

nobles, & rend la grandeur, ou personnelle ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de grand toute l'étendue qu'il peut avoir ; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la grandeur héréditaire, telle que les princes du sang la tiennent de leur naissance, & les ducs & pairs de la volonté de nos rois. Les premieres places de l'état s'appellent dignités dans l'eglise & dans la robe, grades dans l'épée, places dans le ministère, charges dans la maison royale ; mais le titre de grand, dans son étroite acception, ne convient qu'aux pairs du royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en est plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'état ; mais à quelque prix qu'on achete l'unité du pouvoir & de l'obéissance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre sous la tutelle inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les usurpations, les vexations & les violences, il est certain que de tels biens ne seront jamais trop payés.

Dans la constitution présente des choses, il nous semble donc que les grands sont dans la monarchie François ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les monarchies de l'univers. La nation les respecte sans les craindre ; le souverain

se

se les attache sans les enchaîner, & les contient sans les abattre : pour le bien, leur crédit est immense ; ils n'en ont aucun pour le mal ; & leurs prérogatives mêmes sont de nouveaux garants pour l'état, du zéle & du dévouement dont elles sont les récompenses.

Dans le gouvernement despotique, tel qu'il est souffert en Asie, les grands sont les esclaves du tyran, & les tyrans des esclaves ; ils tremblent & ils font trembler : aussi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achetent, par leur servitude auprès du maître, leur autorité sur les sujets également prêts à vendre l'état au prince, & le prince à l'état : chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus : aussi veillent-ils nuit & jour à la barrière qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité ; ils ne cessent de dire au souverain ; Vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser : ils lui crient ; Votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernieres gouttes de sa sueur & de son sang ; & si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer, en l'opprimant, combien d'instants encore il peut souffrir sans expirer.

Mal-

Malheureusement pour les états où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux ; la foiblesse n'y a point de refuge : le prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique : & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le souverain, mais chacun des grands, dans la partie qui lui est confiée, tient la place de la loi. Il faut donc, pour que la justice y regne, que non-seulement un homme, mais une multitude d'hommes soient infaillibles, exempts d'erreur & de passion, détachés d'eux-mêmes, accessibles à tous, égaux pour tous, comme la loi ; c'est-à-dire, qu'il faut que les grands d'un état despotique soient des dieux. Aussi n'y a-t-il que la théocratie qui ait le droit d'être despotique ; & c'est le comble de l'aveuglement dans les hommes que d'y prétendre, ou d'y consentir.

DE

DE LA GRANDEUR.

En physique & en géométrie, le terme de Grandeur est souvent absolu, & ne suppose aucune comparaison : il est synonyme de quantité, d'étendue. En morale, il est relatif, & porte l'idée de supériorité. Ainsi quand on l'applique aux qualités de l'esprit ou de l'ame, ou collectivement à la personne, il exprime un haut degré d'élévation au-dessus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle ou factice ; & c'est-là ce qui distingue la grandeur réelle de la grandeur d'institution. Essayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'est-à-dire, la fermeté, la droiture, l'élévation des sentiments, est la plus belle partie de la grandeur personnelle. Ajoutez-y un esprit vaste, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme, il semble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps ; le peuple n'y

n'y manque jamais. On est surpris de lire qu'Alexandre étoit petit; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorsqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun de ses compagnons ne pouvoit remuer sa lance. Cette propension que nous avons tous à mêler du physique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient 1°. de l'imagination, qui veut des mesures sensibles; 2°. de l'épreuve habituelle, que nous faisons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui résultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel sur-tout que dans les tems où la supériorité entre les hommes se décidoit à force de bras, les avantages corporels fussent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des siécles moins barbares, on a rangé dans leurs classes ces qualités qui nous sont communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-dessus de nous. Un grand homme a été dispensé d'être beau, nerveux & robuste.

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur personnelle soit réduite encore à sa pureté philosophique. La raison est esclave de l'imagination, & l'imagination est esclave des sens. Celle-ci mesure les causes morales à la grandeur physique des effets qu'elles ont produits, & les apprécie à la toise.

Il est vraisemblable que celui des rois d'Egypte qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, se croyoit le plus grand de ces rois; c'est à-peu-près ainsi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattants qu'ils ont armés, ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquise, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, sont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur personne. La réponse du Pirate à Alexandre: *Quia tu magnâ classe, imperator*, exprime avec autant de force que de vérité notre maniere de calculer & de peser la grandeur humaine.

Un roi qui aura passé sa vie à entretenir dans ses états l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'histoire. On dira de lui froidement, *il fut bon*; on ne dira jamais, *il fut grand*. Louis IX. seroit oublié, sans la déplorable expédition des croisades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible par ses mœurs, inébranlable par ses loix, invincible par la sagesse & l'austérité de sa dicipline? Est-ce à Rome vertueuse & libre que l'on pense, en rappellant sa grandeur? L'idée qu'on y attache est formée de toutes les causes de sa décadence. On appelle

sa

sa grandeur ce qui entraîna sa ruine : l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entreprises, les succès insoutenables, les richesses corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaste, dont l'étendue faisoit la foiblesse, & qui alloit crouler sous son propre poids.

Ceux qui ont eu l'esprit assez juste pour ne pas altérer, par tout cet alliage physique, l'idée morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la restreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embrasse. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur ?

Alexandre avoit de l'étendue dans l'esprit, & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ses projets ce plan de justice & de sagesse qui annonce une ame élevée & un génie lumineux ? ce plan qui embrasse & dispose l'avenir, où les succès ont leur avantage, où tous les maux inévitables sont composés par de plus grands biens ? *Detecto fine terrarum, per suum rediturus orbem, tristis est.* (Senec.)—Les vues de César étoient plus belles & plus sages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahison, & oublier ou reconnoître le citoyen dans l'empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en est à-peu-près de même de tous les princes auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la législation, dans

la

la politique, dans l'art de la guerre, dans le choix des hommes qu'ils ont employés ; & au-lieu de dire : *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du guerrier, du politique, du législateur : *C'est un grand homme. Hùc & illud accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor vitæ per omnia constans sibi.*—Senec.

Il est une grandeur factice ou d'institution, qui n'a rien de commun avec la grandeur personnelle. Il faut des grands dans un état, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au besoin ceux qu'on ne pouvoit agrandir ; & cette élévation artificielle a pris le nom de grandeur. Ce terme, au singulier, est donc susceptible de deux sens, & les grands n'ont pas manqué de se prévaloir de l'équivoque. Mais son pluriel (les grandeurs) ne présente plus rien de personnel, c'est le terme abstrait de grand dans son acception politique ; ensorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caractères qui distinguent ce qu'on appelle les grands, & qu'un grand peut n'avoir aucune des qualités qui constituent le grand homme.

Mais un grand dans un état tient la place d'un grand homme ; il le représente ; il en a le volume, quoiqu'il arrive souvent qu'il n'en ait pas la solidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place : ils le sont quelquefois

quefois à beaucoup d'égards ; & notre siécle en a des exemples, mais sans faire la satyre d'aucun tems ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des grands, tels qu'il en est par-tout, en protestant d'avance contre toute allusion & toute application personnelle.

Un grand doit être auprès du peuple l'homme de la cour, & à la cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent, ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point, mais l'extérieur peut se prescrire ; on l'étudie, on le compose : c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un grand devroit être la décence & la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état, & y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier le dehors de la grandeur, suivant le goût, le caractère & les mœurs des nations. Une gravité taciturne est ridicule en France : elle l'auroit été à Athenes. Une politesse légere eût été ridicule à Lacédémone ; elle le seroit en Espagne. La popularité des pairs d'Angleterre seroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'est ce que l'exemple & l'usage nous enseignent sans étude & sans réflexions. Il semble donc assez facile d'être grand avec décence.

Mais

Mais la dignité positive, dans un grand, est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite, en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité suppose le mérite, & un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne.* Ainsi les premiers hommes de l'état devroient faire les plus grandes choses ; condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu suppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit son effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la personne avec la place. C'est une erreur qu'il faut lui laisser ; car l'illusion est la reine du peuple.

Mais qu'il nous soit permis de le dire : les grands sont quelquefois les premiers à détruire cette illusion par une hauteur imprudente.

Celui qui, dans les grandeurs, ne fait que représenter, devroit savoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ses confidents, pour les engager au silence. Qu'un homme qui voit les choses en elles-mêmes, qui respecte les préjugés, & qui n'en a point, se montre à l'audience d'un grand avec sa simplicité modeste ; que celui-ci le reçoive avec cet air de supériorité qui protége & qui humilie, le sage n'en sera ni offensé, ni surpris : c'est une scéne pour le peuple.

Mais quand la foule s'est écoulée, si le grand conserve sa gravité froide & sévère, si son maintien & son langage ne daignent pas s'humaniser, l'homme simple se retire en souriant, & en disant de l'homme superbe ce qu'on disoit du comédien Baron : *Il joue encore hors du théatre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'a lui-même ; car le sage est bon citoyen. Il fait que la grandeur, même fictive, exige des ménagements ; il respectera dans celui qui en abuse, ou les aïeux qui la lui ont transmise, ou le choix du prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'état qui demande que les grands soient en honneur, & à la cour, & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinsecùs induta facies—Tenue est mendacium : perlucet si diligenter inspexeris.* Senec.—Dans un monde cultivé, sur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des grands ; & celui qui, en faisant sentir le poids de sa grandeur, en laisse appercevoir le vuide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus sévèrement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité.

lignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux & ses valets; & sous cet attirail il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance & de sa place, c'est lui arracher la plus chere partie de son existence: réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue avec ses valets à humilier des hommes libres: & tout le monde est peuple à ses yeux.

Asperius nihil est humili qui surgit in altum.—Claud.

C'est ainsi que la plupart des grands se trahissent & nous détrompent. Car un seul mécontent qui a leur secret, suffira pour le répandre; & leur personnage n'est plus que ridicule, dès que l'illusion a cessé.

Qu'un grand, qui a besoin d'en imposer à la multitude, s'observe donc avec les gens qui pensent, & qu'il se dise à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance:

« Qui

" Qui es-tu donc, pour mépriser les hommes? & qui t'éleve au-dessus d'eux? Tes services, ou tes vertus? Mais combien d'hommes obscurs, plus vertueux que toi, plus laborieux, plus utiles? Ta naissance? On la respecte: on salue en toi l'ombre de tes ancêtres; mais est-ce à l'ombre à s'enorgueillir des hommages rendus au corps? Tu aurois lieu de te glorifier si l'on donnoit ton nom à tes aïeux, comme on donnoit au pere de Caton le nom de ce fils, *la lumière de Rome.* Cic. Off.— Mais quel orgueil peut t'inspirer un nom qui ne te doit rien, & que tu ne dois qu'au hasard? La naissance excite l'émulation dans les grandes ames, & l'orgueil dans les petites. Ecoute des hommes qui pensoient noblement, & qui savoient apprécier les hommes: *Point de rois qui n'aïent eu pour aïeux des esclaves; point d'esclaves qui n'aient eu des rois pour aïeux.* Plat.— *Personne n'est ne pour notre gloire: ce qui fut avant nous n'est point à nous.* Senec.—Consulte-toi, rentre en toi-même: *Nudum inspice, animum intuere, qualis quantusque sit, alieno an suo magnus.*" Idem.

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puisse soutenir cette épreuve; la grandeur factice n'est imposante que par ses dehors. Hé bien, qu'elle ait un cortége fastueux, & des mœurs

Pub.d by Lowe Herbert 1 January 1796.

mœurs simples, ce qu'elle aura de dominant sera de l'état, non de la personne. Mais un grand dont le faste est dans l'ame, nous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme, *tu rampes au-dessous de moi* : ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil qu'il nous regarde & nous méprise.

Mais ne faut-il pas un mérite supérieur pour conserver des mœurs simples dans un rang élevé ? Cela peut être, & cela prouve qu'il est très-difficile d'occuper décemment les grandeurs sans les remplir, & de n'être pas ridicule par-tout où l'on est déplacé.

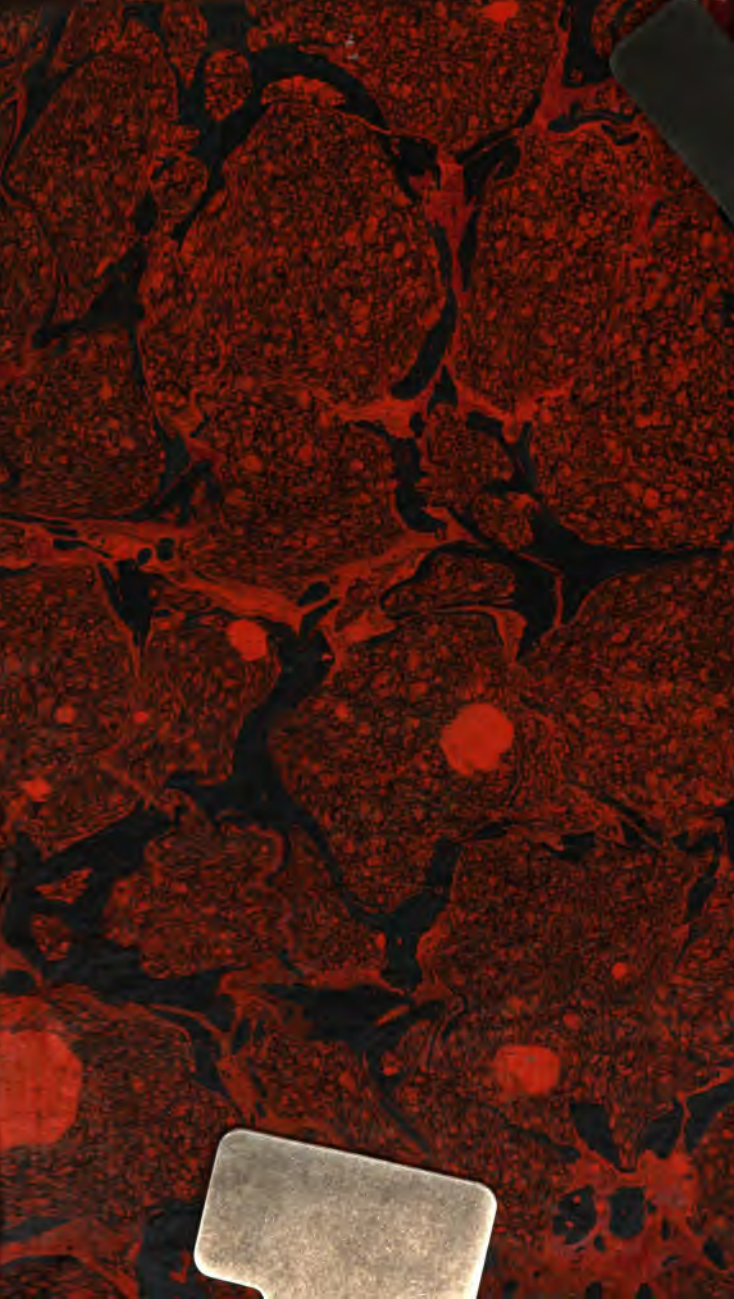
Un grand, lorsqu'il est un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui est le signe de la dignité, ni à ce faste imposant qui est le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple, & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne ; sa vertu le couvre tout entier : elle est son cortége & sa pompe. Sa grandeur a beau se ramasser en lui-méme, & se dérober à nos hommages, nos hommages vont la chercher *(a)*. Mais qu'il faut avoir un sentiment

(a) Voyez la Bruyere, du Mérite Personnel.

noble

noble & pur de la véritable grandeur pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger ! Qui d'entre les grands de notre âge voudroit être surpris, comme Fabrice par les ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes ?

F I N.

920579